

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SÉBASTIEN GRYPHE DANS LES COLLECTIONS MONTRÉALAISES : LA
MODERNISATION DU LIVRE IMPRIMÉ LYONNAIS ENTRE 1530-1551

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN HISTOIRE

PAR
STÉPHANIE FAVREAU

DÉCEMBRE 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

L'apport de nombreuses personnes a rendu possible la réalisation de ce mémoire. Je veux tout d'abord remercier ma directrice Lyse Roy, professeure au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal, pour son soutien continu tout au long de mon parcours, ses précieux conseils, sa patience et son efficacité légendaire. Je suis également reconnaissante à William Kemp, chercheur associé au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal et au département de littérature française de l'Université McGill, pour sa générosité et nos nombreuses rencontres qui ont nourri mon cheminement et enrichi mes connaissances.

Un grand merci également aux étudiants-tes des cycles supérieurs en histoire que j'ai côtoyés durant ces dernières années. Notre solidarité et nos échanges m'ont tant encouragé à persévérer. Enfin, j'exprime ma gratitude à ma famille et à mon fiancé, que je remercie de faire partie de ma vie depuis maintenant sept ans.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
DÉMARCHE ET CADRE THÉORIQUE.....	6
1.1 Bilan historiographique.....	6
1.1.1 La nouvelle histoire du livre.....	6
1.1.2 Le livre-objet sa matérialité.....	10
1.1.3 Sébastien Gryphe.....	18
1.2 Problématique et sources.....	21
1.2.1 Problématique.....	21
1.2.2 Présentation des sources.....	23
1.3 Méthodologie et limites.....	25
1.3.1 Méthodologie.....	25
1.3.2 Limites de la recherche.....	25
CHAPITRE II	
LE MONDE DU LIVRE À LYON AU DÉBUT DU XVII ^E SIÈCLE ET LE PARCOURS DE SÉBASTIEN GRYPHE.....	28
2.1 Le développement de l'imprimerie lyonnaise : un état des lieux.....	28
2.1.1 Commerce, foires et réseaux d'échange.....	28
2.1.2 Culture et humanisme à Lyon.....	31
2.1.3 Les premiers imprimeurs: Buyer et la Compagnie des libraires.....	34
2.2 Qui est Sébastien Gryphe?.....	36
2.2.1 Ses origines et des débuts à Lyon.....	37
2.2.2 Gryphe imprimeur-libraire.....	40
2.3 Dans l'atelier du Griffon.....	44
2.3.1 Projet humaniste et politique éditoriale.....	44
2.3.2 Influences et collaborateurs.....	48

CHAPITRE III	
MODERNISATION, TRANSFORMATION ET CONSTANCE DANS LES IMPRIMÉS DE SÉBASTIEN GRYPHE.....	54
3.1 Thématiques des ouvrages.....	54
3.1.1 Rome antique.....	55
3.1.2 Science.....	58
3.1.3 Ouvrages religieux.....	62
3.1.4 Philosophie.....	64
3.1.5 Littérature.....	65
3.1.6 Grammaire.....	66
3.1.7 Correspondance.....	67
3.1.8 Conclusion partielle.....	67
3.2 Aspect physique : présentation, forme et structure.....	68
3.2.1 Page de titre.....	69
3.2.2 Les formats.....	80
3.2.3 Mise en page.....	82
3.2.4 Typographie.....	94
CONCLUSION.....	108
ANNEXE I	
GRILLE D'ANALYSE.....	112
BIBLIOGRAPHIE.....	114

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
Fig. 1.1 Les auteurs imprimés par Gryphe.....	24
Fig. 3.1 Répartition des éditions de Gryphe par thématique.....	55
Fig. 3.2 Page de titre, <i>Pillularium omnibus medicis quam necessarium. Summa lacticiniorum completa omnibus</i> , Lyon, Antoine Blanchard, 1528.....	71
Fig. 3.3 Page de titre: <i>Rolandinus, Flores ultimarum voluntatum. Quibus omnibus inserte sunt additiones</i> , Lyon, Jean Crespin, 1528.....	72
Fig. 3.4 Page de titre : <i>Commentarii</i> . Lyon, 1536.....	73
Fig. 3.5 Page de titre : <i>De re medica libri octo</i> , Lyon, 1542.....	76
Fig. 3.6 Marque de titre.....	79
Fig. 3.7 Mise en page (1).....	87
Fig. 3.8 Mise en page (2).....	88
Fig. 3.9 Mise en page (3).....	89
Fig. 3.10 Mise en page (4).....	90
Fig. 3.11 Mise en page (5).....	91
Fig. 3.12 Lettrine <i>Collatio in omnes divi Pauli apostoli epistolas</i> , 1544.....	93
Fig. 3.13 Lettrine : <i>De laudibus philosophiae</i> , Lyon, 1538.....	93
Fig. 3.14 Caractères hébreux, <i>Psalterium sextuplex</i> , Lyon, 1530.....	105
Fig. 3.15 Caractères grecs, <i>Psalterium sextuplex</i> , Lyon, 1530.....	106

RÉSUMÉ

Au début de la décennie 1530, le livre imprimé se dote d'une identité propre, différenciée de celle des manuscrits médiévaux qui servaient de modèles aux premiers imprimeurs. C'est dans ce même contexte que le rayonnement de l'imprimerie lyonnaise s'est déployé et a pris tout son sens grâce à des imprimeurs humanistes de talent comme Sébastien Gryphe. Ce dernier est le grand initiateur de la typographie et de la mise en page post-incunable dans la cité ; son apport dans l'évolution matérielle du livre est remarquable. Par conséquent, nous avons cherché à évaluer sa contribution dans la construction et l'identité du livre moderne. Nous nous sommes également interrogés sur la part respective de ses différentes influences dans l'impression de ses ouvrages, soit ses choix éditoriaux, sa culture humaniste et son sens du négoce. Nous avons analysé sous un angle intellectuel et ensuite d'un point de vue matériel 37 ouvrages imprimés par Gryphe entre 1530 et 1551, conservés à Montréal. Nous nous sommes attardés à tout ce qui compose le livre, à ses caractéristiques qui sont susceptibles de donner un sens au texte, d'attirer un certain public et de modifier les *habitus* de lecture : la page de titre, le format, la mise en page, les appareils de recherche et la typographie. Ce mémoire démontre comment Gryphe participe à la modernisation du livre imprimé, non seulement dans la cité lyonnaise, mais aussi en France et dans l'Europe du XVI^e siècle. L'imprimeur innove par le choix de format, en introduisant le format poche, et de typographies, par une utilisation constante de l'italique tout au long de sa carrière. Ces aspects de sa production le distinguent des autres imprimeurs lyonnais et lui assurent un niveau de vente constant. Gryphe a marqué par son savoir-faire technique et sa culture humaniste l'imprimerie lyonnaise de son époque et le monde du livre européen du XVI^e siècle.

Mots-clés : Sébastien Gryphe, France, Renaissance, XVI^e siècle, Lyon, Histoire du livre, Imprimerie, Typographie, Humanisme.

INTRODUCTION

Les livres ont semblé pendant longtemps «ne pas avoir d'histoire, mais seulement des amoureux qui s'efforçaient de les sauver et de les rassembler»¹. Tous ces libraires, collectionneurs et érudits qui faisaient figure autrefois d'historiens du livre, ont davantage eu comme préoccupation la sauvegarde et la conservation des éditions anciennes. Mais, au-delà de ces anciennes approches, de l'aspect bibliophilique de l'étude des livres, des recherches purement biographiques et de la rédaction de nombreuses bibliographies d'impressions du XVI^e siècle, une science du livre, attentive à l'objet, s'est finalement développée dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Depuis les années 1970, l'histoire du livre connaît un formidable développement. N'ayant pas toujours été reconnue et considérée comme un champ de recherche à part entière, elle revêt aujourd'hui une place d'importance dans le milieu universitaire. Elle s'est transformée en un domaine de recherche attractif, vivant, actif, en pleine expansion, intéressant à la fois les historiens, les littéraires, les sociologues, les historiens de l'art. Les différentes recherches ont contribué à mieux comprendre l'objet livre comme objet culturel et à révéler toute la complexité de sa réception.

Ces dernières années, plusieurs recherches, journées d'étude, colloques et expositions sur le livre de la Renaissance ont vu le jour dans plusieurs villes du monde, dont Montréal. Ces «espaces» de diffusion ont non seulement contribué à mieux faire connaître les collections et le riche patrimoine que nous possédons, mais aussi à faire avancer les connaissances sur des éditions parfois rares et complexes. Elles ont de plus participé à renouveler l'intérêt en histoire du livre en ouvrant la voie à de nouvelles enquêtes et initiative de collaboration entre historiens, bibliographes et littéraires. En effet, il nous a été possible de découvrir que les livres de la Renaissance ne sont pas absents des collections québécoises.

¹ Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVII^e siècle*, Paris, A. Fayard; Paris Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 9.

C'est donc dans l'esprit de redonner une place de choix et d'importance à l'objet-livre en tant qu'objet d'étude et de culture dans notre société actuelle, que ce mémoire s'insère. Peu importe sa forme et sa structure, spécifique aux différentes époques et cultures, c'est en étudiant le livre qu'il est possible de comprendre les transformations qu'il a subies.

Notre contribution à ce domaine d'étude est une analyse matérielle d'éditions sortant des presses de l'humaniste Lyonnais Sébastien Gryphe, entre 1530 et 1551, qui sont conservés à Montréal. Le choix d'un corpus entièrement montréalais a été motivé par le désir d'apporter une meilleure visibilité aux riches collections de livres anciens que nous possédons. Par ailleurs, le cadre chronologique de notre recherche correspond non seulement aux années de forte production de l'imprimeur, mais il représente aussi la période charnière dans l'histoire du livre imprimé alors que l'objet s'est doté d'une identité propre, différenciée de celle des manuscrits médiévaux qui servaient de modèles aux premiers imprimeurs. C'est dans ce même contexte que le rayonnement de l'imprimerie lyonnaise s'est déployé et a pris tout son sens. Le XVI^e siècle fait alors figure d'âge d'or pour l'imprimerie lyonnaise avec des imprimeurs tels que Guillaume Rouillé, Jean de Tournes et Sébastien Gryphe. Ce dernier sera le grand initiateur de la typographie et de la mise en page post-incunable dans la cité.

Malgré la grande renommée de Gryphe, ses ouvrages ont peu été étudiés. En effet, selon l'historien Gérard Morrise², après l'étude de Baudrier dans le huitième tome de sa *Bibliographie lyonnaise*³, et si l'on excepte l'article de 1902 de Richard Copley⁴, il faut attendre le milieu du XX^e siècle pour avoir des travaux exclusivement consacrés à cet imprimeur et ensuite les années 1990 pour voir les recherches s'intensifier. Certes, les éditions de Gryphe ont fait l'objet dans le passé d'inventaires et de bibliographies plus ou

² Gérard Morrise, «Un document méconnu : Le Tumulus de Sébastien Gryphe (1561)», *Revue française d'histoire du livre*, n°129 – Nouvelle série, 2008, p. 219.

³ Henri Baudrier, *Bibliographie lyonnaise : Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle*; publiées et continuées par J. Baudrier, 12 vol., Lyon, L. Brun, 1895-1921.

⁴ Richard Copley, «Sebastianus Gryphius, printer», in *Historical Essays*, Manchester, University Press, 1907, cité dans Gérard Morrise, «Un document méconnu : Le Tumulus de Sébastien Gryphe (1561)», *Revue française d'histoire du livre*, n°129 – Nouvelle série, 2008, p. 219.

moins exhaustives. Il existe même de son vivant des catalogues et des répertoires bibliographiques qui comprennent des titres qu'il a imprimés, dont celui de Conrad Gesner.

En effet, selon Martine Furno⁵, Gesner réalise, en 1545 chez Froschover à Zurich, la *Bibliotheca universalis*, premier de deux volumes dont le projet est de recenser tous les auteurs possibles et tous les livres en grec, latin et hébreu. Cet ouvrage est constitué d'une liste alphabétique de tous les auteurs antiques et modernes dont il a connaissance. Son deuxième volume, les *Pandectae*, publié en 1548, toujours chez Froschover, reprend le contenu de la *Bibliotheca*, mais en le classant par sujet. La portion consacrée aux imprimés de Gryphe se trouve dans le livre XII des *Pandectae*. La préface de l'ouvrage est composée de louanges adressées à l'imprimeur. Gesner couvre la production de Gryphe sur une période de vingt ans, soit de 1528 à 1549. Au XVIII^e siècle, le bibliographe Michel Maittaire⁶ reproduit intégralement le travail de Gesner. Il fournit, selon Baudrier, «une liste longue, mais incomplète des impressions de Gryphius, comportant environ trois cents ouvrages dont le plus ancien remonte à 1528⁷». C'est en effet très peu si l'on considère que nous savons aujourd'hui que Gryphe a imprimé environ mille deux cents éditions durant sa carrière. Depuis Maittaire, la partie du catalogue de Gesner portant sur la production de Gryphe ne semble pas avoir été utilisée ou étudiée à nouveau⁸. Ainsi, en dépit de ces anciens recensements et des inventaires des titres, de la monumentale et très respectable bibliographie de Baudrier et des premières études sur Gryphe publiées au XX^e siècle, rares sont les travaux qui depuis se sont consacrés à ouvrir ses livres pour en analyser les différents éléments les composant et comprendre réellement les intentions et les ambitions de cet imprimeur.

⁵ Martine Furno, «Le catalogue des livres imprimés par Sébastien Gryphe dans la préface du livre XII des *Pandectes* de Conrad Gesner : Catalogue d'imprimeur ou catalogue savant?» dans Raphaële Mouren (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, Enssib, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 35.

⁶ Michel Maittaire, *Annales typographiques*, t. II, partie II, 1722, p. 566; cité dans Henri Baudrier, *Bibliographie lyonnaise : Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle*, t. 8, p. 12.

⁷ Henri Baudrier, *op. cit.*, p. 12.

⁸ Martine Furno, *op. cit.*, p. 38.

Par conséquent, nous avons décidé de scruter attentivement dans leur matérialité des éditions de Gryphe conservées à Montréal. Notre ambition cherchait à comprendre et à évaluer sa contribution dans la construction et l'identité du livre moderne à Lyon. Ce mémoire a pour but d'étudier tout ce qui compose le livre et qui est susceptible de modifier les *habitus* de lecture. Il s'attarde à examiner et à analyser le milieu intellectuel dans lequel l'imprimeur a travaillé ainsi que la façon dont il a imprimé ses ouvrages. Cette recherche s'attache également à étudier l'évolution et les changements typographiques en examinant la forme et les usages des caractères romains et italiques, mais aussi grecs et hébreux que l'on retrouve dans les éditions de Gryphe. En effet, l'introduction dans la cité lyonnaise des caractères hébraïques et italiques de style aldin non contrefait, est essentiellement due à cet imprimeur. Artisan certes, mais aussi commerçant, nous sommes amenés à nous interroger sur la part respective de ses différentes influences dans l'impression de ses ouvrages, soit ses choix éditoriaux, sa culture humaniste et son sens du négoce.

Il faut d'abord se demander en quoi les éditions de Gryphe sont différentes de la production de ses contemporains; quels sont les éléments éditoriaux qui les caractérisent? Plus précisément, dans quelles mesures ses impressions représentent-elles une modernisation du livre imprimé dans la cité lyonnaise? Il faut se questionner sur les usages qu'il a fait de la mise en page et de la typographie dans ses ouvrages, mais aussi sur l'engouement et l'intérêt personnel qu'il a porté à certains textes ou auteurs qui ont eu une influence sur sa production et sur le résultat final de ses impressions. Pour notre démonstration, des éditions conservées dans les collections de la BAnQ, de l'UQAM, de l'Université de Montréal et de l'Université McGill ont été utilisées. Considérer l'ensemble de la production de l'imprimeur pour une recherche est une affaire qui ne peut être menée à bien que sur plusieurs années. Notre entreprise, plus modeste, nous permet d'étudier ici qu'une infime partie de cette production. Notre corpus de sources est donc composé de trente-sept ouvrages imprimés entre 1530 et 1551.

Notre étude se divise en trois parties. Tout d'abord, afin de bien situer notre travail dans un cadre théorique précis, nous allons, au chapitre I, brosser un tableau de l'évolution des recherches en histoire du livre. Nous passons ainsi en revue les différentes approches et

les contributions majeures qui ont influencé ce domaine de recherche. De cette façon, nous pouvons placer notre démarche parmi la production historiographique. Ce bilan est suivi par la présentation de notre problématique ainsi que d'un bref aperçu de nos sources et de leurs caractéristiques. Notre dernier chapitre leur étant entièrement consacré, nous y reviendrons plus en profondeur à cette étape de la recherche. Enfin, pour conclure cette partie, nous expliquons la méthode d'analyse que nous avons utilisée pour traiter nos sources, ses limites ainsi que celles de notre corpus.

Au chapitre II, nous proposons, dans un premier temps, de faire un tour d'horizon du monde du livre à Lyon à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle. Nous explorons la réalité commerciale et culturelle lyonnaise et présentons les différents facteurs et acteurs qui ont contribué à l'implantation et au développement de l'imprimerie dans la cité. Dans un deuxième temps, nous mettons en contexte et découvrons l'homme qu'est Sébastien Gryphe, ses origines et ses débuts dans l'imprimerie lyonnaise. Après avoir tracé ce portrait, nous nous concentrons sur l'environnement dans lequel Gryphe a travaillé. Pour ce faire, nous ouvrons les portes de son atelier et tentons de comprendre son projet humaniste et intellectuel ainsi que de découvrir son entourage. Qui étaient ses collaborateurs? Avec qui s'est-il lié d'amitié? D'où provenaient ses influences?

Finalement, au chapitre III, nous passons à l'analyse des ouvrages de notre corpus d'abord sous un angle intellectuel, à travers l'étude des thématiques, et ensuite d'un point vu matériel, à travers les éléments de structure les composant. De cette façon, nous constatons non seulement le rôle et l'influence de certains textes et auteurs sur la production de Gryphe, mais aussi toute l'importance des différents éléments de matérialité et leur usage qui entrent en jeu dans la présentation, la forme et la structure des livres. Fondamental est donc d'arrimer l'analyse de tous ces éléments. En les mettant en relation, il en ressort une compréhension beaucoup plus fine du projet humaniste et de la politique commerciale de Gryphe. Nous pouvons, grâce à nos recherches, admettre que l'imprimeur a été à la fois un artisan habile, un savant accompli, un commerçant avisé et ainsi mesurer sa contribution remarquable dans la construction du livre moderne.

CHAPITRE 1

DÉMARCHE ET CADRE THÉORIQUE

1.1 Bilan historiographique

Ce bilan vise à présenter, en premier lieu, les travaux et les différentes approches qui se sont succédé dans la recherche en histoire du livre. En deuxième lieu, il sera question plus précisément du livre-objet et des études qui se sont consacrées à sa réception et à sa matérialité. Nous nous attarderons, dans cette partie, à l'histoire des pratiques de lecture, au développement du concept central de mise en page et de mise en livre, à la bibliographie matérielle ainsi qu'aux nouveaux outils bibliographiques. Ensuite, nous nous intéresserons aux recherches qui portent sur l'étude de la typographie du XVI^e siècle. Après ce tour d'horizon, nous pourrions ainsi mieux situer notre démarche au sein de la production historiographique. Ce trajet nous amènera, en troisièmement lieu, à nous pencher sur le personnage de Sébastien Gryphe pour faire le point sur les recherches qu'il a suscitées et voir ce qu'il reste à accomplir à son sujet.

1.1.1. La nouvelle histoire du livre

Depuis plus d'un demi-siècle, de nombreuses recherches ont étudié le livre à travers le prisme de l'histoire économique⁹ (condition de production, diffusion des imprimés), de

⁹ Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958, coll. «L'Évolution de l'humanité», 557 p.; Richard Gascon, *Grand commerce et vie urbaine au XVI^e siècle Lyon et ses marchands (environs de 1520-environs de 1580)*, Paris, Mouton, coll. « Civilisations et sociétés (sous-collection) », 1971, 450 p.; Annie Parent, *Les métiers du livre à Paris au XVI^e siècle (1535-1560)*, Genève, Librairie Droz, coll. «Histoire et civilisation du livre», 1974, 345 p.

l'histoire sociale¹⁰ (les métiers du livre et leur organisation), de l'histoire culturelle et de l'histoire des mentalités¹¹ (constitution des bibliothèques, manière de lire, usage du livre). En effet, la trajectoire des travaux en histoire du livre est passée par un certain nombre de phases successives. Ces recherches ont débouché sur des synthèses auxquelles sont associés, dans l'espace français, les noms de Lucien Febvre, Henri-Jean Martin et Roger Chartier.

L'histoire du livre à la française voit le jour dans le contexte intellectuel de la fin des années 1950 avec la sortie, en 1958, de l'ouvrage fondateur de Lucien Febvre¹² et d'Henri-Jean Martin : *L'apparition du livre*¹³. L'histoire du livre est alors celle de la production imprimée et elle est conçue comme une branche de l'histoire économique et sociale, courant dominant de l'époque. Selon Frédéric Barbier, si *L'apparition du livre* développe comme problématique principale celle de l'économie (le livre comme marchandise, les hommes et les métiers du livre, sa géographie et sa statistique), le projet est toutefois bien celui d'une «histoire totale» de l'imprimé durant les XVe et XVIe siècles avec une approche d'abord centrée autour de l'histoire des mentalités¹⁴. En effet, Febvre voulait étudier l'action culturelle et l'influence du livre pendant les trois cents premières années de son existence. Dans la première partie de l'ouvrage, le livre est examiné en tant que marchandise. Dans la seconde partie, il est étudié en tant que «ferment», ce qui représente, d'une certaine manière, «ce concept qui analyse le livre à la fois comme un produit (donné par ce qui le précède) et comme un agent (déterminant pour partie ce qui suivra)»¹⁵. Le programme de *L'Apparition du*

¹⁰ Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *op. cit.*

¹¹ Roger Chartier, *Les Usages de l'imprime (XVe-XIXe siècle)*, Paris, A. Fayard, 1987, 446 p.; *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique » n° 49, Paris, 1987, 369 p.

¹² Bien que nom de Lucien Febvre soit présent comme auteur du livre, il a entièrement été écrit par Henri-Jean Martin. Febvre n'a été que l'initiateur du projet. Il confia toute la rédaction à Martin qui, au moment de la publication, décida d'y apposer le nom de Febvre, décédé depuis, à côté du sien.

¹³ Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *op. cit.*

¹⁴ Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, 3e éd., postf. Frédéric Barbier, Paris, Albin Michel, 1999, p. 558.

¹⁵ Frédéric Barbier, Istvan Monok éd., *Cinquante ans d'histoire du livre, de L'apparition du livre (1958) à 2008, bilan et projets*, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2009, p. 14.

livre considère alors le livre imprimé comme un objet nouveau, créé par une nouvelle technique et comme un mode de communication culturelle inédit¹⁶. Cette façon de voir suppose donc une rupture avec l'époque du manuscrit, puisque dans l'optique de Febvre, l'apparition du livre imprimé au milieu du XVe siècle entraîne des changements considérables dans le domaine de la vie intellectuelle et culturelle et marque bien, par là, une date clé de la modernité. *L'apparition du livre* n'est donc pas un livre sur le livre en tant qu'objet en lui-même, mais plutôt un livre sur l'histoire d'un évènement, celui de l'apparition du livre, et de ses impacts sur l'histoire.

L'ouvrage de Febvre et de Martin donne alors la synthèse des connaissances disponibles sur le livre imprimé et définit pour vingt ans un champ de recherche¹⁷. Durant les années 1960, peu d'intérêts sont portés sur l'objet-livre et ses usages alors que les formes par lesquelles un texte est appréhendé sont vues sans importance pour sa signification. Cela fait en sorte que les travaux des années 1970 restent marqués par la méthode de la décennie précédente. L'idée est toutefois reformulée et les recherches considèrent du coup une association entre invention de l'imprimerie et naissance de la modernité. Dans son ouvrage *The Printing Press as an Agent of Change : Communications and Cultural Transformations in Early-Modern Europe*¹⁸, Elizabeth Eisenstein tente de démontrer que l'introduction de l'imprimerie a provoqué des ruptures profondes dans l'histoire de la culture occidentale, que l'imprimerie est à la base des temps modernes, que c'est l'évènement qui marque le passage du Moyen Âge à la modernité. Cependant, cette «communication revolution» est loin d'avoir fait l'unanimité et certaines des idées entretenues par Eisenstein ont vivement été critiquées¹⁹.

¹⁶ Hans Erich Bödeker, (dir.), *Histoire du livre nouvelles orientations. Acte de colloque du 6 et 7 septembre 1990*, Göttingen, Institut mémoires de l'édition contemporaine; Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995, coll. «In Octavo», p. 28.

¹⁷ Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *op. cit.*, p. 10.

¹⁸ Elizabeth Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change: Communications and Cultural Transformations in early Modern Europe*, Cambridge, University Press, 1979, 794 p.

¹⁹À ce sujet, voir Anthony T. Grafton, «The Important of Being Printed», *The Journal of Interdisciplinary History*, vol. 11, n° 2, 1980, p. 265-286.

Depuis sa collaboration avec Febvre, l'approche suivie par Henri-Jean Martin consiste à établir des liens entre prescription et pratique, offre et demande. Il souhaite ainsi «dessiner les pratiques culturelles d'une communauté sociale à travers les achats et les abonnements comme à travers l'évolution et les renouvellements de la production imprimée²⁰». Il y a là une différence notable entre l'approche de Martin et celle, au même moment, de Roger Chartier, dont la problématique traite davantage «des usages de l'imprimé». Les deux hommes décident cependant d'entretenir un dialogue. Ils s'engagent dans un travail qui mène à la création de la monumentale *Histoire de l'édition française* écrite entre 1982 et 1986.

Au moment d'entreprendre la construction de cette œuvre, l'histoire du livre à la française est quelque peu malmenée par les historiens américains. Il y a bien eu des acquis, mais des doutes sur les certitudes trop bien ancrées qui fondaient le programme français, et même sur la méthode, ont été introduits par les recherches menées hors de France²¹. Elles «appelaient à regarder le livre et non plus seulement à les compter et à les classer et, finalement, posaient l'exigence d'une histoire de la, ou mieux des lectures comme prolongement obligé de l'histoire du livre²²». C'est à partir de ces nouvelles approches et perspectives, sur ces chantiers ouverts par d'autres, que s'est édifiée une autre manière de considérer l'étude de l'histoire du livre et le livre en lui-même. *L'Histoire de l'édition française* s'est donc articulée autour de ces idées novatrices, notamment celle qui veut qu'il y ait une forte continuité entre l'âge du manuscrit et le temps du livre imprimé. Cette conception est en opposition avec celle des décennies précédentes. Le lien direct que Febvre a établi entre invention de l'imprimerie et naissance du livre et le caractère révolutionnaire donné par Eisenstein au passage du manuscrit à l'imprimé n'ont dorénavant plus leur place. Après tant d'années de recherche sur la production et la distribution des livres, le problème maintenant posé est celui des usages et de l'appropriation des livres.

²⁰ Henri-Jean Martin, *Les métamorphoses du livre : entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Albin Michel, Paris, 2004, coll. «Itinéraire du savoir», p. 12.

²¹ Hans Erich Bödeker, (dir.), *op. cit.*, p. 28.

²² *Ibid.*

Passant d'un objet sans problème et même sans histoire au cours XIXe siècle et au début du XXe siècle, à un objet d'étude à partir de la décennie 1960, mais dont le dénombrement de la production a laissé de côté pendant vingt ans des questions fondamentales, celles des usages, des formes d'appropriation et de lecture des imprimés, les études en histoire du livre pour la France se diversifient et se renouvellent depuis. Avec l'évolution des méthodes, les recherches multiplient les centres d'intérêt et les angles d'approche. Un questionnement neuf voit enfin le jour dans les années 1980 et provoque une nouvelle avancée pour l'histoire de l'imprimé.

1.1.2 Le livre-objet et sa matérialité

1.1.2.1 Pratiques de lecture, mise en livre et bibliographie matérielle

Les questions sur l'histoire européenne des pratiques de lecture, sur la réception et l'appropriation des textes ont tout particulièrement été étudiées par Roger Chartier²³. Il initie le courant en France sous l'influence de recherches anglo-saxonnes et dans la perspective d'élaborer une sociologie des textes²⁴. C'est la formule de Donald McKenzie, parue dans son livre *Bibliography and the Sociology of Texts* en 1985, qui résume le principe: «de nouveaux lecteurs créent des textes nouveaux dont les nouvelles significations dépendent directement des nouvelles formes [des textes]²⁵». Sur cette assise, Chartier écrit que pour permettre «une nouvelle avancée d'une histoire de l'imprimé entendue comme histoire d'une pratique culturelle²⁶», celle de la lecture, il faut que soient réévaluées de façon critique deux traditions

²³ Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, coll. «L'Univers historique», 369 p. ; *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992, coll. « De la pensée / Domaine historique », 126 p. ; *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 1993, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 309 p. ; *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 522 p.

²⁴ Frédéric Barbier, Istvan Monok (éd.), *op. cit.*, p. 21.

²⁵ Donald Francis McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1986 («The Panizzi Lectures », 1985). Trad. Fr., *La Bibliographie et la sociologie des textes*, préf. Roger Chartier, Paris, 1991, p. 14.

²⁶ Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, *op. cit.*, p. 80.

qui pèsent implicitement ou explicitement sur la démarche historique française: celle qui lie les textes en ignorant leur support et celle de la sociologie historique de la culture qui établit des corrélations entre appartenances sociales et productions culturelles²⁷. En effet, les historiens ont longtemps fait fausse route en faisant de la littérature savante une lecture des seules élites et des livres dits «populaires» ou de colportage celle des paysans et des classes inférieures.

Une réflexion attentive est dès lors consacrée aux problèmes de la lecture, à ses pratiques et aux liens entre le texte et le lecteur. Les dispositifs matériels, ou comment un texte est proposé et présenté sur son support, guident, orientent et contraignent l'opération de lecture qui est productrice de sens. En effet, selon Chartier, «il faut tenir que les formes produisent du sens et qu'un texte est investi d'une signification et d'un statut inédits lorsque changent les supports qui le propose à la lecture²⁸». Par ailleurs, dépendamment des formes dans lesquelles un texte est présenté, cela entraîne des transformations dans le public visé par les éditeurs et les auteurs et crée des publics nouveaux avec des appropriations inédites.

À l'initiative de Chartier, mais aussi de Martin, les travaux d'histoire de la lecture et de la réception des textes par les lecteurs s'intensifient. Parallèlement, Martin développe une histoire du livre organisée autour du concept central et englobant de mise en livre, qu'il nomme au départ, faute de mieux, mise en texte²⁹. La formule revient à considérer les ouvrages eux-mêmes comme source d'information, comme quoi l'analyse de l'objet livre est indispensable à qui veut en comprendre la conception comme la réception. D'après Frédéric Barbier, Martin «envisage la construction des textes à travers un objet donné, lequel conditionne son appropriation possible³⁰». Mis de l'avant dans *Mise en page et mise en texte*

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, *op. cit.*, p. 8.

²⁹ Henri-Jean Martin, *La naissance du livre moderne (XIVe-XVIIe siècles) : mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Édition du Cercle de la librairie, 2000, p. VI.

³⁰ Frédéric Barbier, Istvan Monok (éd.), *op. cit.*, p. 22.

*du livre manuscrit*³¹ et dans *La naissance du livre moderne*³², le concept renvoie aux éléments constitutifs qui encadrent le texte et le donne à lire : présence ou non d'une page de titre, de pièces liminaires, d'illustration, d'index, de table des matières, sans oublier les éléments qui organisent le texte comme les paragraphes et les chapitres ainsi que le choix d'une typographie. Quant à la mise en page, elle désigne pour Martin les dispositifs constants retrouvés sur chaque page d'un ouvrage : disposition du texte en lignes ou en colonnes, présence de titres courants, d'un système de numérotation, organisation spécifique pour un certain type de texte, etc³³. Dans la foulée des travaux sur la réception et la matérialité du livre, la question de la page de titre est à son tour abordée. C'est à Jean-François Gilmont que revient la publication du premier ouvrage d'analyse sur la page de titre au XVIe siècle. Son livre, *La page de titre à la Renaissance*³⁴, paru en 2008, tente de mieux cerner ce qu'étaient les usages de la page de titre au XVIe siècle, mais aussi l'évolution de sa mise en page. En effet, la page de titre joue, depuis la Renaissance, un rôle incontournable dans la présentation du livre et sa commercialisation.

Toutes ces réflexions et nouvelles recherches rejoignent la problématique classique de la bibliographie matérielle, cette méthode anglo-saxonne que la France a longtemps négligée. Après s'être constituée en discipline à la fin du XIXe siècle en Grande-Bretagne, elle connaît un renouveau à la fin des années 1960 qui s'incarne dans les personnalités de Philip Gaskell et Donald McKenzie. Souhaitant à la base résoudre les problèmes posés par des éditions de Shakespeare, la bibliographie matérielle s'attache depuis à retracer le plus grand nombre non seulement d'éditions possibles par lesquelles un texte est représenté, mais aussi d'exemplaires correspondant à ces éditions, pour y distinguer ce qui «relève de l'auteur

³¹ Henri-Jean Martin et Jean Vezin, *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Édition du Cercle de la librairie, 1990, 471 p.

³² Henri-Jean Martin, *La naissance du livre moderne*, *op. cit.*, 491 p.

³³ Frédéric Barbier, Istvan Monok (éd.), *op. cit.*, p. 22.

³⁴ Jean-François Gilmont, Alexandre Vanautgaerden, (éd.), *La page de titre à la Renaissance*, Turnhout (Belgium): Brepols; [Bruxelles] : Musée de la maison d'Érasme, 2008, 395 p.

et ce qui appartient à l'initiative ou à la responsabilité des typographes³⁵». La méthode est introduite en France par l'Australien Wallace Kirsop dans les années 1970. Il tente le premier d'initier ses collègues littéraires français par le biais d'un petit essai³⁶. Malheureusement, cet ouvrage rencontre peu d'écho. Au même moment, Jeanne Veyrin-Forrer fait paraître en 1971 pour l'École nationale supérieure des bibliothèques un opuscule qui constitue, d'une certaine manière, le premier manuel pratique français moderne de bibliographie matérielle³⁷. Un an plus tard, Roger Laufer publie son *Introduction à la textologie*³⁸, premier ouvrage en langue française destiné à initier un public étudiant et de l'enseignement supérieur aux méthodes de la bibliographie matérielle. Après cette vague de publication du début des années 1970, une nouvelle tentative intervint en 1979 à l'occasion d'une table-ronde organisée sous l'égide du CNRS. L'édition des actes incombe à Roger Laufer³⁹. Sur douze contributions, quatre seulement proviennent de chercheurs français.

Jusqu'au début des années 1980, la pratique de la bibliographie matérielle reste en France relativement faible. Aujourd'hui, son intérêt n'est plus à démontrer et elle est une part intégrante des recherches sur la matérialité du livre. Depuis, la problématique classique s'est élargie, on l'a vu, à l'étude de la sociologie des textes et de la mise en livre. En effet, McKenzie invite la discipline à étendre doublement son champ d'études : «d'une part, en établissant des protocoles de description et des formes de contrôle bibliographique capable de prendre en compte tous les textes qui ne sont pas des livres; d'autre part, en considérant que

³⁵ Henri-Jean Martin, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987, coll. «Histoire du livre», p. 252.

³⁶ Wallace Kirsop, *Bibliographie matérielle et critique textuelle, vers une collaboration*, Paris, Lettres modernes, 1970, p. 79 p.

³⁷ Jeanne Veyrin-Forrer, *Précis de bibliologie*, Paris, Presse de l'Enssib, 1971.

³⁸ Roger Laufer, *Introduction à la textologie vérification, établissement, édition des textes*, Paris Larousse université, 1972, 159 p.

³⁹ *La Bibliographie matérielle*, présentée par Roger Laufer, Table ronde organisée pour le CNRS par Jacques Petit, Paris, éditions du CNRS, 1983.

son objet est constitué par l'ensemble des processus de production, de transmission et de réception des textes⁴⁰».

Un phénomène important depuis quelques années, qui confirme l'importance de la bibliographie matérielle, est le recours aux nouvelles technologies par les historiens du livre dans le but d'améliorer la description bibliographique du livre imprimé et de relancer les recensements des exemplaires conservés à travers le monde pour établir les éditions. La mise en réseau des catalogues de fonds anciens, la numérisation des ouvrages, la création de bases de données bibliographiques sont toutes des initiatives qui participent aujourd'hui «à l'identification des ateliers, à la reconstitution de leur production et à la localisation des exemplaires dans les bibliothèques du monde entier». L'une de ces entreprises les plus ambitieuses est sans contredit celle de la Universal Short Title Catalogue⁴¹ de l'Université de St-Andrews en Écosse. En ligne depuis novembre 2011, cette base de données propose un catalogue de toutes les publications occidentales des XVe et XVIe siècles. Ces données amassées par la USTC permettent pour la première fois d'avoir une idée de la production lyonnaise du XVIe siècle. Signalons aussi le travail de William Kemp qui élabore depuis 2007 un projet ambitieux de bibliographie rétrospective exhaustive de description de tous les livres imprimés à Lyon au XVIe siècle. Ce regain pour les histoires nationales de l'édition a amené plusieurs pays à créer leur propre catalogue des livres imprimés au XVIe siècle.

1.1.2.2 La typographie

L'histoire des caractères typographiques est étroitement liée à celle de la lecture, de l'écriture et de la mise en page, d'autant plus que les modèles de mise en page moderne sont directement issus de la typographie. En effet, les caractères d'imprimerie sont à la base du processus de composition d'un livre. Il faut aussi retenir que les caractères qui sont

⁴⁰ Donald Francis McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1986 («The Panizzi Lectures », 1985). Trad. Fr., *La bibliographie et la sociologie des textes*, préf. de Roger Chartier, Paris, Cercle de la librairie, 1991, p. 9.

⁴¹ www.ustc.ac.uk

développés à la fin du XVe siècle et dans la première moitié du XVIe siècle ont influencé de manière décisive la typographie des siècles qui ont suivi.

Pendant longtemps, seules les bibliographes spécialistes des «incunables» ont porté une plus grande attention aux caractères typographiques⁴². Les premiers travaux en la matière sont donc marqués par une absence presque totale d'études sur les caractères du XVIe siècle. Entre la fin du XVe siècle et les quinze premières années du XVIe siècle, des recherches ont eu cours sur la production d'Alde Manuce, mais celles-ci informent seulement sur les œuvres qu'il a imprimées et non sur les caractères utilisés; caractères qui, notons bien, ont influencé toute la typographie moderne. Cependant, à partir des années 1920, plusieurs historiens, typographes et imprimeurs se sont penchés sur les fontes du XVIe siècle. La reconnaissance des lettres, le classement en catégories des différents caractères et leur association à un graveur ou à un imprimeur sont des éléments qui ont depuis fait l'objet de nombreux travaux.

Les noms de Daniel Berkeley Updike, d'A.F Johnson, Stanley Morison, Harry Carter et Hendrik Vervliet sont inévitables pour qui cherche à étudier et analyser les caractères typographiques de la Renaissance. L'Américain Daniel Updike est sans contredit l'un des plus éminents initiateurs. Son ouvrage, *Printing Types*⁴³, publié en 1922, a été réédité à trois reprises; la dernière parution date de 2001. L'envergure qu'a gagnée cet ouvrage en quarante-vingts ans en a fait un travail pionnier dans le domaine. Selon Martin Hutner, «like many works of such status, it has given rise to an enormous body of scholarship and publication, and continues to do so to this day»⁴⁴. Au même moment, le Britannique Stanley Morison, grand admirateur d'Updike, fait son entrée sur scène et devient un spécialiste de la typographie et de son histoire. Sa contribution à l'étude de la typographie du XVIe siècle se déploie dans de nombreux articles, dont ceux publiés dans son journal *The Fleuron* entre

⁴² Harry Carter, *A View of Early Typography Up to About 1600*, reprinted with an introduction by James Mosley, London, Hyphen Press, 2002 (1ère éd. 1969), p. 1.

⁴³ Daniel Berkeley Updike, *Printing Types : Their History, Forms, and Use*, vol. 1, 4th Édition, expanded, New Castle, Del., Oak Knoll Press, London, British Library, 2001, 292 p.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 5.

1923 et 1930⁴⁵ et plusieurs collaborations, comme celle avec A.F. Johnson⁴⁶. Quant à ce dernier, il est, au même titre qu'Updike; reconnu comme un pionnier dans l'étude des caractères d'imprimerie. Durant sa carrière, Johnson s'est particulièrement intéressé aux fontes françaises et italiennes, mais aussi à des imprimeurs en particulier comme Froben⁴⁷ et Granjon⁴⁸. Son ouvrage *Types Designs*⁴⁹, publié pour la première fois en 1934 et qui connaît deux autres éditions, est considéré comme un classique.

Les travaux de Morison et d'A. F. Johnson ont influencé plusieurs autres typographes, dont Harry Carter. Il débute sa carrière en Angleterre dans les années 1930 aux côtés de l'imprimeur Francis Meynell et de Morison. Carter développe au fil du temps une expertise qui surpasse les connaissances jusque-là disponibles dans le domaine. Cette grande érudition se traduit dans la publication de son ouvrage *A View of Early Typography : Up to About 1600*⁵⁰, paru en 1969, dans lequel il étudie, malgré le manque d'étude cohérente et bien documentée, la production et l'utilisation des cases durant les cent-cinquante premières années de l'imprimerie. L'ouvrage de Carter est aujourd'hui encore l'une des premières références en la matière. En effet, selon James Mosley,

Carter's is still the only work that places its subject in the context of the growing awareness that developed between 1920 and 1960 of the origins of the types used in Europe during the sixteenth century and their international distribution, an awareness that derived from studies of the surviving punches and matrices for these types and of the written and printed documents that related to them⁵¹.

⁴⁵ Stanley Morison, «On Script Types», *The Fleuron*, t. IV, 1925, p. 1-39.; «Towards an Ideal Italic», in *The Fleuron*, t. V, 1926, p. 93-129.; «First Principles of Typography», *The Fleuron*, t. VII, 1930, 70 p.

⁴⁶ A.F. Johnson et Stanley Morison, «The Chancery Types of Italy and France», *The Fleuron*, t. III, 1924, p. [23]-51.

⁴⁷ A.F. Johnson, *The First Century of Printing at Basle*, London, Ernest Benn, 1926, 27 p.

⁴⁸ A.F. Johnson, «The Italic Types of Robert Granjon», *Library*, 4th ser. 21, 1941, p. 291-308.

⁴⁹ A.F. Johnson, *Type Designs, Their History and Development*, London, Grafton and Company, 1934, 232 p.

⁵⁰ Harry Carter, *op. cit.*, 137 p.

⁵¹ *Ibid.*, p. 7.

Quant à Hendrik Vervliet, ses travaux ont grandement contribué depuis quarante ans à l'avancement des connaissances en histoire de la typographie de la Renaissance et en histoire du livre plus généralement. Ses recherches ont été les premières à préciser la description, l'identification des caractères typographiques, leur date d'utilisation et les imprimeurs les ayant utilisés. Ses deux derniers ouvrages, *The Palaeotypography of the French Renaissance*⁵² en deux volumes parus en 2008 et *French Renaissance Printing Types : A Conspectus*⁵³ publié en 2010, sont incontournables. Le premier regroupe treize essais écrits par Vervliet entre 1969 et 2007 qui examinent la forme des caractères typographiques utilisés en France au XVIe siècle. Son but est d'établir la paternité de 288 corps de caractères non seulement aux imprimeurs les ayant utilisés, mais aux graveurs de lettres eux-mêmes. Deux ans plus tard, il publie le second ouvrage qui contient l'ajout de cent-cinquante autres polices de caractères. La méthode que l'auteur a développée pour analyser les différents types de caractères d'imprimerie depuis les quarante dernières années est dès plus rigoureuse. À présent, selon William Kemp et Henri-Paul Bronsard, «armed with such tools, it now becomes much easier to identify the typefaces we encounter, but it will also be much easier to isolate French types that are not in the *Conspectus*⁵⁴».

Déjà, en 1999, Vervliet avait écrit dans un article qu'un «aperçu aussi complet que possible de tous les types taillés ou utilisés en France pendant cette période [...] serait évidemment un instrument idéal pour une recherche approfondie. Mais pour l'instant, celui-ci nous fait défaut⁵⁵». Avec la publication de ces deux ouvrages, qui représentent plusieurs années de recherche acharnée, un pas de géant a été franchi dans l'étude des caractères typographiques du XVIe siècle; les futurs travaux en la matière ne pourront passer à côté.

⁵² Hendrick Vervliet, *The Palaeotypography of the Renaissance: Selected Papers on Sixteenth-Century Typefaces*, 2 vol., The Library of the Written World 6. The Handpress World 4, Leiden and Boston: Brill, 2008, 564 p.

⁵³ Hendrick Vervliet, *French Renaissance Printing Types : A Conspectus*, London, Bibliographical Society and Printing Historical Society; New Castle, DE: Oak Knoll Press, 2010, 472 p.

⁵⁴ William Kemp, Henri-Paul Bronsard, «The Type of French Renaissance», *Bibliographical Society of America*, 2011, p. 234.

⁵⁵ Hendrik Vervliet, «Les italiques de corps Gros-romain», *Bulletin du bibliophile*, 1999, n°1, p. 9.

1.1.3 Sébastien Gryphe

Les éditions de Gryphe étant au cœur de ce travail, il est maintenant pertinent de passer en revue les travaux et les recherches qui lui ont été consacrés. Comme nous l'avons vu, son nom est apparu très tôt et à plusieurs reprises dans les différents travaux de bibliographies depuis le XVI^e siècle. La première source d'information complète demeure la *Bibliographie lyonnaise* d'Henri Baudrier réalisée entre 1895 et 1921. C'est dans le tome VIII que l'on retrouve la section consacrée à Gryphe. Le travail de Baudrier est resté longtemps la référence la plus complète en matière de bibliographie des imprimeurs lyonnais du XVI^e siècle. Il fournit non seulement les titres imprimés par Gryphe, mais aussi plusieurs sources attestant de son arrivée à Lyon, de son travail et de ses relations ainsi qu'un certain nombre d'éloges et de vers que ses contemporains lui ont attribués. Tout aussi impressionnant est le travail réalisé par Sybille von Gültlingen près de soixante-dix ans après. En partie rédigé d'après les recherches de Baudrier, la *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au XVI^e siècle*⁵⁶ de Gültlingen est un ouvrage fort important pour qui cherche à connaître la production imprimée de Gryphe. En effet, elle propose environ 25% de nouvelles notices. Il s'agit d'un pourcentage qui justifie parfaitement la reprise du travail du grand bibliographe.

Dans la masse d'ouvrages de synthèse sur l'histoire du livre publiés à partir des années 1960, il n'est pas rare de tomber sur quelques pages qui traitent du personnage de Gryphe ou de son travail, comme dans *l'Apparition du livre*, dans le premier volume de *l'Histoire de l'édition française* ou encore dans *La naissance du livre moderne*. Or, l'information qu'on y trouve n'égale en rien celle qui est consacrée à d'autres imprimeurs lyonnais, tels Jean de Tournes ou Étienne Dolet, et parisien, comme Robert Estienne. Par ailleurs, aucune étude n'avait encore été complètement consacrée à Gryphe jusqu'à récemment. C'est en 2006 qu'a eu lieu à Lyon le colloque «*Quid novi?*» *Sébastien Gryphe*, à

⁵⁶ Sybille von Gültlingen, *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au seizième siècle*, 12 vols, Baden-Baden: V. Koerner, 1992-2004.

*l'occasion du 450e anniversaire de sa mort*⁵⁷. Les actes de ce colloque sont publiés deux ans plus tard en un volume qui réunit l'ensemble des communications. Il s'agit de l'ouvrage le plus récent et le plus complet consacré à l'imprimeur. Les textes, écrits par plusieurs chercheurs renommés dans le domaine, abordent de nombreux aspects de sa carrière : l'environnement économique de son installation à Lyon, sa politique éditoriale, son matériel typographique, ses préfaces, ses collaborateurs, ses relations avec les humanistes et grands auteurs français de son temps comme Rabelais, Étienne Dolet et bien d'autres. En vue de ce colloque, l'historien Gérard Morisse a publié dans la *Revue française d'histoire du livre* un article pour célébrer la mémoire de ce grand éditeur⁵⁸. À travers un court exposé, il tente de revoir le parcours de Gryphe, de discerner ses aspirations et ses objectifs ainsi que de mesurer l'importance de l'ensemble de son activité.

D'autres mémoires, articles et actes de colloque qui portent directement sur les éditions et le travail de Gryphe ont été publiés depuis une quinzaine d'années. Premièrement, les relations entre Érasme et Gryphe ont fait l'objet d'études de la part de William Kemp⁵⁹. Aussi, il publie dans les actes du colloque *Le livre médiéval et humaniste dans les collections de l'UQAM* un article qui traite de la place de Tite-Live dans la production de Gryphe⁶⁰. En 2006 paraît le mémoire de recherche de Raphaëlle Blats qui traite de la production de Gryphe

⁵⁷ Raphaëlle Mouren, (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, Enssib, Presse de l'ENSSIB, 2008, 536 p.

⁵⁸ Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe, libraire-imprimeur lyonnais du XVIe siècle», *Revue française d'histoire du livre*, vol. 126-12, 2005, p. 13-68.

⁵⁹ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien Gryphe : Érasme à Lyon pendant les années 1520», dans Raphaëlle Mouren, (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008; «L'influence d'Érasme sur l'évolution typographique à Paris et à Lyon sous François 1er», in *La memoria de los libros. Estudios sobre la historia del escrito y de la lectura en Europa y America*, Soria/Madrid, Instituto del Libro y de la Lectura, 2004, 2 vol., t. 1, p. 481-493.; «Printing Erasmus in italic in Lyon : Jacques Moderne to Sebastien Gryphius», *The Yale University Library Gazette*, vol. 75, October 2000, p. 22-36.;

⁶⁰ William Kemp, « L'historien latin Tite-Live chez Sébastien Gryphe au début des années 1540 », dans Brenda Dunn-Lardeau, Johanne Biron, (dir.), *Le livre médiéval et humaniste dans les collections de l'UQAM. Actes de la première Journée d'études sur les livres anciens ; suivis du Catalogue de l'exposition L'humanisme et les imprimeurs français au XVIe siècle*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2006, p. 93-108.

en 1538 et en 1551⁶¹. Gérard Morrise nous offre pour sa part en 2008, un article qui porte sur la découverte d'un petit ouvrage posthume à Gryphe publié par son fils et rempli d'informations inédites⁶². La même année, Lyse Schwarzfuchs publie un ouvrage sur l'hébreu à Lyon au XVI^e siècle⁶³. Elle traite de la relation entre l'hébraïsant Pagnini et Gryphe au début de sa carrière. Enfin, l'une des plus récentes contributions est le mémoire de recherche d'Hélène Lannier, *La publication des Libri de re rustica à la Renaissance. Étude d'une production les Libri de re rustica chez Sébastien Gryphe, à Lyon*, paru en 2011⁶⁴. Ce travail étudie la portée de la publication chez Gryphe des *Libri de re rustica*, des traités d'agronomes latins. Les recherches sur Gryphe se sont donc intensifiées depuis le début des années 2000 et il est clair qu'il y a là une tendance qui n'est pas près de s'essouffler.

Suite à ce survol historiographique, plusieurs conclusions s'imposent. Premièrement, les recherches en matière d'histoire du livre ont été pendant longtemps le résultat d'interrogations sommaires sans porter d'attention particulière au support livresque. Mais, l'évolution des travaux au niveau de l'histoire de la lecture, de la matérialité du livre et de la typographique, a permis de nouvelles approches et perspectives. De plus, il laisse entrevoir que peu de recherches ont été effectuées au sujet de Gryphe pendant le XX^e siècle et que de nouvelles investigations ne peuvent qu'être bénéfiques pour apporter des précisions sur son travail et son officine. Enfin, avec ce désir de recourir à nouveau à la bibliographie et à la description, il est tout à fait indiqué d'analyser la structure et la présentation des ouvrages imprimés, dont ceux de Gryphe le cas échéant, non seulement parce qu'ils sont objets de la culture et qu'ils constituent une source importante d'information sur la possible réception des textes, comme nous l'ont bien montré Chartier, Martin et McKenzie, mais aussi parce que

⁶¹ Raphaëlle Bats, Coralie Miachon, Marie-Laure Montlahuc et Roseline Schmauch-Bleny, *Étude de la production éditoriale de Sébastien Gryphe sur deux années caractéristiques : 1538 et 1550*, Mémoire de recherche, Diplôme de Conservateur de Bibliothèques, Ensib, 2006, 177 p.

⁶² Gérard Morisse, «Un document méconnu : le Tumulus de Sébastien Gryphe (1561)», *Revue française d'histoire du livre*, n^o. 129, Nouvelle série, 2008, p. 219 à 247.

⁶³ Lyse Schwarzfuchs, *L'hébreu dans le livre lyonnais au XVI^e siècle. Inventaire chronologique*, Lyon, ENS Éditions, 2008, 208 p.

⁶⁴ Hélène Lannier, *La publication des Libri de re rustica à la Renaissance. Étude d'une production les Libri de re rustica chez Sébastien Gryphe, à Lyon*, Mémoire de recherche, Diplôme national de master, Université de Lyon, 2011, 147 p.

leur étude permet de dévoiler des particularités non encore repérées qui peuvent révéler beaucoup sur le travail, les intentions et les contributions de l'imprimeur.

1.2 Problématique et sources

1.2.1 Problématique

Entre 1528 et 1534, de nombreux changements sont visibles à Lyon dans la production imprimée et la culture humaniste. C'est principalement la présence de Sébastien Gryphe dans la cité comme imprimeur-libraire qui change la donne. Pendant les vingt-huit années de son activité professionnelle, soit de 1528 à 1556, sa presse est la plus productive en France, et peut-être en Europe, avant celle de Christophe Plantin⁶⁵. Aussi, durant les années 1535-1541, c'est à lui que revient le plus grand nombre d'ouvrages imprimés. Son personnage est donc non négligeable pour qui cherche à bien comprendre le monde du livre lyonnais, mais aussi européen, au XVI^e siècle. Il est donc important, pour l'avancement des connaissances, non seulement d'étudier sa production imprimée, mais de pénétrer dans l'épaisseur de ses livres pour faire ressortir les éléments éditoriaux qui les caractérisent et ainsi comprendre comment Gryphe a participé à la modernisation du livre. De cette façon, nous pouvons connaître les instances auxquelles il répondait quand il composait ses impressions: est-ce que sa production imprimée reflète davantage son projet intellectuel et humaniste ou ses politiques commerciales?

Pour évaluer sa contribution dans la construction et l'identité du livre moderne ainsi que la valeur de ses ouvrages, nous proposons d'analyser dans leur matérialité des éditions de Gryphe conservé à Montréal. Notre démonstration se fait à deux niveaux : d'abord par une étude des thématiques des ouvrages et de leurs auteurs, ensuite par une analyse physique des éditions. Nous nous attardons à tout ce qui compose le livre, à ses caractéristiques qui sont

⁶⁵ Brenda Dunn-Lardeau, Johanne Biron, (dir.), *Le livre médiéval et humaniste dans les collections de l'UQAM. Actes de la première Journée d'études sur les livres anciens ; suivis du Catalogue de l'exposition L'humanisme et les imprimeurs français au XVI^e siècle*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2006, p. 94.

susceptibles de donner un sens au texte, d'attirer un certain public et de modifier les *habitus* de lecture : le format, la typographie, la disposition du texte, les dispositifs de recherche, la page de titre et la marque.

Les termes chronologiques de notre étude se situent entre 1530 et 1551. Il s'agit d'une période d'observation de vingt-et-un ans décisive dans l'histoire du livre imprimé, mais aussi dans la production imprimée de Gryphe. En effet, c'est à partir des années 1530 que le livre connaît les mutations importantes qui en font autre chose qu'une copie du manuscrit. De toute évidence, les premiers imprimeurs ont reproduit le modèle du livre manuscrit puisque c'était la seule forme de livre qu'ils connaissaient. De ce point de vue, la rupture classique que l'on a l'habitude de situer en 1500 et qui distingue les incunables des autres livres n'a guère de sens⁶⁶. Les livres de la période des incunables n'ont en soi rien de différent avec les livres imprimés dans les décennies 1500 ou 1510. Il faut voir que ce n'est que progressivement que toutes les potentialités de la nouvelle technique ont amené les imprimeurs à s'écarter de leur modèle initial et à donner au livre une présentation qui, dans ces grandes lignes, est demeurée celle que nous lui connaissons aujourd'hui. Or, un changement, prenant racine à Paris, s'opère au niveau de la typographie à partir des années 1530 : c'est la «révolution typographique». L'utilisation et l'adoption de caractères d'origine parisienne imités de ceux d'Alde Manuce impose ce qui allait devenir la norme. L'apparence du livre se modifie dès lors. En effet, les caractères romains aldin triomphent sur le gothique et ouvrent la voie à l'italique; avec eux s'impose une nouvelle façon de lire.

Période décisive également pour Sébastien Gryphe, puisqu'elle représente ses années de grandes activités. D'ailleurs, il faut savoir qu'il exerce son métier jusqu'à sa mort, donc jusqu'en 1556. Or, sa production diminue après 1551; c'est la dernière année où il atteint les cinquante titres.⁶⁷

⁶⁶ Hans Erich Bödeker, (dir.), *op. cit.*, p. 31.

⁶⁷ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 31.

1.2.2 Présentation des sources

Il s'agit pour le moment que d'un aperçu global de nos sources, puisque nous les présentons et analysons en profondeur au chapitre III. Nos ouvrages proviennent de quatre institutions montréalaises. Quatre d'entre eux sont conservées à la BANQ, cinq à l'UQAM, cinq à l'Université de Montréal et finalement vingt-trois à l'Université McGill, dont six sont de la collection numérique. Ce corpus est fort varié puisqu'il comprend à la fois des auteurs anciens grecs et latins, mais aussi contemporains de Gryphe. Son ambition humaniste autant que son côté commerçant sont révélateurs des choix de ces auteurs et de leurs textes. On retrouve parmi nos sources non seulement des succès de librairie, avec des auteurs très connus et des œuvres majeures de la littérature classique, comme l'*Illiad*e d'Homère, des publications plus audacieuses comme le *Testamentum Novum* d'Érasme, mais aussi des œuvres plus modestes qui ont suscité autant d'intérêt chez les humanistes, comme le *De re rustica* de Columella, un traité latin sur l'agriculture.

Sur nos trente-sept éditions, toutes imprimées en latin, on distingue sept ouvrages d'auteurs anciens grecs, 10 ouvrages d'auteurs anciens latins, un ouvrage d'un auteur du XIV^e siècle, 18 ouvrages d'auteurs modernes ainsi qu'une édition sans nom des Livres Sapientiaux. La figure 1.1 donne une meilleure vision de la composition de notre corpus. Des historiens anciens font partie des auteurs que Gryphe a imprimés. Parmi ceux-ci on retrouve Tite-Live, Appien d'Alexandrie, Silius Italicus et Jules César. Il y a chez lui un fort intérêt pour l'histoire romaine et cela est parfaitement conforme à sa ligne éditoriale. Aussi, les textes philosophiques, autant antiques que modernes, sont une partie considérable de sa production imprimée. On retrouve ceux d'Érasme, de Sadolet, de Melanchthon ainsi que du grand orateur romain Cicéron. Quant aux ouvrages religieux, ils tiennent une place importante dans son projet éditorial. On en dégage deux sortes: les textes sacrés d'une part et, d'autre part, les ouvrages de référence. Gryphe a également publié plusieurs textes de médecine ancienne, dans lesquels la doctrine d'Hippocrate occupe une grande place, ainsi que sur l'agriculture et la santé, dont un ouvrage du célèbre gastronome latin Apicius. Enfin, Gryphe a aussi donné dans la grammaire, la langue, la littérature et la poésie latines.

Figure 1.1 Les auteurs imprimés par Gryphe



Au niveau des formats, on remarque chez l'imprimeur une tendance: ses ouvrages deviennent de plus en plus petits au fil du temps. Il n'est donc pas rare de rencontrer de très petits formats dans sa production à partir du milieu des années 1540. Notre corpus est composé de six éditions in-quarto, de 24 éditions in-octavo et de sept éditions in-16°. Il faut savoir que le choix du format est une indication sur l'usage prévu de l'ouvrage. Quant à la typographie, les deux caractères d'imprimerie prédominants dans les ouvrages de notre corpus sont l'italique et le romain. L'italique est présent chez Gryphe tout au long de sa carrière. On retrouve également dans certaines éditions des passages en grec et en hébreu. Cela suppose donc l'utilisation d'une ou plusieurs fontes grecques et hébraïques.

Parmi nos sources, certaines d'entre elles se démarquent par leur rareté. En effet, notre corpus contient plusieurs éditions *principes*. Nous avons un exemplaire de la première édition de l'ouvrage *Topographia antiquae Romae* de Bartolomeo Marliani publié par François Rabelais en 1534. Aussi, les deux ouvrages de Jacques Sadolet que nous possédons, soient *De laudibus philosophiae* imprimé en 1538 et *Epistolarum libri sexdecim* imprimé en 1550, sont des éditions premières. Notre corpus comprend également des exemplaires d'éditions uniques. Il s'agit de l'ouvrage de Symphorien Champier *Cribratio medicamentorum fere omnium, in sex digesta libros* imprimé en 1534 et de celui d'Étienne Dolet *De re navali liber ad Lazarum Bayfium* imprimé en 1537. Enfin, nous avons l'édition de 1541 des *Anatomicarum institutionum* de Jean Guenther d'Andernarch, ouvrage qui a fait

l'objet d'autres éditions dans le passé, mais dont on ne retrouve chez Gryphe que cette édition. De cette présentation générale de nos sources et de la particularité de certaines d'entre-elles, il en résulte que Gryphe propose une production diverse à sa clientèle, mélangeant classique et nouveauté; c'est sans compter la qualité de ses impressions qui en font des exemplaires exceptionnels.

1.3 Méthodologie et limites

1.3.1 Méthodologie

Afin de bien traiter de notre sujet, nous avons procédé à une analyse thématique et matérielle des ouvrages de Sébastien Gryphe. Par la combinaison de ces deux approches et de la mise en relation de leurs éléments, nous pouvons cerner les choix de l'imprimeur et la nature de son travail. L'objectif est de dresser, à partir de fiche descriptive, le portrait de chaque ouvrage en déterminant la présence ou non de certains éléments bibliographiques, typographiques et de mise en page ainsi que leurs particularités et spécificités, qui entrent dans la composition physique et matérielle du livre. Par ailleurs, l'étude des thématiques nous a permis non seulement de mieux saisir l'ensemble de ces œuvres, mais aussi de faire ressortir la variété des matières que l'on retrouve dans sa production et qui, par le fait même, nous renseigne sur son projet éditorial. Pour construire notre grille d'analyse, nous nous sommes référés aux différentes bases de données bibliographiques déjà existantes, dont celle de la USTC et du Projet Lyon 15-16 de William Kemp, et nous l'avons adapté aux besoins de notre recherche. Notre grille est divisée en six sections. Nous pouvons observer en annexe une reproduction de la fiche que nous avons utilisée pour interroger nos ouvrages.

1.3.2 Limites de la recherche

Si l'analyse des éléments de mise en page ne pose aucun problème en soi, la classification des ouvrages par thématique et auteur est par contre plus laborieuse. Elle ne se

fait pas sans erreurs et comporte toujours un élément arbitraire. En effet, nous avons analysé nos ouvrages selon certains critères physiques qui ne comportent, au préalable, aucun problème de définition ou de catégorisation; il ne nous est pas nécessaire ici de justifier l'utilisation du terme «page de titre», «format» ou «typographie». Toutefois, concernant les thématiques, expliquer pourquoi nous avons décidé de placer un ouvrage dans la catégorie «littérature» plutôt que dans la catégorie «philosophie», ou pourquoi nous avons décidé de regrouper les thématiques «médecines» et «agriculture» sous celle de «science», s'impose. Nous avons tout d'abord dû faire des choix pour quelques ouvrages qui posaient certaines difficultés puisqu'ils pouvaient se retrouver à la fois dans deux catégories. Dans ces cas, nous avons tranché en faveur de la discipline dominante, ce qui n'est pas allé sans de nombreuses hésitations. Quant au choix de ces disciplines et à leur regroupement, nous avons opté pour des thématiques qui ne supposent de prime abord aucune confusion et qui se prêtent facilement à la comparaison et à la statistique.

Quant aux auteurs, il était tout aussi nécessaire de les classer pour faciliter les liens avec les autres éléments de matérialité et les thématiques. Cette façon de faire permet de voir s'il y a des tendances possibles, des relations, dans la production de Gryphe entre, par exemple, telles catégories d'auteurs et tels formats. Nous avons donc opté pour une classification simple : auteurs anciens latins, auteurs anciens grecs et auteurs modernes. Cependant, la difficulté s'opère au moment où les œuvres sont des compilations, des traductions ou des commentaires. L'époque d'origine de l'auteur du texte n'est pas l'élément qui nous a guidée à placer l'œuvre dans l'une ou l'autre des catégories. Dans le cas d'une compilation, de textes anciens par exemple, mais qui peut très bien avoir été produite par un auteur moderne, nous nous sommes référés à l'auteur de l'œuvre dominante dans l'ouvrage qui est généralement mentionné en page de titre. Dans le cas d'une traduction, de l'Ancien Testament par exemple, nous avons opté pour le traducteur ou l'auteur secondaire. Dans le cas d'un commentaire, nous avons considéré l'auteur du commentaire et non celui du texte commenté. Finalement, pour les ouvrages où l'entièreté du texte a été reproduite, nous avons pris en compte l'auteur original pour classer l'édition.

Il est donc important de reconnaître les limites de notre recherche puisqu'il est essentiel de respecter la richesse et la complexité du contenu des ouvrages que Gryphe a imprimés⁶⁸. Il ne faut en aucun cas restreindre la portée de ces œuvres, même si nous tentons d'être le plus précis possible en les confinant à une seule catégorie pour les besoins de notre analyse. Nos choix restent subjectifs et ils ne sont point exhaustifs. Enfin, rappelons que le corpus que nous avons constitué ne représente qu'une infime partie de la production de l'imprimeur et que nos conclusions reflètent davantage les résultats obtenus par notre analyse faite à partir de ce corpus.

Ce mémoire a pour préoccupation principale l'étude de l'objet-livre qui donne le texte à lire, et sa possible réception au cours des années les plus cruciales pour l'identité du livre imprimé. Notre analyse porte sur la présentation, la structure et l'identité du livre moderne, bref sur tout ce qui entre en jeu dans le processus de production du sens d'un texte. En s'inscrivant dans la lignée des travaux de Martin, Chartier et McKenzie, mais aussi en intégrant les nouveaux outils de description bibliographique, notre étude se veut être une combinaison de ces différentes approches qui ont évolué au cours des trente dernières années. À partir d'éditions de Gryphe, nous utiliserons ces méthodes pour les analyser et démontrer ce que nous avançons. Mais avant, un retour dans le Lyon de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle s'impose pour comprendre dans quel contexte l'industrie du livre s'est implantée à Lyon et comment elle s'est développée.

⁶⁸ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 57.

CHAPITRE 2

LE MONDE DU LIVRE À LYON AU DÉBUT DU XVII^E SIÈCLE ET LE PARCOURS DE SÉBASTIEN GRYPHE

Carrefour stratégique des routes fluviales et terrestres, passage obligé pour les guerres d'Italie, Lyon est à la Renaissance un pôle culturel, intellectuel et artistique majeur. Cette ville joue un rôle de premier plan dans l'histoire du livre et de l'imprimerie, dont l'introduction s'est faite en 1473 par l'éditeur Barthélémy Buyer et son imprimeur Guillaume Le Roy. En effet, le contexte lyonnais de l'époque est favorable, pour plusieurs raisons, à l'établissement de l'imprimerie et à son succès, mais aussi à l'émergence du courant humaniste. Ces conditions une fois rassemblées, Lyon offre alors des chances de réussite aux jeunes imprimeurs qui se fixent dans la ville, comme Sébastien Gryphe. D'abord, dans quelles circonstances et conditions l'industrie du livre s'est-elle implantée et développée à Lyon? Ensuite, comment s'explique l'arrivée de Gryphe dans la ville? Finalement, en quoi sa présence et son activité eurent une influence sur la production éditoriale non seulement de la cité rhodanienne, mais aussi sur celle de la France et de l'Europe?

2.1 Le développement de l'imprimerie lyonnaise : un état des lieux

2.1.1 Commerce, foires et réseaux d'échange

Lyon est la deuxième ville du royaume de France à accueillir l'imprimerie après Paris. Certes, l'implantation peut facilement s'expliquer pour la capitale où l'innovation s'installe pour la première fois dans les murs du collège de la Sorbonne. Mais qu'en est-il de Lyon, ville marchande sans université et sans parlement où le commerce fait loi? Si l'on reprend les

termes de René Fédou, rien avant 1470 ne semblait prédisposer la cité à devenir l'un des plus importants centres d'imprimerie de l'Europe⁶⁹. En effet, comme Lyon ne possède pas les institutions nécessaires qui garantissent la fixation d'une clientèle locale et les éléments qui génèrent une vie intellectuelle, donc un public demandeur de livres, la possibilité d'écouler les produits de la presse se voit aussitôt réduite. Cependant, il faut voir et comprendre la réalité lyonnaise et l'essor rapide de l'imprimerie dans un tout autre ordre d'idée. L'absence de cadre institutionnel dans la cité et sa situation géographique de carrefour naturel des routes allant de l'Italie, de la France du Nord et de l'Espagne à la vallée du Rhin ont facilité son ouverture à d'immenses horizons et à la nouveauté.

Au cours du Moyen Âge, l'économie lyonnaise souffre d'une faible prospérité. Elle connaît toutefois une remontée durant la deuxième moitié du XVe siècle. La paix revenue après la guerre de Cent Ans, le commerce intérieur et extérieur se ranime peu à peu. L'essor de Lyon est essentiellement provoqué par la conjoncture de deux éléments, soit la volonté des grandes maisons de commerce italiennes de faire de Lyon le centre de leur affaire dans le royaume de France et la politique étrangère de Charles VIII, Louis XII et François Ier qui utilise la ville comme camp de base des expéditions outremer⁷⁰. Ces deux éléments en assurent un troisième encore plus déterminant : les foires. En 1420, Charles V accorde à Lyon deux foires annuelles; trois en 1444. Mais lorsque les Médicis y transfèrent leur succursale de Genève, ils confèrent à la ville non seulement une valeur, mais ses chances de devenir un grand centre d'affaires; Lyon reçoit en 1464 ses quatre foires annuelles⁷¹. Ces dernières procurent à la cité une ouverture au marché européen qui n'a pas son égal. Elle devient ainsi un centre économique lié au Royaume, aux pays septentrionaux et, surtout, aux pays méditerranéens. Par ailleurs, les marchands lyonnais profitent de l'emplacement stratégique de la ville pour lui donner une vocation d'exportatrice.

⁶⁹ René Fédou, M.-L. Holmes, J. Thirion, E. Grangette, A. Sauvy et J. Roubert, préface de H.-J. Martin. Ecole Pratique Des Hautes Études. Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie, *Cinq études lyonnaises*, Genève, Droz, coll. «Histoire et civilisation du livre», 1966, p. 5.

⁷⁰ Henry Hours, «La renaissance à Lyon», dans *Le siècle d'or de l'imprimerie Lyonnaise*, Paris, éd. du Chêne, 1972, p. 17.

⁷¹ Richard Gascon, *Grand commerce et vie urbaine au XVIe siècle, Lyon et ses marchands*, Paris, École Pratique des Hautes Études, coll. «Civilisation et société», 1971, p. 49.

Dans ces conditions, Lyon offre un terrain favorable à la vente des produits de la presse. En effet, selon Richard Gascon, «Les capitaux abondants, les larges débouchés, l'incessant mouvement des hommes, tout cela découlait de la prospérité commerciale et constituait autant de facteurs favorables à une expansion brillante du marché du livre⁷²». Le dynamisme qui se développe autour de cette marchandise est relié à la présence d'entrepreneurs, les marchands libraires, qui sont en relation avec le monde des banques et de la finance, mais aussi à la présence d'imprimeurs étrangers en provenance des grands centres de l'imprimerie européenne qui apportent avec eux leur technique et leur savoir-faire. En effet, selon Anatole Claudin, Lyon est une ville très attractive pour les typographes puisque le métier de l'imprimerie n'y est pas taxé avant 1485, «date où une mesure du Consulat supprime encore pendant dix ans le paiement des taxes pour tous nouveaux venus⁷³». Ainsi, dès l'implantation des premières presses, les métiers du livre sont vite associés à des professionnels d'origines étrangères, surtout germaniques, et aux banquiers et négociants qui influencent, par leur investissement, l'industrie. La librairie lyonnaise va essentiellement vendre sa propre production et, dans une bien moindre mesure, les livres achetés dans d'autres centres comme Anvers, Venise ou Paris⁷⁴.

Il faut donc voir que le développement et l'expansion prodigieuse de l'imprimerie dans la cité rhodanienne doivent davantage à l'esprit d'entreprise d'hommes d'affaires qu'à la nécessité de satisfaire un réel besoin culturel⁷⁵. Pour reprendre à nouveau une expression de René Fédou, «ce n'est pas le besoin qui a créé l'organe, ce n'est pas la soif du savoir qui a appelé l'imprimerie et assuré son succès⁷⁶». En effet, au moment où Barthélemy Buyer

⁷² *Ibid.*, p. 104.

⁷³ Anatole Claudin, *Histoire de l'imprimerie en France aux XVe et XVIe siècles*, vol. III, Paris, Imprimerie Nationale, 1900, p. 482., cité par Guillaume Fau et al., «L'imprimerie à Lyon au XVe siècle : un état des lieux», *Revue française d'histoire du livre - Le berceau du livre : autour des incunables : études et essais offerts au professeur Pierre Aquilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, Genève, Droz, 2003, n° 118-121, p 197.

⁷⁴ Richard Gascon, *op. cit.*, p. 105.

⁷⁵ Dominique Coq, «Les incunables : textes anciens, textes nouveaux», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 207.

⁷⁶ René Fédou et al., *Cinq études lyonnaises, op. cit.*, p. 20.

installe dans la ville les premières presses, la vie intellectuelle y est encore très modeste; nullement comparable à celle que l'on retrouve dans les collèges parisiens. Cependant, les quatre foires annuelles et les échanges marchands engendrent des échanges culturels qui font de la cité à la fin du XV^e siècle un terreau à l'émergence d'un véritable humanisme lyonnais.

2.1.2 Culture et humanisme à Lyon

Nous savons à présent que Lyon possède les conditions nécessaires à l'implantation de l'imprimerie et à son succès. Et comme nous l'avons vu, cet essor n'est pas inhérent au bouillonnement intellectuel de la cité. Cependant, la prospérité de la ville et le mouvement des hommes permettent une ouverture aux idées nouvelles et offrent, dès le début du XVI^e siècle, un espace à l'épanouissement de l'humanisme. En effet, il existe à Lyon des milieux favorables et susceptibles d'accueillir ce mouvement. Il faut donc voir en quoi consiste la vie culturelle et intellectuelle des Lyonnais au moment de l'apparition des premières presses et comprendre comment certains milieux participent non seulement à l'essor de l'imprimerie, mais aussi au développement de l'esprit humaniste.

De prime abord, le milieu des commerçants et des marchands semble peu opportun à l'éclosion de cercles lettrés. Certes, certains marchands plus aisés ont l'avantage de savoir lire et écrire et tirent de leur métier une certaine ouverture d'esprit, mais il ne semble pas y avoir de grande manifestation d'activités intellectuelles de leur part. Cependant, ces marchands, lorsqu'ils s'enrichissent un peu, s'empressent d'envoyer leurs enfants courir le monde pour acquérir leur grade universitaire et devenir gens de loi. Ainsi, d'après Henri-Jean Martin, se constitue un petit groupe d'hommes non négligeable proche de celui des riches marchands, «mais dont la promotion sociale exige une autre image de marque : celle du lettré instruit, capable de mettre en forme les actes essentiels de la vie, de trancher les litiges entre citoyens et d'intervenir dans la direction des affaires de la Cité»⁷⁷. Ces hommes, qui forment

⁷⁷ Henri-Jean Martin, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987, coll. «Histoire du livre», p. 32.

le milieu des juristes, des officiers de l'Église et du roi, lisent le latin, aiment les livres et possèdent, pour certains d'entre eux, de riches bibliothèques. Groupe réduit, ils ne représentent, à la veille des guerres d'Italie, qu'environ cent-soixante personnes sur une population de quarante mille habitants⁷⁸, mais ils détiennent une part essentielle de la fortune lyonnaise et dominent le consulat. Il ne faut donc pas s'étonner du rôle que ce petit groupe a pu jouer dans l'implantation de l'imprimerie à Lyon et de sa participation, par le fait même, au développement d'un certain «humanisme juridique». Par ailleurs, l'édition des grandes compilations de droit romain devient très tôt une spécialité lyonnaise.

À côté des gens de loi, un autre groupe, plus négligeable par leur nombre, mais important par leur rôle essentiel : les médecins. Ils sont à peine quatre ou cinq à pratiquer à la fois au long du XVe siècle et la plupart proviennent de l'extérieur de la ville⁷⁹. Leur métier ne peut que provoquer une grande demande en livres et oblige la possession d'une importante bibliothèque. Selon Anatole Claudin, «à Lyon, en raison du voisinage de l'École de médecine de Montpellier, de celles de l'Italie et des fréquentes épidémies qui se déclaraient dans le Midi, les livres de médecine étaient de bon débit⁸⁰». Très vite, en effet, on imprime à Lyon des textes médicaux. En 1477, la *Pratique en Chirurgie* de Guy de Chauliac sort des presses du deuxième atelier de Buyer. Mis en français par un médecin normand installé à Lyon, Nicolas Panis, ce recueil est le classique en la matière jusqu'au XVIIIe siècle⁸¹. Ainsi, les illustres médecins établis dans la ville à titre de traducteur ou de correcteurs et les écoles de médecine à proximité ont contribué à faire de Lyon la capitale française de l'édition médicale aux XVe et XVIe siècles⁸². Poignée d'hommes, certes, mais qui sont ouverts sur l'extérieur et aux nouveautés, dont aux produits de la presse, au même titre que les juristes.

⁷⁸ René Fédou, «Le legs du Moyen Age à l'humanisme lyonnais», dans *L'humanisme lyonnais au XVIe siècle*, Grenoble, 1974, p. 15.

⁷⁹ Henri-Jean Martin, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, op. cit., p. 34.

⁸⁰ Anatole Claudin, *Histoire de l'imprimerie en France aux XVe et XVIe siècles*, vol. IV, Paris, Imprimerie Nationale, 1900, p. 125.

⁸¹ Dominique Coq, «Les incunables : textes anciens, textes nouveaux», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 226.

⁸² *Ibid.*

Après le milieu des marchands, de la basoche et des médecins, on retrouve celui de l'Église. Les communautés religieuses de Lyon forment à elles seules de petits centres intellectuels. Au niveau du clergé séculier, Lyon possède de nombreux et puissants chapitres : Saint-Juste, Saint-Paul, Saint-Nizier et, surtout, Saint-Jean. D'après Martin, «monde à part, d'esprit féodal, qui a longtemps dominé la ville, groupé surtout sur la rive droite de la Saône [...] ils guettent, avec méfiance et mépris, les agissements des bourgeois, de l'autre côté de la rivière⁸³». Certes, parmi eux, quelques érudits, surtout dans l'entourage de l'archevêque, possèdent une culture littéraire apprise outremonts. Quand ils en ont la possibilité, ils commandent une grande quantité de livres liturgiques. Cependant, ce petit monde, face à la ville marchande, vit replié sur lui-même. Dans ces conditions, le groupe si lettré des chanoines lyonnais ne semble pas prendre part à l'essor de l'imprimerie. Toujours selon Martin, sans doute faut-il voir là moins l'indice d'un monde intellectuellement clos que les conséquences d'une opposition de groupe traditionnelle⁸⁴. Du côté du clergé régulier, on se soucie davantage de la réalité commerciale de la cité. Jacobins, célestins, franciscains ou augustins sont, eux, installés sur la presqu'île près des demeures des marchands et des bourgeois. Tout aussi instruits que les chanoines-comtes, ils sont au fait que l'imprimerie sert à multiplier les recueils de sermons et les textes moraux qui peuvent les aider à rédiger leurs homélies⁸⁵. Ils participent ainsi, et de façon très active aux côtés des bourgeois, à l'essor de l'imprimerie.

La culture lyonnaise est donc l'apanage d'une élite restreinte et elle le reste pendant longtemps. Cependant, la prospérité et l'ouverture provoquées par les foires et l'activité des presses attirent de nombreux commerçants, savants et érudits. La ville acquiert ainsi son statut de carrefour commercial, mais aussi culturel européen. Par contre, selon Henry Hours, «c'est fort lentement que l'esprit humaniste s'imposa en cette cité encore essentiellement marchande. Sans doute le climat n'est pas encore, à la fin du XVe siècle, favorable à une telle

⁸³ Henri-Jean Martin, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, op. cit., p. 35.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*, p. 36.

expérience⁸⁶». Or, la culture lyonnaise continue d'évoluer et l'aspect de la ville change alors singulièrement. Envahie par des hommes d'affaires italiens et des artisans allemands, la cité, encore modeste, mais ouverte sur l'extérieur commence à être gagnée par l'esprit nouveau⁸⁷. Les ateliers d'imprimerie deviennent rapidement de petits foyers d'érudits où se font la réception et la diffusion de l'idéal humaniste⁸⁸. Cette culture de l'humanisme, précédée par une culture du commerce déjà bien implantée, permet à Lyon de devenir dès 1492 le troisième centre d'imprimerie le plus important en Europe après Venise et Paris.

2.1.3 Les premiers imprimeurs : Buyer et la Compagnie des libraires

Le premier atelier à fonctionner à Lyon est celui du juriste et libraire Barthélémy Buyer en 1473. Fils de marchand lyonnais, il fait des études de droit à Paris au même moment qu'Heynlin et Fichet, pionniers de l'imprimerie parisienne⁸⁹. Selon Raphaëlle Bats, c'est grâce à la fortune acquise par le négoce qu'il a la possibilité de se consacrer à l'imprimerie naissante, tout en étant conseiller de ville⁹⁰. Ses capitaux importants lui permettent de faire venir d'Allemagne le premier imprimeur de Lyon, le Liégeois Guillaume Le Roy, et de l'installer dans sa propre maison. Si l'amour des lettres incite Buyer à se faire éditeur, il est clair que c'est son sens du commerce qui l'encourage à persévérer dans cette entreprise. Buyer s'engage donc dans la publication d'ouvrages juridiques, de médecine, de vulgarisation religieuse et de romans de chevalerie⁹¹. D'emblée, l'orientation qu'il fait prendre à la presse lyonnaise est fort différente de la tendance parisienne. Mais l'éditeur n'a cependant rien d'un mécène; c'est un investisseur qui cherche à s'appuyer sur le rôle de la

⁸⁶ Henry Hours, *op. cit.*, p. 77.

⁸⁷ Henri-Jean Martin, *La naissance du livre moderne (XIVe-XVIIe siècles)*, *op. cit.*, p. 211.

⁸⁸ Raphaëlle Bats et al., *op. cit.*, p. 13.

⁸⁹ Henri-Jean Martin, «La révolution de l'imprimé», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 194.

⁹⁰ Raphaëlle Bats et al., *op. cit.*, p. 12.

⁹¹ *Ibid.*

ville comme place de négoce, et notamment sur les foires et sur les réseaux d'affaires⁹². Son but est de publier des ouvrages rentables et il entend lancer des produits capables d'atteindre le plus vaste public possible. Ce public c'est d'abord et avant tout les membres du clergé. Mais à part les gens d'Église, il cherche à atteindre d'autres groupes de lecteurs, les médecins et surtout les gens de loi. Selon le *Dictionnaire des imprimeurs et libraires lyonnais du XVe siècle*, «l'une des forces de Buyer réside dans son réseau d'affaires : les relations négociantes qu'il entretient facilitent la diffusion des exemplaires par le biais des foires, au point qu'il semble avoir été progressivement chargé par d'autres imprimeurs d'une partie de la diffusion de leur production»⁹³. Ses réseaux s'étendent vers Avignon, mais aussi vers Bâle, le Rhin et les Pays-Bas. Il se prolonge même jusqu'en Espagne, par les foires de Medina del Campo.

Après le passage de Buyer, nombreux sont ceux qui suivent le chemin qu'il a initié. Éditeurs et libraires voient le potentiel de vente et d'échange que les foires lyonnaises représentent ainsi que l'importance du courant commercial qui fait rayonner la cité dans tout le royaume et au-delà. Plusieurs groupes et réseaux se constituent dès lors à Lyon autour des presses à imprimer. Des familles d'imprimeurs et d'éditeurs espagnols, comme celle des Giunta, mais aussi italiennes, comme celle des Gabiano, s'établissent dans la ville. Ces derniers font la prospérité des presses lyonnaises au XVIe siècle. Jacques Giunta arrive à Lyon vers 1520. Il a pour charge de créer une filiale pour le compte de son oncle, Luc-Antoine Giunta, libraire vénitien. Il déploie aussi plusieurs comptoirs en Espagne, ce qui contribue à développer le marché espagnol. Quant aux Gabiano, installés à Venise, ils possèdent une société composée de trois filiales : une à Venise, une en Flandre et la troisième à Lyon, dirigée depuis 1517 par Luxembourg de Gabiano⁹⁴.

⁹² Guillaume Fau, S. Saksik, M. Smouts et S. Tisserand, «L'imprimerie à Lyon au XVe siècle : un état des lieux», *Revue française d'histoire du livre - Le berceau du livre : autour des incunables : études et essais offerts au professeur Pierre Aquilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, Genève, Droz, 2003, n° 118-121, p 193.

⁹³ «Dictionnaire des imprimeurs et libraires lyonnais du XVe», *Revue française d'histoire du livre - Le berceau du livre : autour des incunables : études et essais offerts au professeur Pierre Aquilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, Genève, Droz, n° 118-121», 2003, p. 217.

⁹⁴ Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 21.

Marchands et libraires prennent conscience que de s'unir entre eux permet de réaliser efficacement l'édition des grands textes juridiques et facilite par le fait même les frais de gestion et l'écoulement de la production. Ils forment des associations dans lesquelles ils mettent en commun leurs ressources et leurs tâches⁹⁵. C'est à ces associations que revient le nom de «compagnie». La première Compagnie des libraires de Lyon voit le jour en 1509. De celle-ci naîtra La Grande Compagnie des libraires, établie pour la publication d'éditions lucratives de droit canon et civil, créée en 1520 et reconduite tous les six à dix ans⁹⁶. On trouve donc quatre de ces «compagnies» à Lyon qui s'adressent à différents imprimeurs pour réaliser leurs publications. De ces imprimeurs, de grands noms émergent. À la fin du XVe siècle, on trouve dans la cité une cinquantaine d'ateliers⁹⁷. La ville devient rapidement le troisième centre typographique européen pour le nombre de titres annuellement produits et le deuxième centre d'imprimerie en France après la capitale. En effet, on compte à ce moment 181 titres pour Paris et 95 pour Lyon⁹⁸. Vingt-cinq ans après l'arrivée de Guillaume Le Roy chez Buyer, l'imprimerie apparaît parfaitement adaptée en milieu lyonnais. Selon Gérard Morisse, «depuis la disparition d'Alde Manuce, la qualité des publications vénitienne n'est plus ce qu'elle était. De nombreux auteurs étrangers à Venise ne voudront plus être édités dans cette ville⁹⁹». Les imprimeurs lyonnais sont du coup considérés, avec ceux de Bâle, comme les meilleurs. Travailler dans la cité rhodanienne devient donc une opportunité pour un jeune imprimeur talentueux et permet de dresser des projets d'avenir.

⁹⁵ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 15.

⁹⁶ Natalie Zemon Davis, «Le monde de l'imprimerie humaniste : Lyon», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 304.

⁹⁷ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 12.

⁹⁸ Guillaume Fau *et al.*, *op. cit.*, p. 192.

⁹⁹ Gérard Morisse, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 24.

2.2 Qui est Sébastien Gryphe ?

À ce jour, aucune biographie d'ensemble n'a été consacrée à Sébastien Gryphe. Selon Raphaëlle Bats, la plus grande partie des archives qui permettraient sans doute de le connaître fait aujourd'hui défaut, autant aux Archives départementales du Rhône qu'aux Archives municipales de la ville de Lyon¹⁰⁰. Seule l'étude réalisée par Baudrier au début du XXe siècle est un peu plus développée et propose la transcription d'un certain nombre de documents d'archives, dont la lettre de naturalité de Gryphe, deux lettres autographes conservées à Bâle ainsi que plusieurs préfaces, épîtres et autres pièces liminaires d'auteurs et amis de Gryphe. Nous nous sommes essentiellement servie du travail de Baudrier ainsi que de deux recherches réalisées par Gérard Morisse¹⁰¹ pour bien connaître et expliquer les débuts de Gryphe à Lyon. Il s'agit donc dans cette section de rendre compte, le plus près possible de la réalité, des origines de Gryphe et de son implantation en tant qu'imprimeur libraire dans la cité, mais aussi de découvrir l'homme qu'il était.

2.2.1 Ses origines et ses débuts à Lyon

Originaire de Reutlingen dans le sud de l'Allemagne, Sébastien Gryphe voit le jour vers 1492 et meurt à Lyon, selon Du Verdier, en 1556 à l'âge de 63 ans¹⁰². Il est le fils de l'imprimeur wurtembourgeois Michael Grief¹⁰³. Sébastien a également un frère, François Gryphe, qui exerce le métier d'imprimeur à Paris environ au même moment où il est à Lyon¹⁰⁴. Il y a aussi un certain Jean Gryphe, imprimeur à Venise, dont il a été admis être son

¹⁰⁰ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰¹ Gérard Morisse, «Un document méconnu : le Tumulus de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 13 à 68.

¹⁰² Antoine Du Verdier, *La prosopographie ou description des personnes indignes*, Lyon, Antoine Gryphe, 1573, p. 498 (= 506).; cité dans Gérard Morisse, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe, libraire-imprimeur lyonnais du XVIe siècle», *Revue française d'histoire du livre*, vol. 126-12, 2005, p. 15.

¹⁰³ Henri Baudrier, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 27.

neveu ou cousin¹⁰⁵. Famille très féconde donc en imprimeurs, elle offre à Sébastien le cadre de sa formation et il y apprend les rudiments du métier. On retrouve son nom décliné sous toutes sortes de variantes : Bastien l'imprimeur, Bastien Greif ou Grey, Greyphis, sans compter celui sous lequel on le connaît aujourd'hui et qu'il n'a jamais porté¹⁰⁶. En fait, le patronyme de «Gryphe» trouve son origine d'un fameux quatrain de Charles Fontaine relevé dans son recueil de poésie de 1557¹⁰⁷. Quant à l'appellation «Gryphius», il s'agit de la seconde forme latine de son nom, forme qu'il adopte définitivement en 1528. Toutes ses impressions postérieures à 1527 portent cette dénomination. Même sa signature, retranscrite dans Baudrier, que l'on retrouve sur tous les actes et lettres écrits ou signés par lui, adopte cette forme¹⁰⁸.

L'arrivée de Gryphe à Lyon est encore aujourd'hui une source de grands questionnements; nous ne connaissons pas les vraies raisons de sa venue. Par ailleurs, nul ne peut indiquer avec certitude quand et pourquoi il a quitté sa ville natale, ni dans quelles villes exactement il est allé avant de se rendre à Lyon. Cet épisode est très nébuleux faute de sources. D'après Baudrier, «après avoir commencé ses études et son apprentissage en Allemagne, il passa en Italie pour se perfectionner dans les lettres et dans l'exercice de sa profession, travailla à Venise et vint se fixer à Lyon¹⁰⁹». Toujours selon Baudrier, Gryphe aurait été appelé de Venise par la Compagnie des Libraires de Lyon. Il établit donc son arrivée dans la cité à la fin de 1522 ou au début de 1523, puisqu'il ne figure pas avant cette date dans les registres municipaux¹¹⁰. Les dates de 1515 et de 1520 ont aussi été soulevées, mais elles sont peu probables. Selon Baudrier, celle de 1520 aurait été motivée seulement par

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁰⁷ Charles Fontaine, *Ode de l'antiquité et excellence de la ville de Lyon*, Lyon, Jean Citoys, 1557., cité dans Gérard Morisse, «Un document méconnu : le Tumulus de Sébastien Gryphe (1561)», *Revue française d'histoire du livre*, no. 129, Nouvelle série, 2008, p. 220.

¹⁰⁸ Henri Baudrier, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 14.

une faute d'impression imputable à un catalogue. Quant à la date de 1515, il est vrai que les lettres de naturalité accordées par François 1^{er} à Gryphe en 1532 spécifient qu'il était établi à Lyon depuis seize ou dix-sept ans, ce qui nous oblige à croire que sa venue daterait de 1515 ou de 1516, à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans. Or, Baudrier affirme, et avec raison selon Morisse, que l'ancienneté de sa venue semble avoir été officiellement majorée pour les besoins de la cause puisqu'en 1515, Gryphe pouvait tout au plus, vu son âge, être à ses études ou servir en qualité de compagnon chez un maître¹¹¹.

Dès son arrivée donc, il s'installe rue Ferrandière dans l'une des maisons d'Aimé de La Porte, libraire et associé de la Compagnie, et il y reste toute sa vie. Il travaille pendant plusieurs années pour la Compagnie des Libraires qui lui fournit un riche matériel typographique gothique avec lequel il imprime de volumineux ouvrages de droits civils et de droit canonique¹¹². En 1524, Gryphe convole en justes noces avec la veuve Françoise Miraillet¹¹³. Seule héritière de l'atelier d'imprimerie de son défunt mari, elle donne à Gryphe, par leur union, les rênes de l'entreprise. Cependant, Gryphe entretient une relation extraconjugale avec la sœur de sa femme. De cette union naît un fils illégitime, Antoine. Il s'agit du seul enfant et de l'unique héritier de Gryphe.

Selon Baudrier, cette aventure hors mariage le rendit «inhabile à suivre le *cursus honorum* de la cité, ne lui permit point d'être nommé recteur de l'Aumône et lui interdit l'accès du Consulat, conformément aux traditions d'intégrité et d'honneur, rigoureusement pratiqué en ces temps passés, par les électeurs lyonnais¹¹⁴». En effet, Gryphe n'accède à aucune charge administrative au sein de la municipalité contrairement à la plupart des grands marchands libraires, tels qu'Antoine Vincent et Hugues de La porte. Mais cela n'a peut-être pas de lien direct avec son aventure extra-conjugale comme le prétend Baudrier. Selon Natalie Davis, «en dépit de sa culture et de sa fortune, Gryphe reste un artisan, et comme

¹¹¹ *Ibid.*, p. 12 et 14.

¹¹² Hélène Lannier, *op. cit.*, p. 25.

¹¹³ Henri Baudrier, *op. cit.*, p. 15.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 19.

devait l'écrire par la suite le procureur de la ville : «Ceux qui vendent leurs propres ouvrages et gagnent leur vie avec leur mains [...] n'ont jamais été receuz à nos Consulats»¹¹⁵». Heureusement, ces distinctions auxquelles il n'a droit ne l'ont guère empêché d'acquérir sa notoriété. Gryphe reste tout même un notable, et de temps en temps, les échevins le convoquent pour avoir son avis sur certaines questions d'ordre municipal.

2.2.2 Gryphe imprimeur-libraire

Selon William Kemp, «l'apparition de Gryphe comme imprimeur libraire autonome ne pouvait manquer de provoquer des bouleversements majeurs dans l'univers du livre lyonnais¹¹⁶». Entre 1528 et 1556, il imprime environ 1200 éditions, ce qui en fait l'imprimeur le plus productif de la cité. Selon Baudrier, Gryphe acquiert son autonomie durant l'année 1528. Quant à Natalie Davis, elle affirme au contraire qu'il travaille pour la Compagnie jusqu'en 1536. Or, selon Ian Mclean, il semble que Gryphe ait continué à se servir des caractères gothiques de la Compagnie des libraires jusqu'en 1535, mais qu'il a aussi commencé à imprimer des livres en caractères italiques à partir de 1528¹¹⁷. En effet, Gryphe fonde son propre atelier et s'installe à l'enseigne de l'Écu du Griffon comme imprimeur-libraire durant cette année. Il acquiert ses premières fontes romaines et italiques et commence à imprimer en son propre nom. Cependant, entre 1524 et 1530, il imprime la totalité des publications de la Compagnie; en 1536, il n'imprime plus rien pour elle¹¹⁸. Cette même année, le marchand-libraire Hugues de la Porte le prend pour associé et lui avance des fonds importants. Bien que Gryphe ne semble pas manquer de moyens, il doit tout de même, pour poursuivre ses ambitieux projets éditoriaux, accepter cette participation financière. Cet argent

¹¹⁵ Natalie Zemon Davis, *op. cit.*, p. 328.

¹¹⁶ William Kemp, «L'édition illicite du jugement d'amour de Juan Florès (1530)», *Revue française d'histoire du livre*, n° 118-121, 2003 [juin 2004], p. 283.

¹¹⁷ Ian Maclean, «Concurrence ou collaboration? Sébastien gryphe et ses confrères lyonnais (1528-1556)», dans Raphaële Mouren, (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 21.

¹¹⁸ Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 26.

lui permet d'être entièrement indépendant. Il se voue à l'édition de classique latin en suivant le modèle de l'imprimeur vénitien Alde Manuce ainsi qu'à la publication des grands humanistes de son temps. Selon Baudrier, on aurait pu lui reprocher «de s'être laissé tenter par les bénéfices assurés de la contrefaçon des œuvres de ces fameux imprimeurs vénitiens; il faut pourtant lui savoir gré de ne point avoir sacrifié les intérêts de l'art à ceux de l'opération commerciale¹¹⁹».

En effet, tout au long de sa carrière, Gryphe est reconnu pour être un véritable érudit dont les savoirs et les compétences jouissent auprès de ses amis et de ses collaborateurs des plus grands honneurs. Sa personnalité impressionne tous ceux qui l'approchent et les éloges à son égard sont nombreux. Baudrier en retranscrit les plus importants, dont ceux d'André Alciat, d'Étienne Dolet, de Barthélemy Aneau, de Jules-César Scaliger et de Conrad Gesner. Ces préfaces ou épîtres font état, selon Morisse, de sa science universelle, de son amitié sans faille et sincère, de sa rare bienveillance, de sa droiture ou encore de son habileté, de son sentiment du devoir, de sa capacité à comprendre non seulement le latin et le grec, mais également l'hébreu¹²⁰. En effet, Raphaëlle Bats nous rappelle que la maîtrise que Gryphe a du latin n'est pas une nécessité absolue ni une évidence chez les imprimeurs de cette époque et c'est pourquoi elle est autant saluée¹²¹. Même Froben, l'imprimeur attiré d'Érasme, à qui l'on doit tant de chefs-d'œuvre de latinité, ne connaît pas le latin. En témoigne une lettre que lui adresse Érasme en octobre 1518 où l'on peut lire en préambule : «Lis cette lettre avec Beatus ou quelqu'un qui connaisse le latin»¹²². Cela n'a cependant pas empêché Gryphe de vouer une admiration au style de Froben et à tout le projet érasmien.

Si l'on excepte le quatrain de Charles Fontaines que nous avons mentionné plus haut, nous ne connaissons qu'un éloge postérieur au décès de Gryphe. Il s'agit de l'hommage

¹¹⁹ Henri Baudrier, *op. cit.*, p. 17.

¹²⁰ Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 17.

¹²¹ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 19.

¹²² Alexandre Vanautgaerden, *Érasme typographe, humanisme et imprimerie au début du XVIe siècle*, préface de Jean-François Gilmont, Académie Royale de Belgique, Librairie Droz, 2011, p. 325.

qu'Antoine Du Verdier fait paraître en 1573 dans un ouvrage imprimé chez Antoine, le fils de Sébastien :

Sébastien Gryphius, natif de Reuthlingen en Sueve, près d'Auguste, a restauré à Lyon l'art d'imprimer auparavant corrompu, l'a restitué en son entier & décoré de neufs et fort beaux caractères aux trois langues Hebraïque. Grecque & Latine esuelles il estoit grandement versé comme tesmoigne Conrad Gesner, scavant homme, par l'építaphe qu'il à fait de lui :

Sebastianus Gryphius,
Germanus ac typographus,
Tri linguis et vir optimus,
Climace Tulli mortuus

[...] Il a esté le receptacle des gens scauans, diligent et curieux a chercher par tous les bons liures qui estoyent perdus (au moins bien esgarez) par l'injure du temps pour, iceux trouver, les restituer et faire jouir la postérité d'un tant rare trésor [...] ¹²³.

Or, depuis 2008, suite à la parution d'un article de Gérard Morisse¹²⁴, nous avons non seulement des informations inédites sur Gryphe, mais des informations qui en confirment d'autres. Ces éléments sont tirés d'un petit volume imprimé à Lyon en 1561 par Antoine Gryphe, soit cinq ans après la mort de son père. Ce livre, jamais recensé par Baudrier et Gültlingen, est une édition de poèmes en latin d'un certain Johannes Franciscus Ripensis. L'intérêt de cet ouvrage est à rechercher seulement dans sa dernière vingtaine de pages. Elles forment en fait un ensemble à part de pièces célébrant la mémoire de Gryphe, réunies sous le titre de *Tumulus D. Sebastiani Gryphii diversorum autorum carminibus conscriptus*, c'est-à-dire «Tombeau» de Sébastien Gryphe. L'ouvrage comprend d'abord une longue építre aux lecteurs écrite par Antoine dans lequel il exprime toute l'admiration qu'il porte à son père et qu'il souhaite suivre son exemple. Antoine nous rappelle, selon Morisse, que Gryphe s'est «surtout passionné pour les poètes de l'Antiquité, dont il a effectivement publié tant de fois

¹²³ Antoine Du Verdier, *La prosopographie ou description des personnes indignes*, Lyon, Antoine Gryphe, 1573, p. 497 (= 505), cité dans Henri Baudrier, *Bibliographie lyonnaise. Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle*, publiées et continuées par J. Baudrier, Paris : F. de Nobele, 1964, tome VIII, p. 23.

¹²⁴ Gérard Morisse, «Un document méconnu : le Tumulus de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 219 à 247.

les œuvres [...] sa satisfaction était de présenter celles-ci le plus correctement possible, à l'aide de manuscrits anciens, et fort élégamment au moyen de beaux caractères d'imprimerie»¹²⁵.

La section de l'ouvrage qui nous intéresse plus particulièrement est composée de poèmes en l'honneur de Gryphe qu'Antoine conservait. Curieusement, ce ne sont guère des auteurs connus et certains d'entre eux, d'après les informations que Morisse a su en soutirer, sont de fervents partisans de la Réforme, dont Joannes Parkhursius, Johannes Fabricius Montanus et Johannes Fries. Les trois hommes sont amis avec un autre réformé, Conrad Gesner, que nous avons mentionné plus haut. Concentrons-nous ici sur Fries. Grand ami de Gryphe, il nous était jusqu'à présent inconnu. Il nous renseigne dans ses poèmes sur ce qu'était selon lui Sébastien : «plein de toutes les vertus, il était indifférent aux aléas de la vie; intègre et honorant Dieu, il n'agissait pas pour amasser des richesses. Au contraire, généreux et très humain, estimé de tous, il distribuait ses biens aux pauvres»¹²⁶. Il exprime aussi tout le chagrin causé par la disparition de son ami : «Je ne suis pas seul désespéré, la France aussi gémit et bien des milliers de Français sont dans la peine. Même toute notre Germanie pleure et plaint le triste sort de cet homme qu'on nous arrache»¹²⁷. Autre élément intéressant, Fries nous renseigne sur l'enfance d'Antoine. En effet, suite aux problèmes familiaux liés à la naissance de son fils, Gryphe le confie à Fries. Ce dernier écrit à ce propos : «il te confia à moi quand tu étais tout petit pour que je t'éduque et que je t'inculque les meilleures connaissances»¹²⁸.

Les recherches de Morisse sur le *Tumulus* soulèvent aujourd'hui un peu plus le voile sur la vie de Gryphe. Elles fournissent d'abord une liste impressionnante de ses qualités, elles font découvrir ensuite un entourage et un grand ami dont nous ne soupçonnions pas l'existence et elles permettent finalement d'en apprendre davantage sur Antoine. Par ailleurs, la présence de plusieurs auteurs réformés nous fait voir que Gryphe est très proche des

¹²⁵ *Ibid.*, p. 231.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 242.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 243.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 242.

milieux protestants. Mais il s'agit là d'un fait déjà avéré, en particulier à cause de son amitié avec Étienne Dolet, sur qui nous reviendrons. Cependant, l'existence de ces «nouveaux» amis dans son entourage et leur lien avec Conrad Gesner, que nous connaissons déjà, nous amènent à nous demander si Gryphe n'a pas fait plus que «flirter», pour reprendre une expression de Jean-François Gilmont, avec l'hétérodoxie¹²⁹? Tous ces renseignements, plus anciens, par Baudrier, ou récents, par Morisse, nous permettent de tracer un portrait toujours plus nuancé, lentement certes, de l'homme qu'était Sébastien Gryphe.

2.3 Dans l'atelier du Griffon

Situé rue Ferrandière, l'atelier de Gryphe devient, entre 1530 et 1556, le plus important non seulement pour la production de livres, mais aussi pour la formation d'imprimeur de talent¹³⁰. En effet, plusieurs grands imprimeurs lyonnais, dont Jean de Tournes et Étienne Dolet, font leur apprentissage chez lui. Selon Natalie Davis, son atelier, qui contient certainement cinq ou six presses¹³¹, se situe au carrefour de deux mondes : «des pressiers musclés, des apprentis portant des encriers et des compositeurs louchant par-dessus leurs composteurs y côtoient les érudits qui préparent et corrigent la copie tandis que les auteurs de Gryphe viennent à l'atelier, de Lyon ou de plus loin, pour laisser dédicaces et préfaces¹³²». L'atelier de l'Écu du Griffon se transforme ainsi en un haut lieu de rencontre et d'échange pour les humanistes et devient rapidement célèbre pour la qualité et la rigueur de ses impressions. Cependant, on ne peut attribuer à Gryphe tous les mérites et louanges, puisqu'une bonne part en revient aux savants collaborateurs, correcteurs et amis dont il s'est entouré. Les ouvriers ne sont pas en reste, mais nous possédons peu d'informations et de témoignages sur eux et l'on ne sait pratiquement rien de l'organisation dans l'atelier.

¹²⁹ Jean François Gilmont, *Le livre réformé au XVIe siècle*, Paris, BnF, 2005, p. 67.

¹³⁰ Natalie Zemon Davis, *op. cit.*, p. 314.

¹³¹ *Ibid.*, p. 322.

¹³² *Ibid.*, p. 314

2.3.1 Projet humaniste et politique éditoriale

D'après Gérard Morisse, «le projet éditorial de Gryphe, quelque peu hors du commun, tourne autour de trois grands thèmes : la Bible et la foi chrétienne, les langues anciennes ayant permis la transmission des textes sacrés, et Érasme¹³³». Bien que ces thèmes soient représentatifs de sa production, il ne faut surtout pas s'arrêter là. Outre Érasme, Gryphe imprime d'autres grands humanistes de son temps tels Mélanchthon et Guillaume Budé. Il imprime aussi plusieurs ouvrages sur la Rome antique, la science, la médecine, l'agriculture ainsi que des œuvres de poésie. Par sa volonté de vouloir renouer avec l'Antiquité, son programme éditorial a pour ambition de servir les besoins de perfectionnement humain dicté par l'humanisme en écartant aucune connaissance et aucun texte savant, peu importe sa nature.

Dès 1528, Gryphe met en place les objectifs auxquels il aspire et les différentes orientations qu'il veut faire prendre à son programme. Selon Morisse, le relevé succinct des livres parus en 1528 et 1529 nous donne une bonne idée de ses intentions initiales lorsqu'il commence à éditer en son nom : on y relève les œuvres d'Ange Politien, les œuvres de Flavius Josphe, un missel romain, une édition de Salluste, une interprétation du psaume *Miserere* par Jacques Sadolet, un ouvrage de droit d'André Alciat, les Concordances de la Bible, les Institutions hébraïques de Sante Pagnini et vingt-deux ouvrages d'Érasme comprenant à la fois ses œuvres propres, mais aussi ses traductions et commentaires¹³⁴. Si l'on observe plus attentivement l'adresse au lecteur de l'édition de 1528 du premier tome des œuvres d'Ange Politien, Morisse fait remarquer que Gryphe semble y avoir laissé une partie de son programme d'action : faciliter la pratique des langues anciennes, préférer les éditions de tailles moyennes à un prix accessible et se distinguer par un travail parfait¹³⁵. L'imprimeur apparaît donc comme un véritable humaniste maniant les langues anciennes avec aisance, soucieux de produire des éditions de qualité et désireux de rétablir les textes classiques dans

¹³³ Gérard Morisse, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op cit.*, p. 29.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 28.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 29.

leur pureté. Toutefois, persuadé que les langues vernaculaires sont impropres à satisfaire son programme, Gryphe ne publie qu'un très petit nombre d'ouvrages en français. On compte au maximum une dizaine de titres en français par année entre 1534 et 1555. Parmi ceux-ci on retrouve *Les œuvres* de Clément Marot et *Strategemes* de François Rabelais.

Ainsi, on remarque que dès le début de son indépendance, pour développer son répertoire humaniste, il jette son dévolu sur des œuvres de philologues et d'historiens, mais aussi sur des publications très chrétiennes dans lesquelles il fait valoir son érudition polyglotte. Il cherche par le fait même à attirer une clientèle étudiante en s'adressant directement à eux dans certaines préfaces et en leur proposant des formats plus petits et abordables. En effet, selon Richard Cooper, «nous trouvons souvent deux éditions différentes d'un même ouvrage sorties de ses presses, in-quarto ou in-octavo pour le marché érudit, et in-seize pour les étudiants, les deux accompagnées de lettres-préfaces différentes¹³⁶». Par ailleurs, Gryphe n'hésite pas à publier dans ses éditions non seulement les préfaces et épîtres dédicatoires que lui écrivent ses amis, mais aussi ses propres préfaces pour faire passer ses messages. Selon Raphaëlle Bats, c'est là un moyen utilisé de faire sa propre publicité, car certaines préfaces et dédicaces «sont le prétexte d'éloges réciproques, parfois exprimés de façon très formelle, mais qui n'en sont pas pour autant dénués de sincérité¹³⁷».

Concrètement, il faut voir là une stratégie commerciale, parce que pour faire vivre un atelier typographique, il faut vendre, et si l'on parle toujours de l'érudition, de la grande qualité matérielle de ses éditions et des soins particuliers qu'il accorde à l'impression de ses ouvrages, cela ne doit pas cacher son appartenance au milieu commercial. Selon Martin, Gryphe est même un homme d'affaires hors pair¹³⁸. En effet, s'il réussit à diffuser largement ses livres en Europe, c'est grâce à ses relations et aux différents réseaux commerciaux qu'il entretient. Il assure ainsi une grande part de ses ventes par le biais de ses confrères. D'après

¹³⁶ Richard Cooper, «Gryphius préfacier», dans Raphaëlle Mouren, dir., *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 230.

¹³⁷ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 26.

¹³⁸ Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *op. cit.*, p. 248.

Morisse, un accord aurait existé entre Gryphe et les frères Trechsel¹³⁹. Expliquons. Gaspard Trechsel possède à partir 1524 un magasin de livres à Medina del Campo et est, en 1530, le bénéficiaire d'une «Compagnie» qui donne dans l'importation de livres. Son frère, Melchior, possède également un magasin à Medina del Campo en 1535 ainsi qu'un deuxième à Alcalá et un troisième à Salamanca. Malheureusement, les choses tournent mal pour Gaspard. Sa compagnie subit une faillite retentissante et le tout se termine par un procès qui s'étire sur quarante ans. Les pièces de ce procès ont survécu. Le dossier comporte un grand nombre de listes des livres qui ont transité par la Compagnie. Dans ces listes, on trouve le nom de Gryphe, ou plutôt ses déclinaisons, à plusieurs reprises. On le retrouve aussi sur d'autres listes de livres que Gaspard détenait à Médina del Campo avant la création de la compagnie. Pour Morisse, «devant ce fait, l'on ne peut que se dire qu'il est impossible qu'il n'y ait pas eu un accord de commercialisation entre Gryphe et Trechsel¹⁴⁰». Cette possible entente peut certainement expliquer la présence des livres de Gryphe en sol espagnol.

Aussi, en tant qu'habile homme d'affaires, Gryphe sait également attirer dans son atelier des auteurs mécontents d'autres imprimeurs, ou simplement désireux de diversifier leurs éditions. C'est le cas notamment de Jules César Scaliger. Ce dernier quitte les presses parisiennes de Vascosan, essentiellement pour des raisons financières, et confie à Gryphe ses œuvres¹⁴¹. Enfin, bien que Gryphe n'adhère pas officiellement au protestantisme répandu dans les milieux de l'imprimerie lyonnaise, il n'hésite pas à fréquenter, recevoir et aider des réformés; il va même jusqu'à s'en faire de bons amis, comme nous l'avons déjà vu. En effet, il édite les textes d'Étienne Dolet, un évangélique, de Mélanchthon, un luthérien converti, et de Claude Baduel, un calvinisme protégé par Marguerite de Navarre, sans compter les nombreuses éditions moins controversées d'Érasme qu'il sort de ses presses. Faut-il voir là de sa part une autre stratégie commerciale? Probablement, puisque ces textes, parfois virulents, étaient fort prisés du public. Or, ces contacts nombreux et répétés avec des «hérétiques» nous poussent à voir en Gryphe un homme qui non seulement dénote un esprit

¹³⁹ Gérard Morisse, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 49.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ Michel Magnien, «Un humaniste face aux problèmes d'éditions, Jules-César Scaliger et les imprimeurs», *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 2, Paris, Droz, 1982, p. 315.

éclectique, mais qui ne dédaigne pas de jouer avec le feu pour poursuivre ses ambitions. Encore une fois, nous pourrions nous questionner sur l'ambiguïté de ses convictions religieuses.

Gryphe arrime donc son projet éditorial et sa politique commerciale tout en répondant aux besoins de sa clientèle. Il ne laisse rien aller au hasard. Cependant, il succombe à quelques reprises aux pressions et persuasions de son entourage lorsqu'il s'agit de publier des ouvrages qui entrent en conflit avec ses intérêts, comme les *Annotationes* de Claude Baduel. Si Gryphe à bel et bien été l'ami du calviniste confirmé, il cherche parfois à ce distancer de certains écrits. Selon Ian Maclean, il s'agit là de «rare cas où le cœur d'un ami plutôt que la prudence d'un commerçant dicte le choix de la copie¹⁴²».

2.3.2 Influences et collaborateurs

Le cercle qui gravite autour de l'atelier de Gryphe regroupe de nombreux noms illustres comme Jacques Sadolet, Sancti Pagnini, Étienne Dolet, Rabelais, Barthélemy Aneau, Jean de Tournes, Guillaume Scève, Jean de Vauzelles ainsi que plusieurs autres auteurs plus modestes que l'histoire n'a pas retenus. Selon Ian Maclean, à l'exception de Dolet, comme nous le verrons, Gryphe entretient des relations harmonieuses et assez heureuses avec ses collaborateurs; «soit qu'il est un homme aimable et ouvert auquel on peut se fier, soit que le marché du livre à Lyon est à ce moment assez prospère pour que tout le monde puisse s'y enrichir¹⁴³». Nous présentons ici deux de ses collaborateurs, Étienne Dolet et Jacques Sadolet, et la personne qui a influencé le plus sa carrière, Érasme.

¹⁴² Ian Maclean, *op. cit.*, p. 31.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 31.

2.3.2.1 Étienne Dolet

La présence d'Étienne Dolet dans l'atelier de Gryphe remonte à 1534, au moment où il connaît de sérieux déboires à Toulouse, à cause de ses convictions religieuses. Sur la recommandation de Jean de Boyssoné, il trouve refuge à Lyon dans la maison de Gryphe. Dans une épître adressée à Boyssoné, Dolet fait le récit de sa rencontre : «J'ai rendu visite à Sébastien Gryphe et je l'ai salué de votre part. J'ai trouvé en lui un homme très docte, très bienveillant et très digne de l'amitié de tous les savants¹⁴⁴». Gryphe prend aussitôt Dolet sous son aile et lui confie la tâche de correcteur qu'il assure pendant deux ans. Ainsi donc commence la relation entre les deux hommes.

Cependant, selon le spécialiste de Dolet Claude Longeon, il n'est «pas aisé de définir cette relation avec précision, faute de documents¹⁴⁵». En effet, on trouve peu de texte de Dolet qui concerne Gryphe et encore moins l'inverse. Jean-François Vallée émet l'hypothèse que les deux hommes ont cessé d'être en bon terme à partir de 1540 ou 1541 au plus tard¹⁴⁶, «et l'on est en droit de se demander si Richard Copley Christie a eu raison de supposer que cette relation constituait une des rares amitiés de Dolet qui ait duré jusqu'à la fin de sa vie et qui n'ait pas abouti à l'inimitié la plus totale¹⁴⁷». En effet, Dolet se brouille rapidement avec ses amis de l'atelier de Gryphe suite à l'obtention d'un privilège royal en 1538, duquel il ne cesse de se vanter, et à cause de pratiques éditoriales douteuses. Selon Natalie Davis, non seulement il ne «soumet jamais ses livres pour approbation à la sénéchaussée de Lyon comme l'exige son privilège, mais il n'hésite pas à rédiger des

¹⁴⁴ Claude Longeon, *Bibliographie des œuvres d'Étienne Dolet*, Genève, Droz, 1980., cité dans Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe, libraire-imprimeur lyonnais du XVIe siècle», *Revue française d'histoire du livre*, vol. 126-12, 2005, p. 17.

¹⁴⁵ Claude Longeon, *Bibliographie des œuvres d'Étienne Dolet*, Genève, Droz, 1980., cité dans Jean-François Vallée, «Faire bonne impression : Étienne Dolet et Sébastien Gryphe», dans Raphaële Mouren, dir., *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort*. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 183.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 198.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 184.

préfaces dans lesquelles il défie ouvertement les condamnations de la Sorbonne¹⁴⁸». Il se fait aussi largement critiquer après avoir publié les *Œuvres* de Clément Marot au même moment que Gryphe et c'est sans compter l'accusation de plagiat qu'il reçoit l'année précédente de l'imprimeur Charles Étienne à Paris à propos de son ouvrage *De re navali liber*¹⁴⁹. Après avoir été de bons conseillers l'un pour l'autre, les deux hommes se portent dorénavant concurrence. En effet, Gryphe reste fidèle à ce qui a fait sa renommée, tandis que Dolet emprunte une toute autre voie.

2.3.2.2 Jacques Sadolet

D'origine italienne, Jacques Sadolet devient secrétaire du pape Léon X en 1513, évêque de Carpentras en 1517 et cardinal en 1536¹⁵⁰. Grand humaniste, poète néo-latin, correspondant d'Érasme et de Budé, il entretient des relations épiscopales autant avec des catholiques que des dissidents. Il a pour objectif de réconcilier catholiques et protestants par la persuasion, ce qui n'est pas du goût de tous¹⁵¹. D'après Morisse, la Sorbonne a même censuré un de ses livres publiés par Gryphe¹⁵². Sadolet fait rapidement de Gryphe son unique éditeur lyonnais. Il publie ainsi l'essentiel de son œuvre et cela dès 1528. L'évêque de Carpentras fait figure à la fois d'ami et de mécène auprès de l'imprimeur, sans compter qu'il est à l'origine des contacts et des liens privilégiés que l'atelier de Gryphe entretient avec l'Italie. En effet, c'est à l'invitation de Sadolet que Gryphe se charge de l'impression et du débit des ouvrages de plusieurs Italiens¹⁵³. Sa notoriété grandissante et la proximité de Lyon avec le pays de Dante ne peuvent qu'encourager les penseurs contemporains d'Italie à

¹⁴⁸ Natalie Zemon Davis, *op. cit.*, p. 335.

¹⁴⁹ Jean-François Vallée, «Faire bonne impression : Étienne Dolet et Sébastien Gryphe», dans Raphaële Mouren, (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe*, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort. Actes du colloque, 23 au 25 novembre 2006, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 187.

¹⁵⁰ Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 19.

¹⁵¹ Gérard Morrise, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 40.

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ Raphaële Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 29.

entretenir des liens avec l'atelier du Griffon. Malgré le penchant de Gryphe et son esprit plutôt favorable aux idées de la Réforme, les nombreuses éditions qu'il imprime de Sadolet au cours de sa carrière nous laissent penser qu'il ne cherche pas pour autant à rompre totalement avec le catholicisme, mais qu'il jongle encore entre les différents courants humanistes et religieux. Toutefois, le profil de l'évêque de Carpentras nous pousse à en dire de même pour lui, avec une certaine nuance cependant.

2.3.2.3 Érasme

L'influence d'Érasme sur la carrière de Gryphe est considérable. Même si l'imprimeur n'est pas au départ un érasmien inconditionnel, la présence des écrits et des textes du grand humaniste dans sa production est fort importante, même plus que tout autre auteur. Gryphe a en effet joué un rôle décisif dans la diffusion de l'œuvre d'Érasme à l'échelle de toute l'Europe. L'on ne saurait donc parler de Gryphe sans parler d'Érasme. Selon William Kemp, dès le début de sa carrière en 1528, Gryphe devient le plus important imprimeur des œuvres d'Érasme non seulement à Lyon, mais à travers toute l'Europe¹⁵⁴. Il fait paraître en 1528 et 1529 une vingtaine de ces éditions pour atteindre au total le nombre de cent-trente-deux, soit 10% de sa production¹⁵⁵. Kemp avait déjà posé la question à savoir si la disparition de Froben en 1527, l'imprimeur attiré d'Érasme, n'avait pas profité à Gryphe, en ce sens où il aurait vu là l'occasion d'imprimer une avalanche d'*Érasmania*¹⁵⁶. Nous savons depuis que oui. Mais plus que les possibilités commerciales énormes, l'impression des ouvrages d'Érasme suppose au même moment un changement de tendance en France : l'abandon des caractères gothiques, si contraire au style Érasme-Froben, à la faveur des caractères romains et surtout italiques¹⁵⁷. Comme nous l'avons vu, Gryphe

¹⁵⁴ William Kemp, «Printing Erasmus in Italic in Lyons», *op. cit.*, p. 22.

¹⁵⁵ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 155.

¹⁵⁶ William Kemp, «Printing Erasmus in Italic in Lyons», *op. cit.*, p. 36.

¹⁵⁷ William Kemp, «L'influence d'Érasme sur l'évolution typographique à Paris et à Lyon», *op. cit.*, p. 481.

possède des fontes italiques baloises dès 1528, deux ans avant leur apparition à Paris chez l'imprimeur Robert Estienne. L'influence du livre érasmien a donc une part non négligeable dans les activités de l'atelier de Gryphe et sur toute sa carrière.

Cependant, les deux hommes n'ont jamais travaillé directement ensemble. Certes, ils ont été en contact, mais le plus souvent par l'intermédiaire d'amis, dont Jacques Sadolet. Selon Morisse, même si Gryphe a trouvé dans les œuvres d'Érasme à la fois un guide de ses convictions et une opportunité commerciale extraordinaire¹⁵⁸», les deux humanistes ne semblent pas avoir entretenu de relations très cordiales. En effet, il n'y a aucune confirmation écrite qui prouve que Gryphe lui ait porté une profonde amitié. Même qu'en 1533, Érasme recommande à Sadolet dans une de ses lettres de ne pas avoir recours aux services de Gryphe pour imprimer un de ses textes¹⁵⁹. Peut-être ne supportait-il pas le fait que Gryphe imprime ses ouvrages sans son accord, et l'on sait, ô combien, il en a imprimé. Il aurait même critiqué dans son édition de 1533 des *Adages* le choix de l'imprimeur de s'être approprié comme devise une citation de Cicéron¹⁶⁰. Malgré tout, Gryphe voue tout au long de sa carrière une admiration sincère à l'œuvre du «Prince des humanistes».

En conclusion, la renommée que Lyon acquiert au XVI^e siècle, après avoir passé plusieurs années dans l'ombre de la capitale, est particulièrement due à l'activité de ses presses et au travail de ses imprimeurs, bien plus qu'à sa fonction de plaque tournante. L'établissement de Gryphe dans la cité en est pour quelque chose. Le talent et le travail d'érudition dont il fait preuve lui valent, nous l'avons vu, de nombreux éloges de la part de ses amis et collaborateurs. Après avoir passé quatre ans au service de la Compagnie des libraires, Gryphe a enfin l'expérience nécessaire et un support financier important d'Hugues de La porte pour se lancer dans une carrière de marchand imprimeur humaniste. Pour reprendre une expression de William Kemp, «le griffon a pu, pour ainsi dire, prendre un

¹⁵⁸ Gérard Morisse, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 43.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 44.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 45.

départ de lion¹⁶¹». Gryphe se procure dès 1528 un large éventail de fontes bâloises de style aldin et il n'hésite pas à en faire montre; d'autant plus qu'à ce moment à Lyon, très peu de polices peuvent concurrencer celles du livre bâlois¹⁶². Par ailleurs, la publication d'œuvres d'Érasme et d'ouvrages d'auteurs réformés et de catholiques à l'esprit ambivalent nous poussent à nous demander si les choix de Gryphe sont dus davantage aux sympathies qu'il porte à ces idées, aux gens qu'il fréquente, ou à une logique commerciale déjà bien réfléchie. Puisque nous connaissons maintenant un peu plus l'homme qu'était Sébastien Gryphe, nous sommes en mesure, dans la prochaine section, de pénétrer dans les ouvrages de notre corpus et d'analyser ces éditions pour mieux comprendre et s'expliquer les liens entre les livres qu'il imprime, les éléments éditoriaux qui les caractérisent, et sa contribution dans la construction du livre moderne.

¹⁶¹ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien», *op. cit.*, p. 176.

¹⁶² *Ibid.*, p. 173.

CHAPITRE III

MODERNISATION, TRANSFORMATION ET CONSTANCE DANS LES IMPRIMÉS DE SÉBASTIEN GRYPHE

Dans le présent chapitre, nous analysons et interrogeons les ouvrages de notre corpus d'abord sous un angle intellectuel, à travers l'étude des thématiques, et ensuite d'un point de vue matériel, à travers les éléments de mise en page, la distribution du texte sur la page et les procédés typographiques employés. En juxtaposant ces deux approches et en les étudiant une à la suite de l'autre, nous avons une compréhension beaucoup plus fine de la production et des choix de Gryphe ainsi qu'une meilleure vision d'ensemble de son projet humaniste et de sa politique commerciale. En mettant finalement en relation tous ces éléments (thématique, auteur et matérialité) nous pouvons faire ressortir des liens, voire des tendances qui définissent sa production et sa façon d'imprimer ses livres. Nous tenterons de démontrer que les impressions de notre corpus représentent une modernisation du livre imprimé; modernisation qui passe avant tout dans les changements physiques que le livre connaît à ce moment, mais aussi dans les titres qui sont imprimés.

3.1 Thématiques des ouvrages

Les éditions de notre corpus sont réparties en sept catégories. Comme nous l'avons mentionné au chapitre I, ces catégories sont le fruit de choix subjectifs qui répondent avant tout aux besoins de notre recherche. Nous avons opté pour des thématiques générales qui se prêtent facilement à la statistique et nous avons classé les livres selon leur discipline dominante. Notre corpus est composé de sept ouvrages sur la Rome antique, de onze ouvrages de science, de six ouvrages religieux, de six ouvrages de philosophie, de quatre

ouvrages de littérature, de deux ouvrages de grammaire et d'un ouvrage de correspondance. La figure 3.1 donne un meilleur aperçu de la répartition des éditions. Par ailleurs, pour chaque catégorie, nous présentons et décrivons, dans la mesure du possible, chacun des ouvrages les composant pour bien s'expliquer le contenu de ces œuvres et faire ressortir la portée de ces livres ainsi que l'importance qu'ils occupent dans la production de Gryphe.

Figure 3.1 Répartition des éditions de Gryphe par thématique



3.1.1 Rome antique

La première catégorie est composée d'ouvrages sur la Rome Antique. Ceux-ci traitent de trois sujets spécifiques : l'histoire, la géographie et l'économie. Pour l'histoire, nous avons deux éditions des *Latinae historiae principis decas prima* de Tite-Live (59 av. J.-C.-17 apr. J.-C.) imprimées en 1542 et 1548, l'édition de 1536 des *Commentarii* de Jules César (100-44 av. J.-C.) et l'édition de 1551 de *De Civilibus Romanorum bellis historiarum libri quinque* d'Appien d'Alexandrie (95-65 apr. J.-C.). Pour la géographie, ce corpus comprend l'édition de 1534 de Giovanni Bartolomeo Marliani (1488-1566), *Topographia antiquae Romae*, éditée par Rabelais. Enfin, pour l'économie, on retrouve deux éditions du *De asse et partibus eius libri V* de Guillaume Budé (1467-1540) imprimé en 1542 et 1550.

Ce n'est qu'à partir de 1541-1542 que l'on voit apparaître chez Gryphe des ouvrages de Tite-Live, l'un des plus grands historiens de la République et de l'Empire romain. Comme

l'a souligné William Kemp, s'il n'imprime avant ces dates que cinq historiens latins, dont César, il devient clair qu'au début de la décennie 1540, Gryphe investit pleinement le domaine des historiens de l'Antiquité¹⁶³. Les deux ouvrages que nous avons sont deux éditions du premier volume de l'*Histoire romaine* qui comprend les livres I à X. De cette œuvre immense ne subsiste aujourd'hui que trente-six livres sur un total de cent quarante-deux¹⁶⁴. Concernant l'édition des *Commentaires*, il s'agit d'un ouvrage dans lequel César a retracé la campagne des Gaules et ses démêlés avec Pompée et le Sénat. Il est séparé en deux parties : la première partie, *De bello gallico*, est composée de huit livres et la seconde partie, *De bello civili*, est composée de six livres. Cependant, le huitième livre de la première partie et les trois derniers de la seconde partie n'ont pas été écrits par César. Ils sont attribués à Aulus Hirtius, général romain et lieutenant de César durant la guerre des Gaules. En effet, entre la mort de César en l'an 44 avant J.-C. et la sienne un an après, Aulus Hirtius a écrit un huitième livre afin d'assurer la transition avec la *De bello civili*, qu'il aurait augmenté par le fait même. Enfin, l'ouvrage d'Appien d'Alexandrie traite aussi des guerres romaines. L'édition ne représente qu'une partie de son *Histoire Romaine*. Elle contient seulement cinq des vingt-quatre livres qui composent l'œuvre originale¹⁶⁵. Il s'agit des livres XIII à XVII des *Guerres civiles* tirées de la série des guerres civiles (XIII à XXI)¹⁶⁶.

¹⁶³ William Kemp, «Les historiens latins chez Gryphe au début des années 1540», dans Raphaële Mouren (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon- Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 344.

¹⁶⁴ Pierre-Emmanuel Dauzat et al. *Guide de poche des auteurs grecs et latins*, Paris, Belles Lettres, 2011, p. 286.

¹⁶⁵ Maud Étienne, *Le livre V des Guerres Civiles d'Appien d'Alexandrie, éditions critique, traduction et commentaire*, Thèse, présentée pour l'obtention du titre de Docteur de l'Université Nancy 2 en Langues et Littérature grecques, 2007, 419 p.

¹⁶⁶ L'*Histoire Romaine* d'Appien d'Alexandrie est composée de XXIV livres divisés en deux parties. La première partie, «Les guerres étrangères», recoupée aussi en plusieurs parties, est composée des livres I à XII et des livres XXII à XXIV. La seconde partie, «Les guerres civiles», composée des livres XIII à XXI, est séparé en deux parties : les «Guerres civiles» qui comprennent les livres XIII à XVII et les «Égyptiennes» qui comprennent les livres XVII à XXI. Voir à ce sujet Maud Étienne, *Le livre V des Guerres Civiles d'Appien d'Alexandrie, éditions critique, traduction et commentaire*, Thèse, présentée pour l'obtention du titre de Docteur de l'Université Nancy 2 en Langues et Littérature grecques, 2007, 419 p.

En 1534, au même moment où François Rabelais se consacre à son *Gargantua*, il fait sortir de l'atelier de Gryphe la première édition lyonnaise de la *Topographia antiquae Romae*. L'ouvrage, une description de la topographie de la Rome ancienne, est en fait l'œuvre du Milanais Bartolomeo Marliani. François Rabelais a eu vent de ce projet quelques mois auparavant quand il était en Italie alors que le livre de Marliani n'était pas encore imprimé¹⁶⁷. Durant ce voyage, dans lequel il accompagne son protecteur, le cardinal Jean du Belley, Rabelais a pour objectif de dresser une topographie de Rome. Malheureusement, son activité archéologique se révèle un échec, faute d'expérience. Selon Mireille Huchon-Rieu, l'annonce de la mise sous presse de la *Topographia antiquae Romae* au même moment l'invite à publier une édition de ce texte plutôt que le résultat de ses proches recherches¹⁶⁸. De retour à Lyon, il persuade Gryphe de réimprimer l'œuvre de Marliani, après y avoir apporté quelques corrections et modifications. Pour terminer, le *De asse* de Budé, publié pour la première fois en 1515, est une étude de grande ampleur sur les monnaies et les mesures romaines dans laquelle, selon Martin et Jeanne-Marie Dureau, «il exprime avec prudence ses sentiments sur la vanité des richesses et sur l'intérêt de l'apport des antiques civilisations de Chaldée et d'Égypte¹⁶⁹». Le *De asse* n'est pas qu'un simple livre d'économie ou de numismatique. En effet, Budé s'attache à renouveler l'interprétation des notations chiffrées dans les textes des historiens et des jurisconsultes de l'Antiquité¹⁷⁰. Son ouvrage a un succès considérable. Il s'agit en fait de sa plus grande œuvre. Ce n'est donc pas surprenant que Gryphe l'ait imprimé à nouveau en 1542 et en 1550.

¹⁶⁷ Jean Balsamo, «*Urbis Faciem Calamo Perinde Ac Penicillio Depingere*. Rabelais et la topographie de Rome», dans Michel Simonin (dir.), *Rabelais pour le XXI^e siècle : actes de colloque du Centre d'études supérieures de la Renaissance (Chinon-Tours, 1994)*, Genève, Droz, p. 280.

¹⁶⁸ Mireille Huchon-Rieu, «Rabelais éditeur et auteur chez Gryphe», dans Raphaële Mouren (dir.) *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort. Actes du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon-Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 209.

¹⁶⁹ Henri-Jean Martin et Jeanne-Marie Dureau, «Des années de transition : 1500-1530», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVII^e siècle*, Paris, A. Fayard; Paris, Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 265.

¹⁷⁰ Marie-Madeleine de la Garanderie-Osterman, «Budé Guillaume (1468-1540)», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 29 octobre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/guillaume-bude/>.

3.1.2 Science

L'édition scientifique et médicale est une spécialité lyonnaise au même titre que l'édition juridique. De nombreux imprimeurs se sont faits spécialistes des traités médicaux, dont Gryphe. Nous avons regroupé dans cette catégorie onze ouvrages de notre corpus. Nous y avons inclus des traités sur la médecine, l'histoire naturelle, la santé, l'agriculture et la navigation. Pour la médecine, nous avons six ouvrages. Premièrement, notre corpus comprend une édition de 1534 de l'ouvrage *Cribratio medicamentorum fere omnium, in sex digesta libros* du médecin lyonnais Symphorien Champier (1471-1538). L'historien et archéologue Paul Allut publie, en 1859, une étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier dans laquelle il donne une description de l'ouvrage. Celle-ci est la plus complète que nous avons trouvée :

Le livre premier est consacré à la vraie et salutaire doctrine d'après Hippocrate, Galien, Oribasius, Paul et les autres auteurs grecs et latins [...] Le second livre, *Lima medicinarum adulteratarum*, est sur les médicaments sophistiqués. Le troisième, *Racematio*, est sur les poisons employés en médecine et sur les remèdes que Champier appelle bénits (*benedicta*) parce qu'ils ne peuvent faire de mal. Le quatrième, *Spicilegium*, est un choix d'aphorismes ou sentences médicales tirées de divers auteurs. Dans le cinquième, Champier explique aux jeunes médecins la pratique de la médecine, et dans le sixième, il enseigne tout ce que les anciens ont dit des substances vénéneuses et des médicaments dont les effets ne peuvent être nuisibles¹⁷¹.

Deuxièmement, nous avons une édition de 1541 des *Anatomicarum institutionum, ex Galeni sententia, libri IIII* de Jean Guenther d'Andernarch (1487-1574)¹⁷², médecin et humaniste allemand ouvert aux idées de Luther et partisan de Galien. L'ouvrage est une compilation de textes de médecine d'auteurs anciens grecs traduits en latin qui comprend, comme son titre l'indique, les *Institutions anatomiques* de Galien (129-199), suivi du traité

¹⁷¹ Paul Allut, *Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier / par M. P. Allut. Suivie de divers opuscules françois de Symphorien Champier : L'ordre de chevalerie, le dialogue de noblesse et les antiquités de Lyon et de Vienne*, Lyon, N. Scheuring, 1859, p. 256-257.

¹⁷² Aussi connu sous les appellations de Jean Gonthier d'Andernach. Johannes Guenther et Johann Günther.

De l'organisation de l'homme de Théophile le Protospathaire, un médecin byzantin du VIIe siècle, et du traité d'Hippocrate (460 av. J.-C.-377 av. J.-C.) *De la médication purgative*.

Troisièmement, notre corpus comprend l'édition de 1542 du *De re medica libro octo* de Celse (29 av. J.-C.-37 apr. J.-C.) traduit par le Lyonnais Antoine Du Moulin. Il s'agit d'un traité de médecine dans lequel Celse récapitule toutes les connaissances accumulées depuis Hippocrate jusqu'à Auguste. Ce livre est non seulement la seule partie de son œuvre *De Arte medica* à nous être parvenue, mais il est aussi le premier ouvrage complet écrit, et imprimé par la suite, en latin sur la profession médicale¹⁷³. On trouve également dans le livre deux autres textes, soit un poème de Quintus Serenus Sammonicu et un de Quintus Remmius Fannius Palaemon.

Les quatrième et cinquième ouvrages sont des textes antiques qui portent sur l'interprétation des rêves. Nous les avons inclus parmi les livres de médecine puisque l'interprétation des rêves relevait durant l'Antiquité, mais aussi à la Renaissance, du domaine de la médecine et de l'astrologie médicale¹⁷⁴. Il s'agit d'abord d'une traduction commentée de Jules César Scaliger du texte d'Hippocrate *Liber de somniis*, imprimé en 1539. Dans cet ouvrage, Hippocrate propose, d'après Marie-Madelaine de la Garanderie, un usage médical du rêve, comme quoi l'état de santé d'un sujet peut être révélé et pronostiqué par l'interprétation de ses rêves, et revendique pour le médecin un secteur autonome ne relevant pas de l'oniromancie¹⁷⁵, pratique qui considère le rêve ou le songe comme un prédicateur de l'avenir dont l'interprétation de son langage est essentielle pour se préparer aux événements à venir¹⁷⁶. Nous avons ensuite l'édition de 1546 du *De somniorum interpretatione libri quinque*

¹⁷³ Jean-Charles Sournia, *Histoire de la médecine*, Paris, La Découverte, 1997, p. 51.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 53.

¹⁷⁵ Marie-Madeleine de la Garanderie, ««Vous arrive-t-il parfois de rêver des astres ?» ou Quelques pages curieuses de Jules-César Scaliger», dans François Charpentier, *Le songe à la Renaissance, colloque international de Cannes, 29-31 mai 1987*, p. 33-34.

¹⁷⁶ Christelle Parrenin, «La Clé des Songes d'Artémidore et les notions d'espaces public et privé», *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 27, n°1, 2001, p. 237.

d'Artémidore d'Éphèse (IIe siècle apr. J.-C.), traduit par Janus Cornarius. Artémidore est, contrairement à Hippocrate, un des grands spécialistes d'oniromancie de l'Antiquité et son ouvrage en est un précieux témoignage¹⁷⁷. Il faut voir que la démarche des deux hommes est tout à fait à l'opposée et que cela n'empêche aucunement Gryphe de les imprimer.

Sixièmement, il reste l'ouvrage de 1543 d'Antonio Brasavola (1500-1550), médecin botaniste et pharmacologue : *Quod nemini mors placeat*. Malheureusement, nous n'avons trouvé aucune information nous renseignant sur la portée de cette œuvre.

Sur l'histoire naturelle, nous avons une édition de 1533 de l'ouvrage *De vi et natura animalium* de Claude Élien (175-235), historien et orateur romain de langue grecque aussi connu sous le nom d'Élien le Sophiste, traduit du grec par Pierre Gilles. Comme nous l'avons mentionné plus haut, si Gryphe contribue grandement à la publication d'ouvrages d'historiens antiques à partir des années 1540, sa première tentative c'est cependant faite en 1533 avec cette traduction¹⁷⁸. L'ouvrage est un traité de dix-sept récits, fables et légendes sur les mœurs des animaux.

Pour la santé, on retrouve une édition de 1541 d'Alban Thorer (1489-1550) du *De re Culinaria libri Decem* d'Apicius (25 av. J.-C.- 37 apr. J.-C.), le plus célèbre gastronome de l'Antiquité. Le texte d'Apicius est en fait une compilation de ses recettes, réalisées au IVE siècle et qui s'est enrichie avec le temps. En effet, on ne peut lui attribuer l'intégralité de l'œuvre, puisqu'on y trouve des mentions de personnages ayant vécu beaucoup plus tard¹⁷⁹. Quant à Thorer, il a joint à l'Apicius trois traités concernant la cuisine et la santé. D'abord il y a le *De condituris variis* de Jean de Damas (Mesua de Damascus), physicien arabe du XIe

¹⁷⁷ Pierre-Emmanuel Dauzat et al., *op. cit.*, p. 54.

¹⁷⁸ William Kemp, «Les historiens latins chez Sébastien Gryphe au début des années 1540», *op. cit.*, p. 344.

¹⁷⁹ Nicole Blanc et Anne Necessian, «Apicius (~25 env.-env. 37)», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 octobre 2013. URL: <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/apicius/>.

siècle, mais qui n'est pas annoncé au titre, ensuite le *De facultatibus alimentorum* de Paul d'Égine, et finalement le *De tuenda valetudine* de Platine.

Notre corpus comprend également deux traités antiques d'agronomie. Selon Hélène Lannier, ces traités ont suscité dès la fin du XVe siècle un grand intérêt de la part des imprimeurs-libraires et éditeurs scientifiques de la Renaissance¹⁸⁰. Par ailleurs, toujours d'après Lannier, Gryphe semble être le seul imprimeur libraire à avoir imprimé et vendu, à Lyon, les traités des agronomes latins¹⁸¹. Il s'agit d'abord de l'édition de 1537 du *De re rustica* de Columelle (1^{er} siècle apr. J.-C.- 65), un agronome latin qui fait partie de ce qu'on a appelé les *Scriptores re Rusticae*, le groupe des quatre agronomes latins¹⁸². Dans cet ouvrage, écrit au moment où Rome souffrait d'une grave crise agricole, l'auteur a tenté, par des arguments scientifiques, économiques et techniques, de diagnostiquer cette crise en affirmant qu'elle était liée à une mauvaise exploitation des terres et que l'homme pouvait remédier à la stérilité du sol¹⁸³. Nous avons aussi l'édition de 1541 de Cassianus Bassus *Constantini Caesaris selectarum praeceptionum de agricultura libri viginti*, traduit du grec par Janus Cornarius et mieux connu sous le nom de *Géoponiques*. Autrefois attribué à Constantin VII Porphyrogénète, à qui l'ouvrage est dédié, il s'agit d'une compilation en vingt livres de travaux sur l'agriculture d'auteurs grecs et latins, basée essentiellement sur une collection faite au VIe ou VIIe siècle, par Cassianus Bassus, qui lui-même l'aurait emprunté à deux auteurs du IVe ou Ve siècle, Anatole Vindanius (ou Vindonius) de Béryte et Didyme d'Alexandrie¹⁸⁴.

Enfin, le corpus contient un ouvrage sur la navigation, soit l'édition de 1537 d'Étienne Dolet, *De re navali liber ad Lazarum Baysium*. Il s'agit d'un lexique ou d'un

¹⁸⁰ Hélène Lannier, *op. cit.*, p. 24.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 26.

¹⁸² *Ibid.*, p. 9.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 18.

¹⁸⁴ R. H. Rodgers, «The Apuleius of the "Geoponica"», *California Studies in Classical Antiquity*, vol. 11, 1978, p. 197.

dictionnaire de termes associés à la navigation. En fait, ce texte, tiré du second volume *Commentariorum linguae latinae* de Dolet, a été publié dans un volume à part en réponse à des accusations de plagiat par Charles Estienne de l'ouvrage de Lazare Baïf¹⁸⁵.

3.1.3 Ouvrages religieux

Nous avons regroupé dans cette catégorie tous les ouvrages consacrés à l'un ou l'autre aspect de la religion, soit les éditions des textes sacrés, les commentaires et les traductions. Notre corpus comprend deux traductions. D'abord, une édition de 1530 du *Psalterium sextuplex* éditée par Santi Pagnini (1470-1541), un dominicain, linguiste et hébraïsant italien, et Félix Pratensis (?-1559), un juif converti. Cette Bible polyglotte en deux parties présente les différentes traductions du livre des Psaumes. La première partie comporte, en colonne un à la suite de l'autre, le texte de la traduction de saint Jérôme de l'hébreu, le texte hébreu et les traductions de Pagnini et Pratensis. La deuxième partie comporte la version de la Septante et de la Vulgate, l'une à côté de l'autre. Ensuite, nous avons l'édition de 1547 du *Testamentum Novum* d'Érasme, paru pour la première fois en 1516 à Bâle. D'après Raphaëlle Bats, «s'inspirant des travaux de Lorenzo Valla, Érasme a entrepris de revoir et corriger la version de la Vulgate à la lumière de la traduction grecque des Septante»¹⁸⁶. L'œuvre, qui témoigne de l'évangélisme de l'auteur, a suscité une vive polémique ainsi que la critique des milieux scolastiques et théologiques.

Concernant les commentaires, nous avons premièrement une édition de 1533 des *Explanationes in Duodecim Prophetas* de l'exégète Théodoret de Cyr (393-457) traduite du grec par Pierre Gilles. Dans cette œuvre, l'évêque de Cyr fait une critique textuelle du livre des *Douze petits prophètes* de la Septante. Selon, Jean-Noël Guinot, la critique de Théodoret

¹⁸⁵ Jean-François Vallée, «Faire bonne impression : Étienne Dolet et Sébastien Gryphe», *op. ci.*, p. 187.

¹⁸⁶ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 63.

aurait été faite à partir d'une Septante annotée dans le style de la Septante hexaplaire¹⁸⁷. Deuxièmement, nous avons une édition de 1544 du commentaire des Épîtres de saint Paul, *Collatio in omnes divi Pauli apostoli epistolas*, de Claude Guillaud (1493-1551), exégète et docteur à la Sorbonne.

Notre corpus comprend aussi un ouvrage de référence, soit une édition de 1540 en deux volumes reliés, des Concordances de la Bible : *Concordantiae majores sacrae Bibliae* du dominicain Conrad de Halberstadt (1342-1362) et *Alter Concordantiarum Sacrae Bibliae tomus* de Jean de Ségovie (1393-1458), docteur en théologie. La concordance, dont la première fut achevée en 1240, est un instrument de travail, une sorte de dictionnaire dans lequel sont classés par ordre alphabétique tous les mots de la bible avec indication du passage où ils se trouvent. Forme médiévale de l'index, la Concordance correspond, selon Alain de Libera, «à la fois à un moment dans l'histoire du livre et à une phase d'épanouissement dans la recherche exégétique et théologique¹⁸⁸». Enfin, nous avons une édition de 1543 des Livres Sapientiaux *Proverbia Salomonis. Ecclesiastes. Cantica canticorum. Liber sapientiae. Ecclesiasticus*. Il n'y a malheureusement pas d'auteur mentionné sur l'ouvrage. Il serait intéressant de savoir à partir de quelle version de l'Ancien Testament ce livre a été fait. Nous pouvons du moins en déduire que c'est à partir d'une Bible catholique, puisque le livre de l'*Ecclésiastique* ne fait pas partie du canon hébreu ni du canon protestant; il est considéré comme un livre apocryphe¹⁸⁹, soit non inspiré par Dieu.

¹⁸⁷ Jean-Noël Guinot, *L'exégèse de Théodoret de Cyr*, Paris, Éditions Beauchesne, 1995, coll. «Théologie Historique», p. 233.

¹⁸⁸ Alain de Libera, «Moyen Âge - La pensée médiévale», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 novembre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/moyen-age-la-pensee-medievale/>.

¹⁸⁹ Jean Hadot, «Ecclésiastique livre de l'», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 31 octobre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/livre-de-l-ecclesiastique>.

3.1.4 Philosophie

Nous avons fait le choix d'une catégorie philosophie qui correspond à l'acceptation très large du thème puisqu'elle regroupe à la fois les œuvres des Anciens, mais aussi ceux des contemporains. Chez les Anciens, ce sont deux ouvrages du grand orateur et philosophe romain Cicéron (106-43 av. J.-C.). Il s'agit premièrement d'une édition de 1540 du deuxième tome des *Philosophicorum Cicero*. Cet ouvrage est une compilation de plusieurs de ses traités philosophiques. Ensuite, il y a l'édition de 1547 du deuxième volume des *Orationum*, un regroupement de plaidoiries et de discours que Cicéron a prononcé au long de sa carrière politique.

Chez les contemporains, le corpus comprend quatre ouvrages. D'abord, nous avons l'édition de 1538 du *De laudibus philosophiae libri duo* de Jacques Sadolet (1477-1547). Selon Joan A. Buhlmann, dans ce traité en deux parties, la première, intitulée *Phaedrus* ou *l'Accusation de la philosophie*, constitue une attaque de la philosophie¹⁹⁰. Dans la seconde partie, *Hortensius* ou *La défense de la philosophie*, dont le titre et l'idée sont empruntés à un traité de Cicéron, Sadolet essaie de reconstruire le dialogue de l'orateur romain en tentant une défense de la philosophie, «il veut prouver l'existence de la sagesse et entreprend de la définir et de la prôner par la raison»¹⁹¹. Ensuite, il y a l'édition de 1539 des *Apophthegmatum Opus* d'Érasme. Dans ce recueil des apophtegmes des Anciens, Érasme commente plus de 3000 dits mémorables, tirés en partie de la compilation d'apophtegmes de Plutarque¹⁹². Troisièmement, il s'agit de l'édition de 1541 du *Moralis philosophiae epitome* de Philipp Melanchthon (1497-1560), humaniste, réformateur allemand et proche collaborateur de Luther. Selon Paul Janet, dans ce traité de morale, Melanchthon «a voulu réconcilier la foi avec la philosophie des écoles, et il entreprit à sa manière le même travail que saint Thomas,

¹⁹⁰ Joan A. Buhlmann et Donald Gilman (éd.), *Louis le Caron : Dialogues*, Genève, Librairie Droz, 1986, p. 31.

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² Brenda Dunn-Lardeau et Johanne Biron (dir.), *Le Livre médiéval et humaniste dans les Collections de l'UQAM. Actes de la première journée d'études sur les livres anciens*, suivis du Catalogue de l'exposition *L'Humanisme et les imprimeurs français au XVIe siècle*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura. Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2006, p. 175.

et toute la philosophie du Moyen Âge, l'union d'Aristote et des Évangiles¹⁹³», mais en y marquant leurs limites pour montrer «jusqu'où la philosophie peut atteindre, et ce que l'Évangile y ajoute¹⁹⁴». Enfin, notre corpus comprend l'édition de 1545 du *Liber de immortalitate animorum* de Girolamo Cardano (1501-1576), philosophe, médecin et mathématicien italien. Selon, Ian Mclean, «après les décrets du Concile de Latran qui en 1513 réaffirment l'immortalité de l'âme et l'unicité de la vérité théologique et philosophique, un grand nombre de philosophes et de médecins s'intéressent à cette question¹⁹⁵». Cardano est l'un d'entre eux. Cependant, à partir de ce qu'il a écrit sur la question de l'âme, il n'est pas facile de savoir si réellement il croyait ou non à l'immortalité. En effet, selon Jean-Claude Margolin, «il envisage l'immortalité de l'âme selon une conception très générale, et peu chrétienne, des rapports entre l'âme et le corps, où se trouvent mêlés confusément des courants très divers : aristotélicien, stoïcien, néo-platonicien, averroïste¹⁹⁶».

3.1.5 Littérature

Les ouvrages que l'on retrouve dans cette catégorie sont trois ouvrages de poésie et un ouvrage de littérature classique. Trois de ces quatre ouvrages sont des textes d'auteurs anciens. Concernant l'ouvrage de littérature classique, il s'agit d'une édition de 1541 de l'*Illiade* d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.) traduite par l'humaniste et philosophe italien Lorenzo Valla (1407-1457). Pour les textes de poésie, notre corpus comprend d'abord une édition de 1541 des *Opera Quorum catalogum sequens pagella continent* de Marco Girolamo Vida (1485-1566), écrivain, poète et humaniste italien. Ce livre est un recueil de poésie latine dans lequel on retrouve ses plus célèbres compositions, comme le *Christiados* et le *De arte*

¹⁹³ Paul Janet, *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes par Paul Janet: I*, Paris, Librairie philosophique de l'Armand Colin, 1858, p. 9.

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ Ian Maclean, « Corps et âme selon les médecins et les théologiens du XVI^e siècle : le conflit des facultés », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques. Résumés des conférences et travaux*, 139, 2008, p. 157.

¹⁹⁶ Jean-Claude Margolin, « Cardan Jérôme (1501-1576) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 novembre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/jerome-cardan/>.

poetica. Nous avons ensuite une édition de 1548 des *Opuscula varia* d'Ausone (309?-394?), poète et rhétoricien bordelais. Appelé à Trèves pour être précepteur du futur empereur Gratien, il est également élevé au Consulat en 379 avant de retourner sur sa terre natale où il écrit la majorité de ses œuvres. L'*Opuscula* est un regroupement de ses plus grands travaux dont les *Epigrammata* et les *Eidilya*. Enfin, il s'agit de l'édition de 1551 de Silius Italicus, *De bello Punico*. Cet ouvrage aurait pu se retrouver dans la catégorie «Rome Antique», mais nous avons préféré le classer par son genre littéraire plutôt que par son contenu. Les *Punica* de Silius Italicus, une épopée de dix-huit chants en hexamètres sur la deuxième guerre punique, est non seulement le plus long poème qui nous soit parvenu en langue latine, mais il propose une version amendée de la troisième décade de Tite-Live pour les besoins de sa poésie¹⁹⁷. Le texte est précédé par une *Vie de Silius Italicus* composée par l'humaniste florentin Pietro Riccio.

3.1.6 Grammaire

Cette catégorie est composée de deux ouvrages qui traitent de la langue et de la grammaire. On retrouve d'abord une édition de 1538 de l'œuvre d'Érasme *Lingua*. Selon Jean-Paul Gillet, dans ce livre assez désordonné, «Érasme répond aux nombreuses attaques de ses détracteurs. Il y fustige donc la violence de la langue bavarde quand elle échappe à tout contrôle de la raison et se laisse aller au mensonge, art des hypocrites, à la trahison du secret, à la médisance, au blasphème et à la diabolique calomnie¹⁹⁸». Ensuite, nous avons l'édition de 1544 des *Rudimenta grammatices* de Thomas Linacre (1460-1554). Selon Martine Furno, cette grammaire d'apprentissage du latin pour débutants, qui par ailleurs est l'une des premières à être rédigée en langue vernaculaire, apparaît tout d'abord à Londres chez Pynson, probablement entre 1519 et 1524¹⁹⁹. Elle connaît un grand succès durant toute

¹⁹⁷ Pierre-Emmanuel Dauzat et al., *op. cit.*, p. 256.

¹⁹⁸ Jean-Paul Gillet, *Édition critique de la Lingua d'Érasme (traduction-introduction-commentaires)*, Paris, Labor et Fides, 2002, 458 p.

¹⁹⁹ Martine Furno, «La tentation du vernaculaire : George Buchanan traducteur des *Rudimenta Grammatices* de Thomas Linacre», *Études Épistémè*, 23, 2013 [en ligne], consulté le 8 novembre 2013. URL : <http://www.etudes-episteme.org/2eJ./?la-tentation-du-vernaculaire>.

la première moitié du XVI^e siècle grâce à la traduction en latin que George Buchanan en a faite en 1533, à Paris, pour l'imprimerie de Robert Estienne²⁰⁰.

3.1.7 Correspondance

Un seul ouvrage fait partie de cette catégorie. Il s'agit de l'édition de 1550 de Jacques Sadolet *Epistolarum libri sexdecimi eiusdem ad Paulum Sadoletum Epistolarum liber unus*. Cet ouvrage est en fait composé de lettres tirées de la correspondance que Sadolet entretenait avec plusieurs humanistes, dont Érasme, ainsi que d'une biographie. L'éditeur, son neveu Paul Sadolet, a choisi de confier le volume à Gryphe, l'imprimeur attiré de Jacques Sadolet.

3.1.8 Conclusion partielle

Notre corpus se caractérise par un grand nombre d'ouvrages profanes et une grande variété de thèmes. La catégorie «science» est la plus volumineuse. Sur les onze ouvrages, la moitié se rapporte à un aspect de la médecine et les trois quarts sont d'auteurs ou de textes anciens. On remarque que Gryphe accorde une place aux textes d'Hippocrate et de Galien ainsi qu'au renouveau de l'anatomie qui a refait surface à la fin du XV^e siècle. La thématique «Rome antique» est la deuxième plus importante en nombre avec ses sept ouvrages et celui de Silius Italicus que nous avons classé dans «littérature». Si l'on regroupe ces huit ouvrages ensemble, cinq sont des textes d'auteurs anciens et ils se rapportent tous à l'histoire de Rome. Quant à la portion des ouvrages religieux, cinq sur six sont des éditions des textes sacrés, traduits ou commentés, et la moitié est le fruit d'un travail exégétique. Concernant les six ouvrages de philosophie, deux sont des textes de Cicéron et un troisième se rapporte à l'un de ses traités. Il faut comprendre que Gryphe est un cicéronien convaincu et qu'il considère, selon Claude La Charité, «que l'orateur romain constitue un modèle unique, achevé et

²⁰⁰ *Ibid.*

indépassable de belle latinité [...]»²⁰¹. Parmi les auteurs modernes, on note la présence d'Érasme dans trois des sept catégories. Ce qui confirme à nouveau sa forte influence sur la production de Gryphe. On constate aussi la présence de plusieurs auteurs Italiens. En fait, le tiers de nos auteurs contemporains sont Italiens : Pagnini, Sadolet, Marliani, Vida, Brassavola et Cardano. Aussi, on ne peut négliger la place qu'occupent les auteurs réformés ou controversés et tous ceux qui se situent à la croisée des différents courants religieux.

Ces éléments nous confirment à la fois, mais aussi à nouveau, la présence chez Gryphe d'un esprit éclectique et d'une grande ambiguïté religieuse. Par ailleurs, ces textes sont très caractéristiques de son projet éditorial; on y retrouve des succès de librairie, des publications plus audacieuses, mais aussi des œuvres plus modestes. L'étude des thématiques de ces livres et de leurs contenus nous a permis de saisir une partie de l'aspect intellectuel de sa production et de l'essence de son projet humaniste qui se traduit par la diffusion de la pensée de l'Antiquité, inhérente au développement de l'humanisme, en n'écartant aucune connaissance et aucun texte savant. Déjà transparaît l'aspect moderne de sa production. À présent, nous pouvons passer à notre deuxième niveau d'analyse, soit étudier les éléments éditoriaux et typographiques qui caractérisent les éditions de Gryphe pour bien évaluer sa contribution dans la construction du livre moderne à Lyon.

3.2 Aspect physique : présentation, forme et structure

Si l'identité du livre imprimé se définit, par opposition au livre manuscrit, par la présence non seulement d'une page de titre, mais d'une adresse et de la signature de l'imprimeur sur celle-ci, il n'en est rien pour plusieurs imprimés lyonnais de la décennie 1520, comme ceux issus des presses de Jaques Moderne, Laurent Hillaire, Antoine Blanchard ou Jean Crespin. En effet, comme en témoignent les pages de titres aux figures 3.2 et 3.3, elles ont une structure très serrées et chargées de décoration, construite sans trop de logique

²⁰¹ Claude La Charité, «L'édition lyonnaise de 1539 des Apophtegmes dans l'ancienne bibliothèque du Collège Sainte-Marie et la fortune éditoriale de cette œuvre d'Érasme chez Sébastien Gryphe», dans Brenda Dunn-Lardeau, (dir.), *Ouvrages phares de la Réforme et de la Contre-Réforme dans les collections montréalaises*, Québec, Presse de l'Université du Québec, 2014, p. 142.

de façon plus ou moins rationnelle avec des titres massifs. De style gothique, en rouge et noir, il s'agit là d'une présentation fréquente et héritée directement de la tradition manuscrite. Quant aux choix de mise en page et de procédés typographiques employés par Gryphe, ils sont en réaction directe à la saturation de caractères que connaît le livre durant les deux premières décennies du XVI^e siècle²⁰². Ces éditions sont beaucoup plus sobres avec des pages plus aérées. Par ailleurs, c'est à Gryphe que revient à Lyon les premières impressions qu'on qualifie de post-incunable. Selon William Kemp, on retrouve chez lui dès 1528 de véritables majuscules bâloises d'inspiration antique et romaine²⁰³. L'utilisation qu'il fait des caractères typographiques et de la mise en page donne à ses ouvrages une clarté et une lisibilité qui rejoignent celles de Josse Bade à Paris et de Johann Froben à Bâle. En observant et en interrogeant la façon dont il imprime ses livres, nous pouvons faire ressortir ses buts et ses objectifs et comprendre dans quelle mesure ses impressions représentent une transformation importante du livre imprimé. Nous proposons dans cette section d'étudier et de mettre en relation les éléments de la page de titre, des formats, de la mise en page et de la typographie.

3.2.1 Page de titre

Bien qu'il n'y ait pas au XVI^e siècle de normes établies quant aux éléments qui doivent se retrouver sur la page de titre, on peut dire qu'au moment où Gryphe exerce son métier, la page de titre est plus ou moins fixée et mentionne généralement le titre de l'ouvrage, la marque du libraire, l'adresse et la date²⁰⁴. Selon Jean-François Gilmont, «il a fallu quelque quatre-vingts ans, de 1450 à 1530, pour faire de la page de titre l'élément d'identification de l'imprimé²⁰⁵». La page de titre composée de cette façon est donc

²⁰² Anne Réach-Ngô. «L'écriture éditoriale à la Renaissance. Pour une herméneutique de l'imprimé», *Communication et langages*, n°154, 2007. p 49-65.

²⁰³ William Kemp, «L'édition illicite du jugement d'amour de Juan de Florès», *op. cit.*, p. 280.

²⁰⁴ Hélène Lannier, *op. cit.*, p. 118.

²⁰⁵ Jean-François Gilmont, Alexandre Vanautgaerden, (éd.), *La page de titre à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, Musée de la maison d'Érasme, 2008, p. 9.

relativement récente quand Gryphe entame sa carrière en 1528. Il convient donc d'analyser les pages de titre de notre corpus selon l'effet visuel et le contenu de la page pour en dégager les usages et les éléments de modernité.

Trente-six de nos ouvrages sont dotés d'une page de titre et elles sont toutes construites sur le même modèle. Le titre, centré et en pyramide inversée, joue sur la taille des caractères qui sont placés en dégradé. Pour s'assurer que le titre soit bien équilibré et centré, Gryphe place parfois comme premier caractère une feuille de vigne, ce qui permet d'avoir la disposition désirée. Par exemple, sur la page de titre de l'édition de 1533 des *Commentarii* de Jules César que l'on retrouve à la figure 3.4, le nom de César, *C. IVLII*, est précédé d'une feuille de vigne pour pouvoir donner l'illusion que la première ligne du titre est plus longue que la deuxième. Nous retrouvons aussi une deuxième feuille, plus petite, placée à la fin du titre pour créer l'effet pyramidal, puisque le texte seul ne le permet pas.

La feuille de vigne fait son apparition dans la première décennie du XVI^e siècle d'abord à Augsbourg, où se trouve l'illustrateur Hans Holbein l'Ancien, le père du célèbre Hans Holbein le Jeune, et ensuite à Strasbourg et à Bâle, où l'on rencontre des graveurs de caractères de grande renommée tels Peter II Schöffer²⁰⁶. En effet, selon Vervliet, «in the mid 1510s Peter II Schöffer, the son of Gutenberg's associate, introduced a couple of leaves that rapidly became an European market-leader²⁰⁷». Toujours d'après Vervliet, la feuille de vigne, utilisée à l'origine comme signe de ponctuation, voit son design devancer sa fonction pour devenir graduellement un motif décoratif qui accompagne les majuscules romaines, qui orne les pages de titre ou les titres de chapitre²⁰⁸. À partir de la décennie 1520, la feuille de vigne est définitivement fabriquée comme un ornement, mais aussi comme un caractère typographique, et on la retrouve dans toutes sortes de publications.

²⁰⁶ Hendrik D.L. Vervliet, *Vine Leaf Ornaments in Renaissance Typography. A Survey*, New Castle, Oak Knoll Press, 2012, p. 7.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 22.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 17.

Figure 3.2 Page de titre: *Pillularium omnibus medicis quam necessarium. Summa lacticiniorum completa omnibus*, Lyon, Antoine Blanchard, 1528²⁰⁹.



²⁰⁹ Universiteitsbibliotheek Gent. <http://search.ugent.be/meercat/x/bkt01?q=900000176559>.

Figure 3.3 Page de titre: *Rolandinus, Flores ultimarum voluntatum. Quibus omnibus inserte sunt additiones*, Lyon, Jean Crespin, 1528²¹⁰.

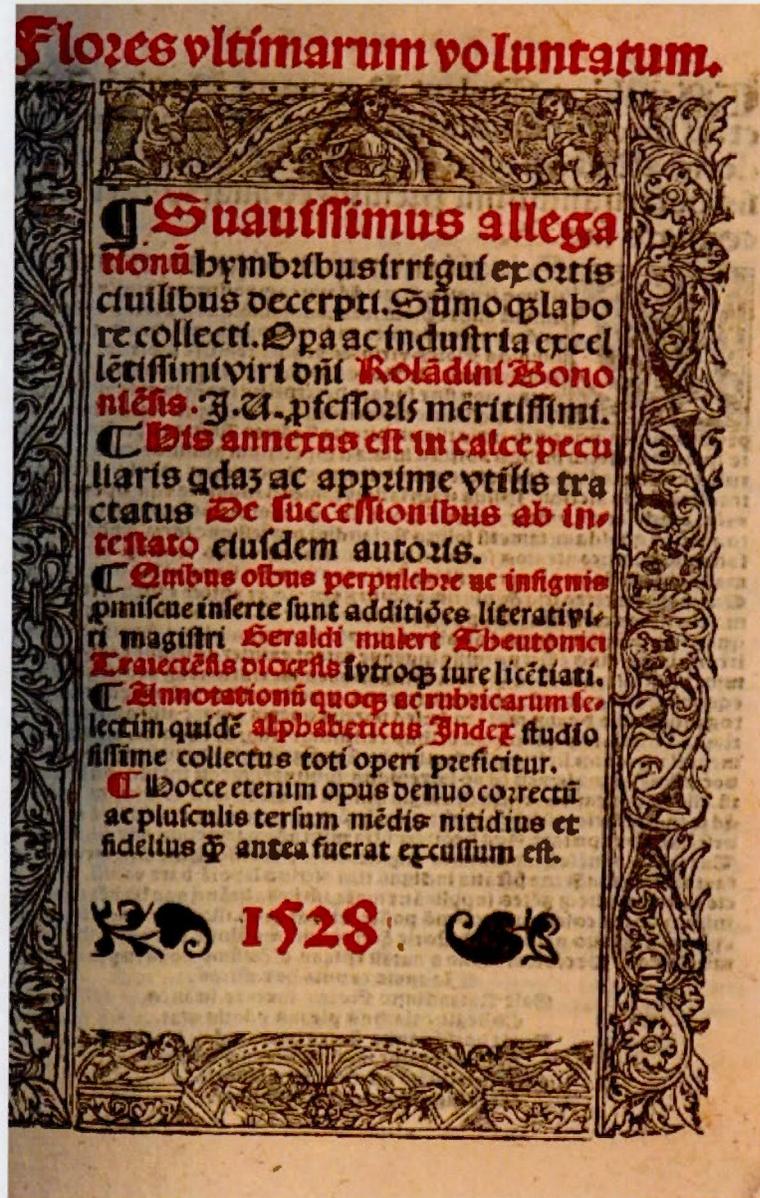
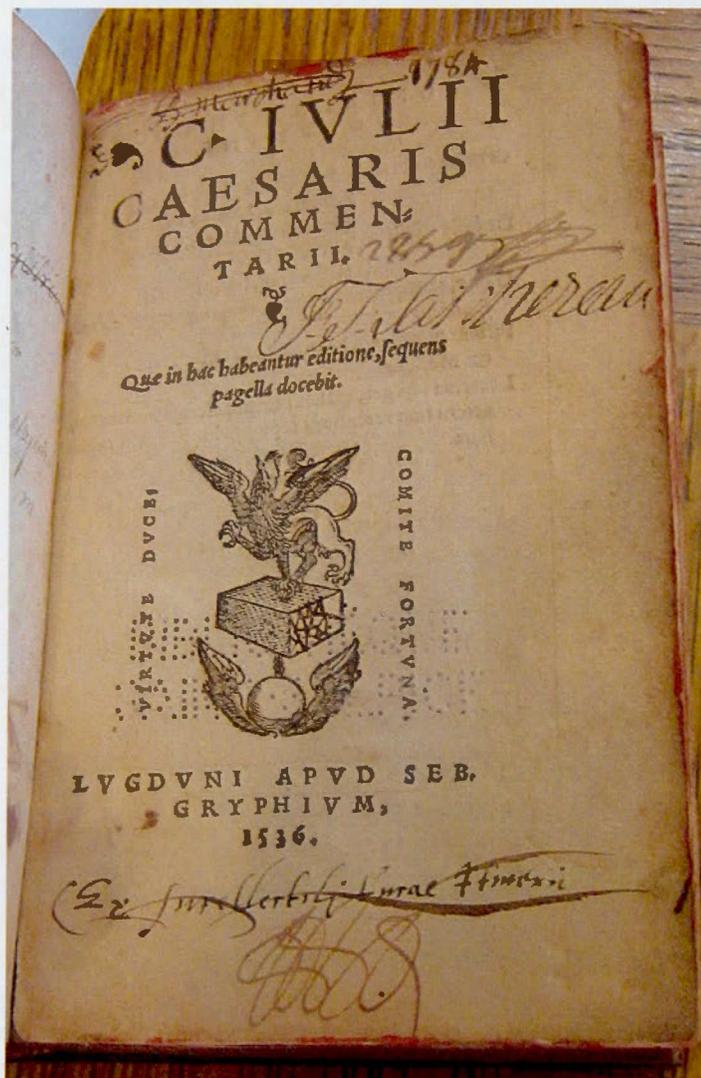


Figure 3.4 Page de titre : *Commentarii*. Lyon, 1536²¹¹.



Vervliet recense chez Gryphe six feuilles de vigne différentes, dont trois gravées par Shöffler; deux en 1517 et une en 1529. Fait intéressant, les deux premières sont à Bâle chez Froben la même année. Dans les éditions de notre corpus, nous retrouvons effectivement les

²¹¹ Jules César, *C. Julii Caesaris commentarii, quae in hac habeantur editione, sequens pagella docebit.*, 1536.

six feuilles mentionnées par Vervliet. Elles sont généralement placées en page de titre et parfois avec les titres de parties ou de livres à l'intérieur de l'ouvrage quand leur usage est nécessaire. Il fait un usage très minimaliste des feuilles de vigne et leur design est simple et délicat pour ne pas surcharger la page. Par ailleurs, si l'espace à la fin du titre est insuffisant pour insérer une feuille, ou si sa présence nuit à l'esthétisme de la page, Gryphe utilise dans ce cas une petite étoile pour former une pointe et ainsi conserver l'effet de pyramide. Ce sont là les seules décorations que l'on peut observer sur les pages de titre de Gryphe. Si l'imprimeur ne donne pas dans l'ornementation, nous lui connaissons cependant un cadre de titre, assez imposant même, qu'il a utilisé à quelques reprises en 1529 et 1530, notamment pour des ouvrages d'Érasme, de Pagnini, d'André Alciat, ainsi qu'une fois en 1536 pour un ouvrage d'Étienne Dolet. Ce cadre, probablement d'origine baloise, est réservé aux rares in-folio de sa production. On retrouve ce format davantage entre 1528 et 1530, il ne dépasse ensuite rarement les cinq titres par an²¹². Il faut savoir qu'un grand format comme celui-ci offre peu de maniabilité, il est donc réservé à l'étude. Par ailleurs, il est fréquent que ce style d'ouvrages soit ornés et bien décorés puisqu'ils sont généralement destinés à se retrouver dans les bibliothèques universitaires ou de couvents.

Poursuivons la description de nos pages de titre : la première ligne du titre est toujours imprimée avec des majuscules dites baloises de 8,5 mm. Elle est soit accordée au nom de l'auteur ou au premier mot du titre de l'ouvrage. Dépendamment de la structure que Gryphe cherche à donner à la page et de l'information qu'il veut transmettre, il choisit de mettre le nom de l'auteur, selon l'appellation sous laquelle il est le mieux connu, ou le début du titre. Par exemple, sur la page de titre de l'édition de 1538, *Lingua*, d'Érasme, la première ligne n'est pas le nom d'Érasme, mais bien *Lingua*. Même chose pour son édition des *Apophthegmatum* de 1539. Ce qui peut nous paraître surprenant, puisque le nom d'Érasme est attractif. Faut-il voir là des œuvres qui sont davantage reconnaissables, au premier coup d'œil, à leur titre plutôt qu'à leur auteur? Il s'agit en fait d'une stratégie de vente, et Gryphe semble s'en servir avec grande aisance. En effet, une fois imprimé, l'objet-livre est introduit dans un circuit économique et juridique dans lequel l'auteur perd souvent sa place au profit

²¹² Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 33.

de l'esthétisme, de l'apparence de la page de titre et de ce que l'imprimeur veut bien montrer. Selon Roger Laufer, «la rigueur géométriques prévaut sur le sens, car le ou les premiers mots ne sont pas toujours les plus signifiants²¹³».

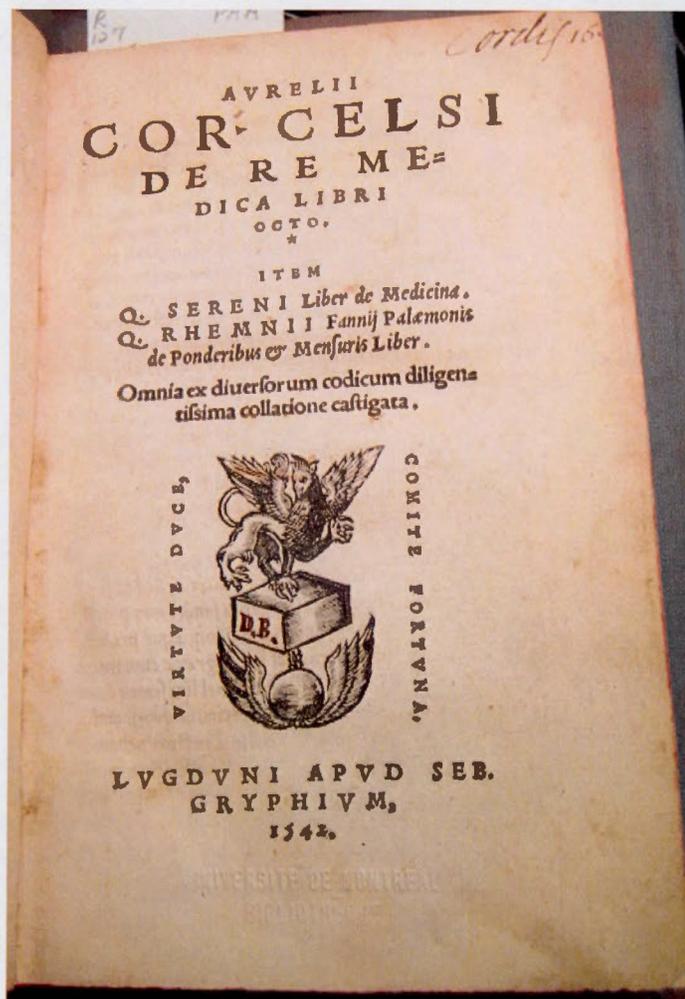
Le reste du titre peut se présenter de trois façons différentes : en haut de case, ce qui est généralement le cas pour la deuxième ligne, en bas de case ou en italique pour les lignes subséquentes. Ensuite suivent, s'il y a lieu, les remarques sur l'édition. Il peut s'agir soit de nom d'auteurs et de titres d'œuvres rajoutés à l'œuvre principale, du contenu de l'ouvrage, du nom du traducteur, du commentateur, de l'éditeur ou de la mention d'une dédicace. Ces remarques sont généralement en minuscules romaines ou en italiques. Mais quand il s'agit d'ouvrage ajouté, le nom de l'auteur est souvent en petites capitales romaines. Parfois, le titre est séparé des remarques par un fleuron ou une petite étoile. Il ne semble donc pas y avoir de constance dans la typographie utilisée par Gryphe pour les titres, du moins en dehors de l'utilisation des hauts de cases pour la première ligne. Bien que le style et la présentation restent la même, le résultat de la composition du titre renvoie davantage à un souci d'esthétisme pour attirer le lecteur, susciter sa curiosité et le séduire. La figure 3.5 est un bon exemple de page de titre qui contient plusieurs éléments typographiques que nous avons mentionnés.

Après le titre et les remarques vient la marque, sur laquelle nous reviendrons, et en dernier lieu l'adresse au titre. Toujours présente et au bas de la page, l'adresse est également imprimée en pyramide inversée en capitale romaine. Ce sont là les seuls éléments que nous retrouvons sur les pages de titre de Gryphe dans notre corpus. Pas de bandeaux, ni aucune autre décoration. Elles sont très représentatives de sa production générale. Comme Jean-François Gilmont l'affirme, «on achète du Gryphe, et la présentation de la page de titre, toujours pareille, certifie la rigueur et le travail de l'édition²¹⁴».

²¹³ Roger Laufer, «L'espace visuel du livre ancien», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris, Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 587.

²¹⁴ Jean-François Gilmont, Alexandre Vanautgaerden, *op. cit.*, p. 308.

Figure 3.5 Page de titre : *De re medica libri octo*, Lyon, 1542²¹⁵.



Nous avons mentionné plus haut que 36 de nos 37 éditions comportent une page de titre. En effet, l'ouvrage de 1540 de Cicéron, *Philosophicorum Cicero*, n'a pas de page de titre en bonne et due forme. La première page du livre s'apparente davantage à une table des livres, mais avec une adresse au titre. En fait, nous avons ici le deuxième tome de l'ouvrage, normalement rattaché au premier qui lui comporte une page de titre. Nous devons donc en comprendre que le tome 2 se vendait à l'origine séparément du premier; ce qui est fort

²¹⁵Aulus Cornelius Celsus, *De re medica libri octo*, Lugduni, Apud Seb. Gryphium, 1542.

probable puisque les livres étaient rarement reliés entre eux, sauf sur demande. Les acheteurs pouvaient donc se procurer les deux volumes séparément. Cela étant dit, d'autres questions nous viennent à l'esprit : est-ce là une stratégie commerciale, faire acheter deux livres plutôt qu'un? Dans ce cas, pourquoi Gryphe n'a-t-il pas orné de sa marque le deuxième tome s'il le vendait seulement séparé du premier? Est-ce à cause d'un souci d'économie de temps et d'encre? Il s'avère difficile de connaître la véritable raison, mais celles-ci sont à la fois toutes possibles.

3.2.1.1 La marque du griffon

Les marques typographiques ont avant tout une fonction commerciale et esthétique puisqu'elles doivent permettre d'associer le livre à l'atelier où il a été produit ou à la boutique du libraire où il a été vendu. Elles doivent donc représenter de façon claire un imprimeur ou un libraire pour pouvoir aisément l'identifier. Pour cette raison, la marque utilisée par Gryphe fait allusion à son nom. Cette marque à l'effigie du griffon, son animal-symbole, toujours situé entre le titre et l'adresse, s'impose au premier regard. Facilement reconnaissable pour le public, la marque donne au lecteur une impression de déjà vu qui lui garantit sa valeur et sa qualité. Gryphe utilise plusieurs marques de titre. Nous les avons identifiées à partir de la *Bibliographie lyonnaise* de Baudrier. La figure 3.6 présente les quatre marques typographiques que nous avons recensées dans notre corpus, accompagnées du numéro correspondant à celles identifiées par Baudrier. Nous avons donc la marque n°1, n°2, n°3 et n°4. Elles se ressemblent beaucoup, à quelques différences près. Seule la marque n°4 se démarque à cause de son encadrement. On y voit le griffon entouré d'un décor de fleurs et de feuilles, deux petits oiseaux au long bec se trouvent en haut du cadre. Ce qui caractérise et fait la constance de toutes les marques de Gryphe est la présence du griffon tenant dans une griffe une boîte rectangulaire, elle-même enchaînée à une sphère ailée²¹⁶. En 1784, Ménestrier, dans *Art des emblèmes*, donne en ses termes l'explication de la marque de Gryphe : «comme en l'emblème de Gryphius, célèbre libraire à Lyon, on voyait un griffon,

²¹⁶ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 53.

symbole de la Diligence, avec un cube, symbole de la Constance et le globe de la Fortune avec ses ailes pour dire qu'il falloit pour réussir dans le monde de la Diligence, de la Constance et du Bonheur »²¹⁷. Encadré en tout temps de sa devise, *Virtute duce, comite fortuna*, «Avec la vertu pour guide et la fortune pour compagne», celle-ci est tirée, d'après Baudrier, «d'une lettre de Cicéron à L. Munatius Plancus, généralement regardé alors comme le fondateur de Lyon²¹⁸». La maxime est partagée en deux sections, disposées verticalement à gauche et à droite du griffon pour conserver l'équilibre. Dans son ensemble, la marque de Gryphe affirme de façon manifeste toute l'attention et le soin qu'il donne à ses éditions. Concernant la boîte rectangulaire et de la sphère ailée, nous ne possédons pas d'autre témoignages qui peuvent nous renseigner sur leur présence et leur sens.

Enfin, l'usage que Gryphe fait de ses marques démontre que le choix d'une marque plutôt que d'une autre n'est pas en lien avec sa période d'activité. En effet, la marque n°1 se retrouve autant sur des éditions de 1533 que de 1550. Aussi, ce choix ne semble pas non plus avoir de rapport avec le contenu ou le statut de l'ouvrage. Le seul lien qu'il nous est possible de faire avec les ouvrages de notre corpus est l'utilisation de la marque n°4, la marque encadrée, pour les ouvrages de format in-quarto. Cependant, puisque notre corpus comporte seulement cinq ouvrages in-quarto, et que les thématiques de ces ouvrages sont variées, il est plutôt difficile de trouver un rapport entre marque, format et thématique. Simplement pourrions-nous dire qu'étant donné que le format in-quarto est plus grand, il se prête forcément mieux à accueillir une marque plus imposante, sans compter qu'elle a probablement été créée pour cette raison.

Bien que les pages de titre nous donnent de l'information moins significative que celle que peuvent nous révéler les formats et la typographie, comme nous le verrons, il n'en reste pas moins qu'elles ont leur importance dans l'étude de la construction du livre moderne. Elles sont le lieu du premier contact entre le lecteur et le livre et leur présentation a donc tout

²¹⁷ Claude-François Menestrier, *Art des emblèmes*, Paris, J.-B. De la Caille, 1784, p.58, cité dans Henri Baudrier, *Bibliographie lyonnaise. Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVIe siècle*, publiées et continuées par J. Baudrier, 12 vol., Lyon, L. Brun, tome VIII, p. 18.

²¹⁸ *Ibid.*

intérêt à attirer l'œil. Comme le disaient Gilmont et Vanautgaerden, avec une composition simple qui suit toujours la même logique et une marque qui a su se faire reconnaître, Gryphe a fait de ses pages de titre un gage de la qualité de ses ouvrages par la constance.

Figure 3.6 Marques au titre²¹⁹



²¹⁹ Il ne s'agit pas des dimensions réelles des marques. Elles ont été modifiées pour en permettre une meilleure utilisation et observation.

3.2.2 Les formats

Le choix du format du livre n'est pas une décision arbitraire. Il s'agit d'un véritable choix éditorial et commercial et une indication de l'usage prévu d'un ouvrage²²⁰. L'utilisation d'un in-8° ou d'un in-4° lors de l'impression d'une édition a toute son importance. Chez Gryphe, on remarque une tendance : ses ouvrages deviennent de plus en plus petits au fil du temps. Cette préférence pour les formats réduits est le reflet de changements qui s'opèrent au début du XVIe siècle. En effet, Alde Manuce utilise dès 1501 le in-8° comme format de poche pour l'impression de classiques. Si les formats in-4° et in-8° sont généralement utilisés pour les ouvrages de piété quotidienne, il n'en va plus de même au début du XVIe siècle. Ainsi, ces formats sont adaptés à d'autres types de livres parce que les pratiques de lecture évoluent au même moment; le livre savant n'est plus seulement destiné au pupitre d'étude²²¹. Cependant, il faut plusieurs années encore avant que les classiques latins s'imposent véritablement dans ces formats et que ces derniers deviennent les mieux adaptés aux écrits des humanistes et plus pratiques pour les déplacements. Gryphe s'inscrit dans ce courant et propose, comme Manuce, des classiques latins en format de poche, ce qui deviendra caractéristique de ses éditions. En effet, selon Hélène Lanier, «après avoir pris son indépendance par rapport à la Compagnie des libraires, en 1528, il abandonne presque totalement les grands in-2° du début de sa carrière pour des formats réduits, in-4° mais surtout in-8°, puis in-16°»²²². Il n'est donc pas rare de rencontrer dans sa production à partir du milieu des années 1540 des in-16° qui sont de véritables bijoux typographiques. Notre corpus est donc composé de six éditions in-4°, de 24 éditions in-8° et de sept éditions in-16°.

Les formats in-8° sont donc en écrasante majorité dans notre corpus et ils le sont aussi dans la production globale de Gryphe tout au long de sa carrière. Sur nos 24 éditions, 11 sont des textes d'auteurs anciens et 13 sont des textes d'auteurs modernes. Gryphe n'imprime donc pas en format in-8° que des auteurs antiques. Si ce format est d'abord destiné

²²⁰ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 32.

²²¹ Hélène Lannier, *op. cit.*, p. 109.

²²² *Ibid.*, p. 108

aux livres de piété quotidienne, comme les livres d'heures, son usage tend à changer quand les humanistes décident de rendre plus accessible la littérature classique, mais aussi leurs propres textes; la commodité avérée des petits formats s'étant véritablement imposée à partir de la fin des années 1520. L'utilisation de l'in-8°, autant chez l'imprimeur que chez les auteurs et les lecteurs, témoigne alors des progrès de la lecture. Non seulement on passe du livre manuscrit au livre imprimé, ce qui ne s'est pas fait sans difficulté, mais on passe du grand livre de luxe et de prestige destiné à l'étude au petit livre que l'on peut transporter. Ainsi, en privilégiant ce format dès le début de sa carrière, Gryphe contribue à faire du livre humaniste et savant un objet plus accessible, mais aussi plus rentable. En effet, il en coûte moins cher d'imprimer ces petits livres parce que la quantité de papier et d'encre nécessaire à leur production se voit du coup diminuée.

Quant au format in-16°, nous n'en avons aucun avant 1543 dans notre corpus, même qu'il est quasi nul dans la production globale de Gryphe avant 1542. Ce format a davantage été utilisé par l'imprimeur pour la réimpression des ouvrages les plus connus des classiques latins imprimés en format in-8°. À l'exception du *Testamentum Novum* d'Érasme et de l'édition des *Livres sapientiaux*, les quatre autres ouvrages dans ce format sont d'auteurs anciens. L'édition in-16° tend donc progressivement à remplacer l'édition in-8° dès 1545. Simple effet de mode? On peut penser que Gryphe mise sur le fait que les petits formats sont particulièrement commercialisables afin de proposer des ouvrages encore plus petits, plus pratiques pour les lecteurs qui tendent à se déplacer²²³.

Nos six éditions en format in-4° ont été imprimées en 1533, 1537, 1538, 1539, 1540 et 1544. Il y a donc un seul ouvrage in-4° dans notre corpus imprimé après 1540 : il s'agit de l'édition commentée des épîtres de saint Paul par Claude Guillaud. Selon Raphaëlle Bats, ce format a plutôt été utilisé entre 1535 et 1545 et nous savons peu de choses sur son usage. Aussi peut-on supposer que la production dans ce format est le résultat de commandes particulières²²⁴. Étant donné que le format in-4° n'est pas beaucoup utilisé par Gryphe, autant

²²³ Raphaëlle Bats *et al.*, *op. cit.*, p. 37.

²²⁴ *Ibid.*, p. 33

dans sa production globale que dans notre corpus, et que les thématiques liées à ce format sont diverses (science, religion, mais aussi philosophie), il est plutôt difficile de tirer des conclusions sur le rapport format et thématique. Toutefois, on voit très bien que le désir de Gryphe de s'inscrire dans un contexte humaniste lui fait faire des choix éditoriaux qui sont plutôt axés sur la lecture individuelle, donc sur un format qui est mieux adapté au transport et aussi moins cher, comme le in-8°.

Nous pouvons donc percevoir des changements au niveau des formats utilisés par Gryphe entre 1530 et 1551. L'utilisation du format in-8° et in-16° est essentiellement liée à des intérêts financiers, puisque le coût est diminué par rapport à un grand format, mais il y a aussi un intérêt lié au rayonnement de l'humanisme, puisque les petits formats ont rapidement été appréciés des humanistes étant plus faciles à manipuler et à transporter. On remarque aussi que l'utilisation d'un format ou d'un autre est davantage liée à la période d'activité de Gryphe qu'à la thématique des livres ou à leur auteur. Notre corpus démontre que Gryphe s'inscrit dans une production humaniste et moderne, inspirée de celle d'Alde Manuce, et qu'elle est destinée à un public d'érudits et de savants.

3.2.3 Mise en page

Les notions de mise en page, mise en texte et mise en livre renvoient à la structure physique et à la présentation matérielle de l'objet livre, mais aussi à sa réception, puisque celle-ci dépend de la forme de l'œuvre et de la présentation du texte. Cependant, il est difficile de bien différencier ces concepts, leur définition étant un peu floue, et de savoir à quels éléments d'organisation ils se rapportent réellement. Henri-Jean Martin distingue durant les années 1990 la «mise en page» de la «mise en texte». Pour lui, la mise en page désigne seulement les dispositifs constants retrouvés sur chaque page d'un ouvrage; tous les autres éléments appartiennent à la mise en texte. Cependant, d'après Alexandre Vanautgerden, «mise en texte» n'évoque pas grand-chose dans l'esprit du public²²⁵. Il propose plutôt de

²²⁵ Alexandre Vanautgerden, *Érasme typographe, humanisme et imprimerie au début du XVIe siècle*, préface de Jean-François Gilmont, Académie Royale de Belgique, Librairie Droz, 2011, p. 6

conserver la notion de mise en page, mais dans son acception la plus large, qui renvoie non seulement à la façon dont l'ouvrage est conçu dans son ensemble, mais aussi à la somme des éléments d'organisation du texte qui permettent de maîtriser la réception du livre dans le public²²⁶. Nous avons opté pour cette définition.

Cependant, le concept de mise en page pose aussi certaines difficultés puisqu'il n'existe pas au XVI^e siècle²²⁷. L'absence de normes à cette époque dans la présentation des livres, comme nous l'avons vu pour la page de titre, explique que plusieurs imprimeurs se soient heurtés dans ce domaine à de grands problèmes. En effet, selon Martin, «beaucoup de livres se présentent comme une succession de pages-blocs, car nul en son temps n'a encore l'idée que la mise en page d'un texte n'est pas autre chose que l'art d'équilibrer les noirs et les blancs²²⁸». Il faut comprendre que les «blancs» sont à la base du discours écrit et que celui-ci n'obéit pas aux mêmes lois que le discours parlé²²⁹. La question de la mise en page s'est surtout posée au moment où les humanistes ont cherché à éditer les classiques de l'Antiquité : devaient-ils les laisser dans leur présentation originale pour conserver leur pureté ou les modifier pour les rendre plus lisibles et accessibles? La présentation des textes anciens posait réellement problème, sans compter que le discours écrit n'est pas, dans la première moitié du XVI^e siècle, doté d'une logique propre qui peut se donner à comprendre par sa mise en page et sa structure. Également, outre les classiques, les différentes versions des textes de l'Écriture, paroles d'abord transmises par une tradition orale, et la multiplication par la suite de leurs éditions ont engendré de nombreuses présentations différentes²³⁰.

²²⁶ *Ibid.*

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Henri-Jean Martin, *La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles) : mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Édition du Cercle de la librairie, 2000, p. 230.

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ *Ibid.*, p. 286.

Selon Martin, c'est dans l'édition de 1513 des *Dialogues* de Platon d'Alde Manuce que l'on voit apparaître pour la première fois le fameux «blanc aldin», forme de mise en paragraphe qui sépare le texte par de petits blancs situés à l'intérieur d'une même ligne²³¹. Avec cette mise en page apparaissent les premières «tables des matières». Ces tables, qui renvoient à une page et à une ligne dans le texte, annoncent le contenu des chapitres, c'est-à-dire des sections séparées par un blanc. C'est là une façon de présenter le texte antique tel qu'en lui-même sans le modifier, mais avec un système de renvoi commode permettant au lecteur de retrouver le passage qu'il cherche²³². Cette présentation s'améliore au cours de la décennie 1520 avec la présence des premiers index thématiques et le remplacement des «blancs» dans le texte par des titres de section provenant de la «table des matières» ou de l'index thématique. Les sections sont donc présentées comme des chapitres très courts non encore numérotés.

On retrouve cette méthode dans les imprimés de Gryphe, mais avec l'ajout de numéros pour les chapitres et de manchettes explicatives dans les marges. Le premier livre de notre corpus dans lequel nous avons un système de référence est l'édition de 1530 du *Psalterium sextuplex* de Pagnini. Il s'agit en fait d'un index alphabétique avec le numéro du psaume en chiffre arabe. Nous avons en tout huit ouvrages qui contiennent une table des contenus, des livres, ou des chapitres. Plus encore, dans l'édition de 1546 d'Artémidore d'Éphèse, chacun des cinq livres de l'ouvrage a sa propre table des chapitres. Quant aux index alphabétiques, nous avons 22 ouvrages qui en contiennent un et certains, comme les *Commentarii* de César, en contiennent deux. D'autres ont aussi la particularité d'être extrêmement longs, comme celui dans l'édition de 1542 du *De Asse* de Budé qui fait près de 60 pages; il faut dire que l'ouvrage en contient environ 900. Ces index sont généralement une liste de noms de personnes, de noms de lieux, de mots significatifs ou de «choses distinctes». Cependant, ils sont plus souvent qu'autre chose le fruit du travail de l'auteur ou de l'éditeur et non celui de l'imprimeur et à moins qu'il s'agisse d'une édition princeps, l'index a seulement été recopié.

²³¹ *Ibid.*, p. 301.

²³² *Ibid.*

Par ailleurs, il faut savoir que les dispositifs de référence ne sont pas une création de la Renaissance. Selon Eisenstein, «il convient de ne pas exagérer les nouveautés apportées par l'imprimerie, ni de négliger la manière dont des acquis antérieurs ont pu orienter l'utilisation du nouvel outil²³³». En fait, l'usage des tables, institué dès 1220, et de l'index, n'était nullement inconnu des compilateurs ou commentateurs médiévaux²³⁴, même si l'emploi de l'index alphabétique, à partir de la fin du XIIe, était considéré comme allant à l'encontre de la pensée scolastique. En effet, selon Richard Rousse, «Dieu avait créé un univers harmonieux, aux parties liées entre elles; il revenait à l'érudit de discerner ces rapports rationnels [...] et de les refléter dans la structure de ses écrits. L'ordre alphabétique impliquait l'abdication de cette responsabilité²³⁵». L'utilisation de l'index à cette époque supposait donc, aux yeux de certains, la possibilité d'accomplir une interprétation individuelle des textes. Ainsi, il faut voir que les outils de référence trouvent tout naturellement leur place dans le contexte de l'édition humaniste où s'imposent l'esprit scientifique et l'appropriation individuelle de la lecture. La présence dans les ouvrages de Gryphe d'index avec renvois aux pages est le signe d'une grande érudition, puisqu'elle constitue une autre façon de « lire » le livre.

Gryphe prend grand soin de la beauté et de la présentation de ses ouvrages. En effet, les formules qu'il adopte nous apparaissent singulièrement modernes : division des textes en chapitres, alinéas, présence de titres courants, utilisation des culs-de-lampe pour équilibrer les pages, jeux des caractères typographiques, table des contenus, index, etc. Ce qui est peut-être le plus marquant dans la mise en page des éditions de Gryphe pour cette époque, et le plus banal pour nous aujourd'hui, est la présence constante des titres courants, des titres de chapitres et de leurs numéros. Ces éléments sont généralement toujours imprimés sur le même modèle : les titres courants sont en majuscules romaines et les titres de chapitres sont

²³³ Elisabeth Eisenstein, «Le livre et la culture savante», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris, Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 684.

²³⁴ Mary A. et Richard H. Rousse, «La naissance des index», dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris, Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», p. 100.

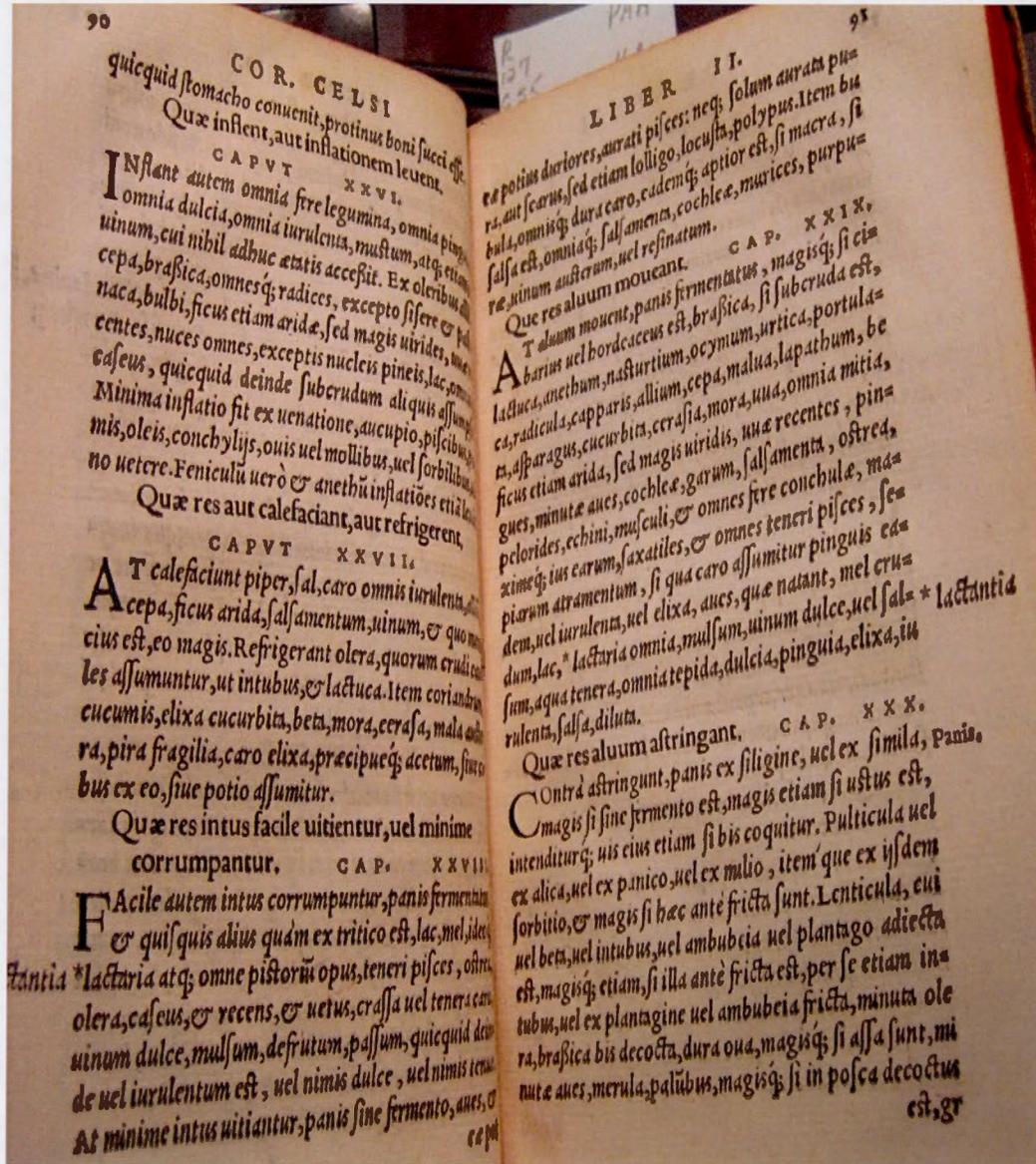
²³⁵ *Ibid.*

en minuscules romaines (voir figure 3.7). Cependant, si le texte est imprimé en romain, pour ne pas le confondre avec le titre du chapitre, ce dernier sera dans un format plus petit. Aussi, si les chapitres comportent des divisions, les titres de ses divisions sont en minuscules romaines et le titre du chapitre est par conséquent en majuscules romaines (voir figure 3.8). Par ailleurs, la première lettre du premier mot de chaque chapitre est généralement une grande majuscule romaine bien foncée. On retrouve aussi cette construction dans les formats in-16° pour le premier mot d'un livre quand la place ne permet pas d'y inclure une lettrine. Il y a cependant une exception, chaque premier chapitre de chaque livre est doté d'une lettrine. Quant au numéro des chapitres, ils sont toujours en chiffres romains. Enfin, lorsqu'une œuvre est divisée en plusieurs livres, les titres de ces livres sont généralement en majuscules romaines, du moins pour la première ligne, avec parfois des caractères romains minuscules ou italiques pour les lignes subséquentes. Ils sont toujours imprimés en pyramide inversée.

Gryphe intègre également la composition en cul-de-lampe pour les textes qui ne remplissent pas tout l'espace de la page (voir figure 3.11). Souvent, le texte de la préface ou de la dédicace se termine de cette façon. Cela permet à l'imprimeur de commencer le texte suivant sur une nouvelle page et au lecteur de prendre une pause avant de poursuivre la lecture. On remarque cependant dans notre corpus quelques ouvrages imprimés à pleine page, en un seul bloc (voir figure 3.10). C'est le cas notamment de l'ouvrage de Sadolet, *De laudibus philosophiae*, imprimé en format in-4° et de l'*Illiade* d'Homère imprimé en format in-8°. Les seuls éléments qui séparent le texte dans ces ouvrages sont les titres de livres. Même chose pour certains ouvrages en format in-16° dont celui d'Appien d'Alexandrie, l'édition de 1548 de Tite-Live et celle des *Livres Sapientiaux*. Dans ces derniers cas, le format fait évidemment en sorte que le texte est plus serré et que la place pour les blancs ou les alinéas est comptée. Mais que dire pour les in-4° ou in-8°? Si la division en paragraphe n'est pas toujours utilisée pour les textes de l'Antiquité, Gryphe ne fait pas ici exception avec l'ouvrage d'Homère et celui de Sadolet, basé sur des textes de Cicéron. Dans le but de sauver de l'espace, on retrouve dans certains ouvrages, en bas des pages complètement, le titre du prochain chapitre qui suit à la page suivante sans qu'il n'y ait d'espace entre lui et le texte qui le précède (voir figure 3.9). Cela donne donc une mise en pages très serrée. On retrouve cette disposition dans l'ouvrage de Giovanni Bartolomeo Marliani et dans celui de Melanchthon,

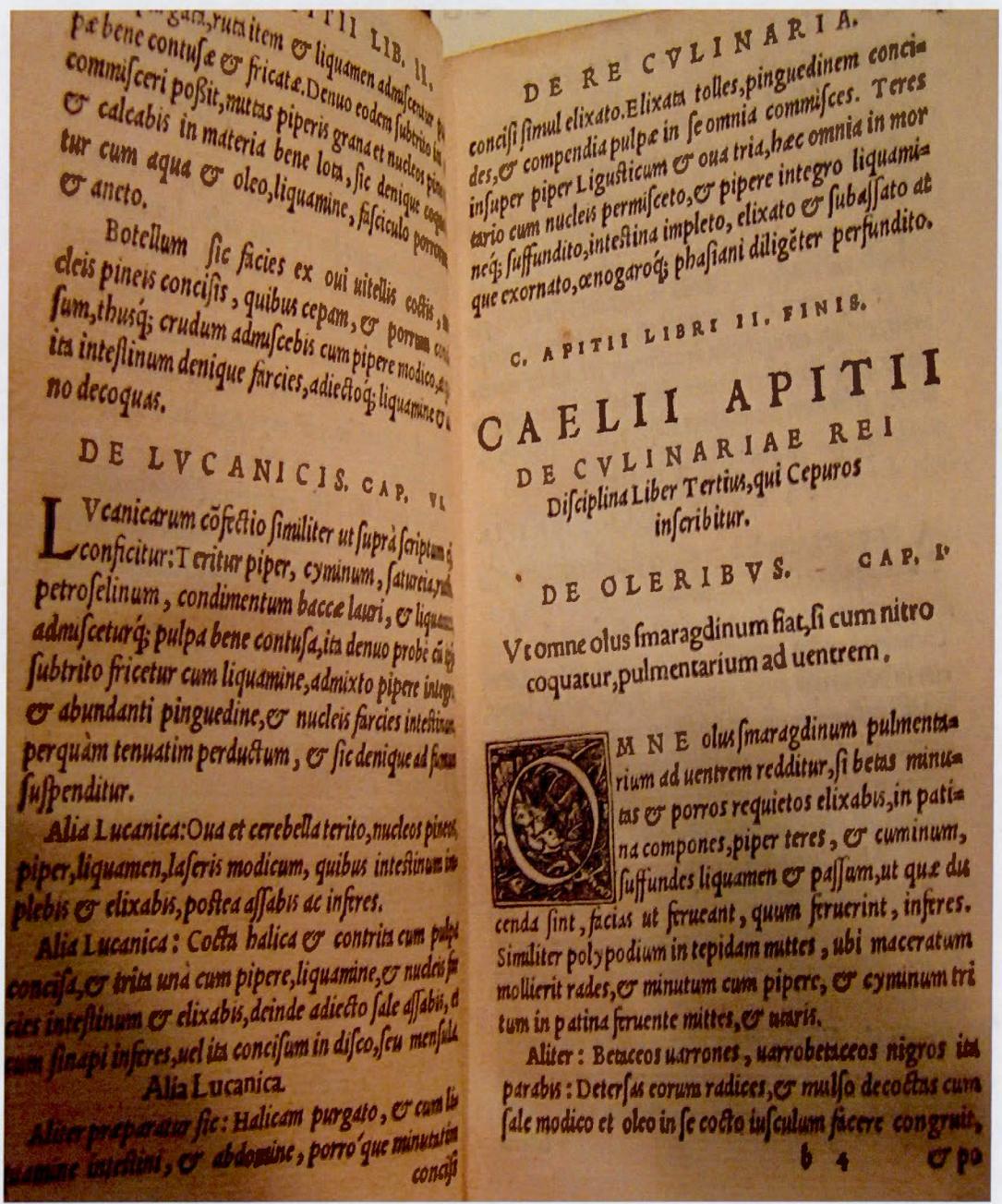
qui sont pourtant tous les deux en format in-8°. Il y a donc là un souci qui est davantage lié à l'aspect commercial. En utilisant moins de papier, on réduit du coup les frais de production.

Figure 3.7 Mise en page (1)²³⁶



²³⁶ Aulus Cornelius Celsus, *De re medica libri octo*, Lugduni, Apud Seb. Gryphium, 1542, p. 90 et 91.

Figure 3.8 Mise en page (2)²³⁷



²³⁷ Apicius, *De re culinaria libri decem*: B. Platinae Cremonensis *De tuenda valetudine, natura rerum, & popinae scientia libri X*, Luguduni (sic), apud Seb. Gryphium, 1541, p. 23.

Figure 3.9 Mise en page (3)²³⁸

LIBER II.

55

draginta talentis factum, ex Apollonia ponti à Lucullo in urbem translatum. In eodem monte Iani simulacro I. dextera trecentorum, sinistra sexaginta quinque numerum tenenti, ad demonstrandam anni dimensionem, quidam locum fecere: sicuti Plinius Castoris, & Pollucis in templo Iouis Tonantis, & Tremellius Iouis Opt. Max. P. statuæ aureæ decem pedum à D. Claudio dicatæ. Sed cum in hoc deorum domicilio omnium deorum simulacra fuisse dicat Ser. superfluum est pauca, ex infinitis, uelle recensere. Videamus ergo quæ nunc sitæ sunt statuæ. Pro adibus igitur Conseruatorum duo pari forma marmorea fluuiorum Simulacra seminuda uisuntur, quæ, inquit Ful. quantum ex rerum argumento deprehendi potest, Nili, ac Tygris fluu. numina sunt: quorum alterum Sphinga Aegypti peculiare animal, cui cubito innititur, habet. Alterum uero Tygridem Armeniae truculentam feram: in quorum sinistris est Cornucopia, rerum affluentiam significans. Intra limen à dextris signum æreum auro perfusum nudi Herculis, & adhuc imberbis dextera clauam, sinistra uero Hesperidum aurea mala tenens, conspicitur. Quod prope scholam Græcam in ruinis aræ Maximæ, foroq; Boario repertum esse scimus. Visuntur & marmorea signa parietibus inclusa L. Veri Antonini de triūpho Parthico: siue M. Antonini de triumpho Dacico, sublata ex æde S. Martinæ. In aula uero superiori statua ænea Satyri pulcherrima, & quædam alia deorum simulacra sunt sita.

De statuis hominum, Regum, & Imperatorum,
quæ in Capitolio fuere.

CAP. VII.

d 4

Non

²³⁸ Giovanni Bartolommeo Marliani, *Topographia antiquae Romæ*, Lugduni, Apud Seb. Gryphium, 1534, p. 55.

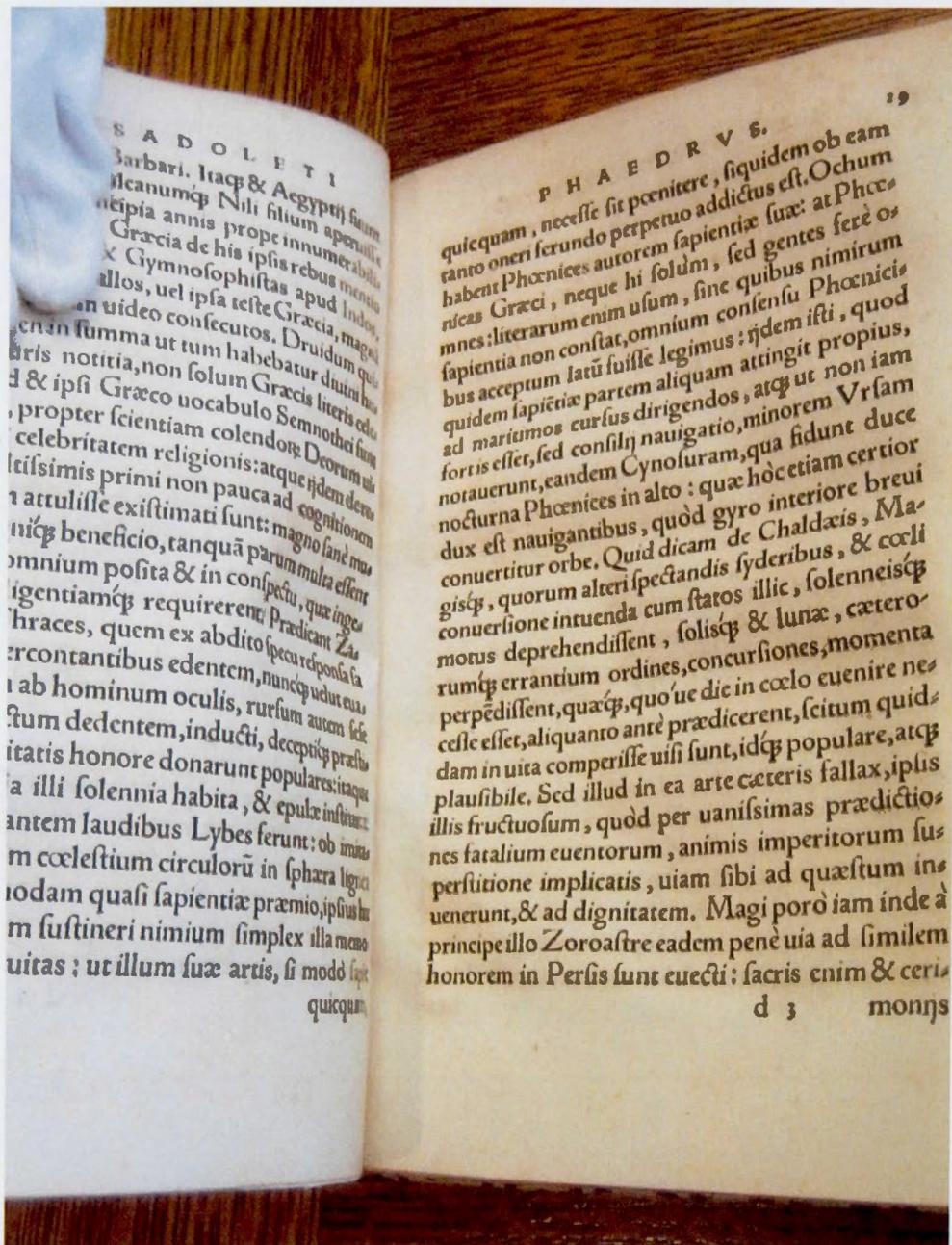
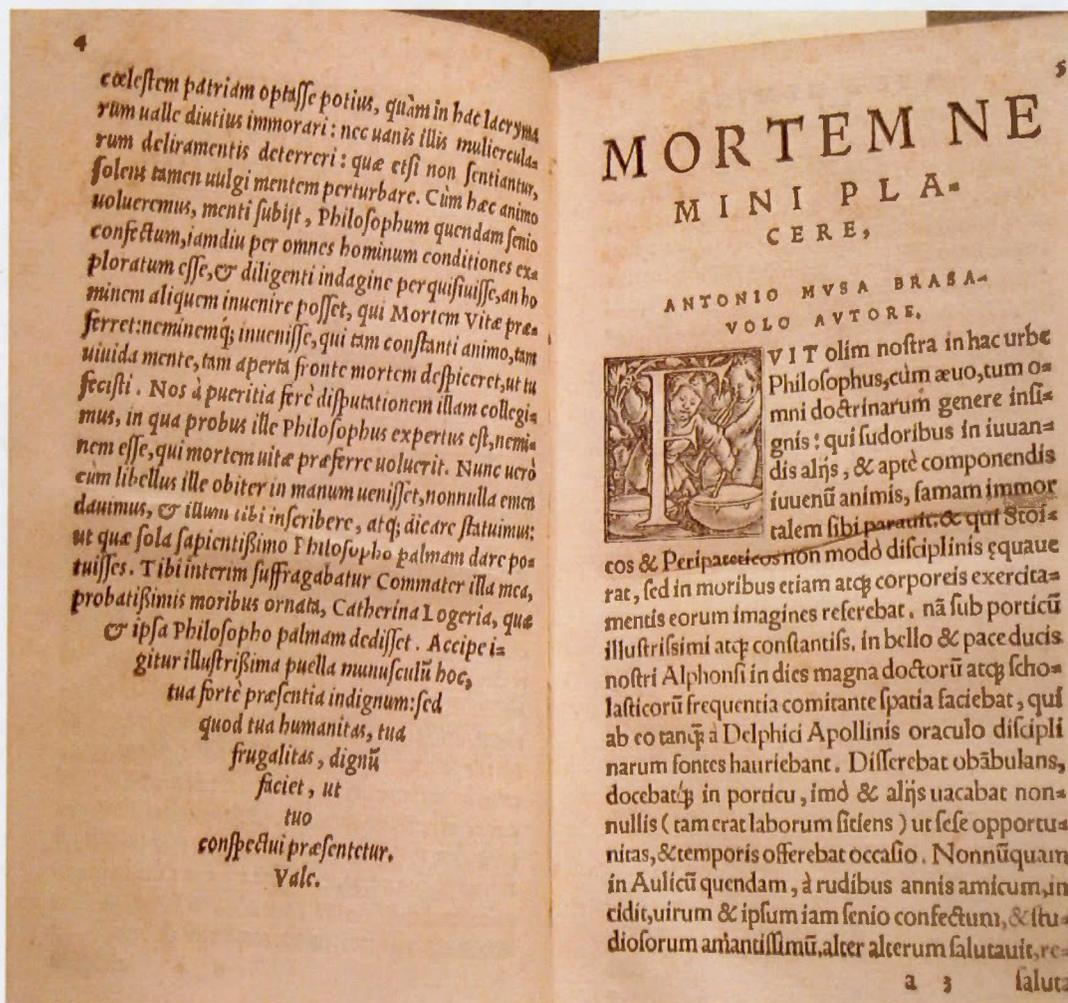
Figure 3.10 Mise en page (4)²³⁹²³⁹ Jacopo Sadoletto, *Iacobi Sadoleti De laudibus philosophiae libri duo*, 1538, p. 19.

Figure 3.11 Mise en page (5)²⁴⁰

Nous avons fait remarquer que Gryphe ne donne pas dans la décoration et les ornements. Excepté le cadre de titre que nous avons mentionné plus haut, on ne retrouve à l'intérieur de ses ouvrages ni cadre ni bandeau. Les seules gravures sur bois que l'on rencontre sont des lettrines. Elles sont placées au premier mot de chaque début d'ouvrage et de chaque livre; le reste du mot est en majuscules romaines. Ses lettrines sont dans le style Renaissance-allemande de Holbein et on les retrouve chez Froben entre 1516 et 1520. En effet, c'est à Holbein et à son frère que les imprimeurs bâlois, particulièrement Froben,

²⁴⁰ A. M. Brasavola, *Quod nemini mors placeat.* --, Lugduni, apud Seb. Gryphum, 1543, p. 4 et 5.

s'adressent pour les encadrements et les vignettes²⁴¹. Après s'être installé à Bâle en 1515, Holbein contribue, par ses gravures sur bois, au rayonnement du célèbre atelier de Froben et à l'œuvre d'Érasme. Quant à la présence de certaines de ses gravures à Lyon, elle est le résultat des échanges entretenus entre les imprimeurs et graveurs de ces deux villes. Selon William Kemp et Elsa Kammerer, entre la fin des années 1530 et le début des années 1540, deux séries de gravures dessinées par Holbein pendant les années 1520, procurées initialement par les libraires lyonnais Melchior et Gaspar Trechsel, occupent une place de choix sur la scène du livre religieux illustré à Lyon²⁴².

Concernant les lettrines de Gryphe, bien que nous possédions peu ou pas d'information sur elle, faute d'inventaires sérieux, il est fort possible qu'elles proviennent de l'atelier de Froben, du moins de Bâle, puisqu'elles ont le même style. Elles représentent de petits personnages, des animaux ou des figures allégoriques entremêlées dans la lettre. Parfois, elles sont composées d'un simple décor de feuilles et de fleurs. À partir de notre corpus, on remarque que Gryphe possède plusieurs séries de lettrines de grosseur variable. Les plus petites mesurent environ 1.3 cm de côté et les plus grosses près de 6 cm de côté. D'après Kemp, on voit apparaître ces grandes lettrines dès 1526 dans les éditions juridiques que Gryphe imprimait pour la Compagnie des libraires²⁴³. Dans notre corpus, on retrouve le «O» tiré du *De Laudibus Philosophia* de Sadolet et le «P» de l'édition commentée des Épîtres de saint Paul. Ces deux ouvrages, de format in-4°, sont bien disposés à recevoir une telle lettrine. Nous pouvons les observer à la figure 3.12 et 3.13.

Gryphe cherche donc à travers ses mises en page à préserver la tradition des textes classiques tout en les rendant beaucoup plus commodes à lire en y intégrant des éléments de modernité: titre courant, chapitre, alinéas, cul-de-lampes. Même si le livre imprimé n'est pas

²⁴¹ Ambroise Firmin-Didot, *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois...pour faire suite aux costumes anciens et modernes de César Vecellio*, F. Didot, 1863, p. 75.

²⁴² William Kemp et Elsa Kammerer, «Les Icones de Holbein et Corrozet (1538-1547) : gravures, épigrammes et typographie chez les Trechsel et les Frellon», dans Brenda Dunn-Lardeau (dir.), *Ouvrages phares de la Réforme et de la Contre-Réforme dans les collections montréalaises*, Québec, Presse de l'Université du Québec, 2014, p. 94.

²⁴³ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 160.

encore soumis à une codification rigide, qui s'élabore davantage dans le dernier tiers du XVI^e siècle, Gryphe fait preuve, d'une part, d'une constance et d'un souci d'esthétisme en présentant ses ouvrages dans un style très sobre tout en mettant en évidence les éléments importants et, d'autre part, d'une certaine logique commerciale pour éviter des coûts de production trop élevés.

Figure 3.12 Lettrine : *Collatio in omnes divi Pauli apostoli epistolas*, Lyon, 1544



Figure 3.13 Lettrine : *De laudibus philosophiae*, Lyon, 1538



3.2.4 Typographie

Il y a chez Gryphe durant les années 1530-1551 deux périodes typographiques différentes : une première de 1528 à 1543 et une seconde de 1543 à 1556. La première fait référence à la période d'utilisation des caractères bâlois de style aldin, donc des caractères fabriqués à Mayence, que l'on retrouve ensuite à Bâle, mais dont le style, pour les italiques, provient de l'atelier d'Alde Manuce à Venise à qui l'on doit l'invention de ce caractères au tout début du XVI^e siècle. La seconde fait référence à la période d'utilisation des caractères français des graveurs parisiens comme Claude Garamont et Robert Granjon, les plus grands concepteurs et fondeurs de caractères du XVI^e siècle. Comme nous l'avons déjà mentionné, Gryphe est non seulement le premier à utiliser des fontes baloises, de style aldin notamment, mais il le fait deux ans et demi avant ce qu'on a appelé «la révolution aldine» à Paris, initiée par Robert Étienne à la toute fin de 1530. En effet, toute au long de la décennie 1520, les imprimeurs parisiens ne disposent que de mauvaises imitations des caractères bâlois.

Les deux types de caractères d'imprimerie qui prédominent dans les impressions de Gryphe de corpus sont l'italique et le romain; l'italique étant majoritaire. On retrouve également dans sa production plusieurs ouvrages qui contiennent des pages, des paragraphes ou des phrases en grec et en hébreu. Trois ouvrages de notre corpus contiennent des caractères hébreux et 16 ouvrages contiennent des caractères grecs. Cela suppose donc l'utilisation d'une ou plusieurs fontes grecques et hébraïques, mais aussi une connaissance approfondie de ces deux langues. Nous proposons d'étudier les caractères typographiques de Gryphe sous l'angle de leurs usages et d'en faire la description.

3.2.4.1 Caractères bâlois, caractères français

Les travaux de Vervliet²⁴⁴ montrent bien que Gryphe n'utilise pas de fonte française avant 1542. Tous ses caractères proviennent de Bâle, fabriqués à Mayence pour la plupart par

²⁴⁴ Hendrick Vervliet, *The Palaeotypography of the Renaissance, op.cit.*; *French Renaissance Printing Types : A Conspectus, op. cit.*

le graveur Schöffer le Jeune. En fait, Vervliet voit apparaître chez Gryphe en 1527 une fonte que l'on retrouve à Paris pratiquement au même moment: un petit-romain mesurant 66 mm par 20 lignes²⁴⁵. Vu pour la première fois à Leipzig en 1519, ce caractère se retrouve à Anvers et à Paris en 1526, mais chez un nombre très limité d'imprimeurs. Cependant, selon Vervliet, «this type smells of some foreign, presumably German, origin²⁴⁶», ce qui nous pousse à croire que Gryphe utilise une fonte dont le style n'est pas français. C'est tout le contraire à Paris où les imprimeurs contemporains de Gryphe, tels Simon de Coline et Robert Estienne, utilisent seulement, ou presque, des caractères français fabriqués localement. En effet, sur les 51 fontes romaines utilisées à Paris dans les trois premières décennies du XVI^e siècle répertorié par Vervliet, seulement six proviennent de l'extérieur, de l'Italie ou de l'Allemagne²⁴⁷. Il faut se souvenir que Lyon possède une situation géographique privilégiée, ce qui permet à de nombreux imprimeurs en provenance des grands centres d'imprimerie européens de s'installer dans la ville. Ces derniers arrivent non seulement avec leur savoir-faire, mais aussi avec leurs propres caractères.

Pourquoi Gryphe se procure-t-il et utilise-t-il uniquement des fontes bâloises pendant plus de quinze ans, puisqu'on les rencontre encore après 1542? La question a déjà été soulevée, mais nous n'avons toujours pas de réponse satisfaisante et peut-être n'en aurons-nous jamais; on peut cependant faire quelques suppositions ou suggestions. Comme nous l'avons déjà mentionné à quelques reprises, les relations qu'entretiennent Lyon et Bâle ont permis plusieurs échanges de matériels typographiques entre les imprimeurs et Gryphe a sans doute profité de ces ententes. Aussi, l'influence d'Érasme et de son imprimeur Froben l'a convaincu d'imprimer ses livres sur le même modèle. En effet, d'après William Kemp, «à Lyon, en 1527, très peu de police pouvait concurrencer la présentation du livre bâlois qu'affectionnait tant Érasme lui-même²⁴⁸». Une chose est certaine, au moment où Gryphe entame sa carrière, les caractères des imprimeurs parisiens, Colines et Estienne exceptés, ne

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 37

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 13

²⁴⁸ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 173

dépassent pas la qualité moyenne et ils ne font l'envie de personne²⁴⁹. Après 1530, suite aux avancées parisiennes, Gryphe conserve tout de même ses caractères bâlois. On peut penser que de tout changer aurait été pour lui un investissement beaucoup trop important.

Pourquoi donc Gryphe se procure-t-il de nouvelles fontes, françaises, vers 1542? À ce moment, deux graveurs parisiens sont en opération : le talentueux Claude Garamont et Robert Granjon, dont l'influence est à venir. Le premier apporte une beauté, une sobriété et une standardisation aux caractères romains; le second développe de nouveaux caractères italiques. Le prestige que Garamont connaît au début de la décennie 1540 à Paris n'est plus à démontrer. Quant à Granjon, il faut attendre quelques années encore avant de le voir établir sa réputation. Cependant, le graveur est à Lyon vers 1540. Est-ce que Gryphe a vu là une chance d'accroître son rayonnement en s'associant à un nouveau graveur parisien? C'est là une possibilité. Du moins, il a senti qu'il était temps de diversifier son matériel typographique ainsi que la présentation de ses ouvrages. Par ailleurs, la concurrence que se livrent entre eux les imprimeurs a sans doute influencé son choix. En effet, l'imprimeur lyonnais Jean De Tournes, qui sort tout juste de l'atelier de Gryphe, contracte au même moment un accord avec Granjon. Cependant, De Tournes ne dispose pas des moyens nécessaires pour se procurer de nouvelles fontes. Gryphe, par contre, peut se permettre un tel achat. Une entente aurait donc pu survenir entre les deux imprimeurs puisqu'ils ont utilisé des fontes identiques. Il faut croire en cette année 1542 que Gryphe et De Tournes ont su reconnaître dans la typographie de Granjon un gage de qualité.

3.2.4.2 L'italique

Entre 1500 et 1528, l'italique reste minoritaire à Lyon par rapport au gothique. En fait, on le retrouve dès 1502, mais il s'agit d'imitations pour contrefaire les éditions aldines. Même au milieu du XVI^e siècle, l'italique ne va pas encore de soi chez plusieurs imprimeurs

²⁴⁹ William Kemp, «L'influence d'Érasme sur la nouvelle typographie en France 1500-1500», dans *La memoria de los libros*, Salamanca, Institutio de Historia del Libro y de la lectura, 2004, p. 483.

lyonnais. Selon Kemp, on voit apparaître une fonte italique chez Jacques Moderne en 1527²⁵⁰. Il s'agit d'une fonte fabriquée à Lyon dont la qualité n'est pas si mauvaise, mais qui n'a rien de comparable à celle des caractères bâlois. Au même moment, Gryphe, se procure un italique bâlois de style aldin; d'autres imprimeurs lyonnais vont emboîter le pas en 1530 dont les frères Trechsel. Mais c'est l'utilisation abondante et constante que Gryphe fait de ce caractère tout au long de sa carrière qui le distingue des autres imprimeurs lyonnais de son époque.

L'imprimeur Pierre Vidoue introduit à Paris en 1523 une fonte italique surnommée «italique de Bâle». Gravée par Schöffer le Jeune, on la retrouve pour la première fois chez Froben en 1519²⁵¹. Elle est utilisée à Paris seulement à partir de 1529 et de façon très limitée. C'est précisément cette fonte que l'on retrouve chez Gryphe en 1528 : un italique mesurant 82 mm par 20 lignes. Gryphe l'utilise dans presque tous ses ouvrages. En 1537, il se procure une deuxième fonte italique, beaucoup plus large cette fois, qui mesure 128 mm par 20 lignes. Cet italique a la particularité d'avoir des majuscules inclinées²⁵². Nous savons donc que Gryphe utilise deux fontes italiques d'origine bâloise. Ce sont les deux seuls italiques que nous retrouvons dans notre corpus pour la première période. Bien qu'il commence à utiliser les nouveaux caractères de Granjon en 1542, ce n'est qu'en 1545 qu'un nouvel italique, mesurant 98 mm par 20 lignes, fait son apparition chez lui. Dans notre corpus, c'est précisément dans un ouvrage daté de 1545, le *Liber de immortalitate animorum* de Cardano, que nous le voyons apparaître. On retrouve une deuxième fonte gravée par Granjon chez Gryphe à partir de 1546 ou de 1547. Cet italique mesure 65 mm par 20 lignes et est utilisé pour les formats in-16°. On le rencontre dans notre corpus exactement en 1547. Selon Vervliet, il semble que Gryphe, à l'exception d'un ouvrage chez De Tournes, soit le seul à utiliser cette fonte jusqu'en 1551²⁵³.

²⁵⁰ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 170.

²⁵¹ Hendrick Vervliet, *The Palaeotypography of the Renaissance*, *op. cit.*, p. 111.

²⁵² William Kemp et Henri-Paul Bronsard, *op. cit.*, p. 246.

²⁵³ Hendrick Vervliet, *The Palaeotypography of the Renaissance*, *op. cit.*, p. 329.

Au moins quatre italiques sont en usage chez Gryphe entre 1530 et 1551. Pour la période où il utilise les caractères français de Granjon, nous ne connaissons pas d'autres fontes. Cependant, pour la période bâloise, cela est un peu moins certain et les différentes études ne s'accordent pas. En effet, Harry Carter affirme en 1965 que Gryphe aurait possédé, outre les deux fontes que nous avons mentionnées, une troisième fonte italique bâloise à partir de 1532²⁵⁴. Raphaëlle Bats reprend la même idée en 2008 dans les actes du colloque *Quid Novi?* en y ajoutant les mesures. Selon elle, il y a un italique mesurant 85 mm par 20 lignes en 1528, qu'elle compare à l'italique de Froben en 1519, et un second mesurant 80 mm par 20 lignes en 1532²⁵⁵. Cependant, en 2011, William Kemp affirme que Gryphe ne possède qu'une seule fonte italique avant 1537, celle qui mesure 82 mm par 20 lignes. Étant donné que les recherches de Vervliet portent uniquement sur les caractères français, nous ne possédons pas d'études qui font état des fontes bâloises produites et utilisées dans la première moitié du XVI^e siècle.

3.2.4.2.1 Italique, format et thématique

Sur les 37 ouvrages de notre corpus, 27 sont imprimés en italique, ce qui est considérable. Parmi eux, 21 sont de format in-8° et les autres de formats in-16°. En fait, tous les formats in-16°, sauf un, sont en caractères italiques. Si l'on relève dans les ouvrages imprimés en italique la part des textes modernes et la part des textes classiques, cela ne révèle rien de particulier en soi. Ce qui est beaucoup plus intéressant par contre, c'est la part des textes classiques de notre corpus imprimés en italique. Celle-ci est toujours très élevée. En effet, sur les 17 textes d'auteurs anciens, 15 sont imprimés en italique. Il y a donc un fort intérêt chez Gryphe pour la publication d'auteurs classiques en italique.

²⁵⁴ Harry Carter, *op. cit.*, p. 118.

²⁵⁵ Raphaëlle Bats *et al.*, «Étude de deux années dans la production éditoriale de Sébastien Gryphe », *op. cit.*, p. 64.

Gryphe fait un usage très intéressant de l'italique. Il l'envisage et l'utilise tout au long de sa carrière davantage comme un caractère textuel à part entière que comme auxiliaire du romain, ce qu'il deviendra plus tard. En effet, l'italique est définitivement relégué à un statut secondaire au milieu du XVI^e siècle²⁵⁶. Chez Gryphe, au contraire, les rôles attribués au romain et à l'italique sont inversés. Bien que l'on retrouve parfois dans ses ouvrages une alternance entre ces deux caractères pour des questions d'esthétisme et de clarté, il imprime toujours en 1551 des textes entiers en italique. Comme nous l'avons vu, dans les ouvrages où le corps des textes est entièrement en italique, le romain n'est utilisé que pour les titres et pour mettre en valeur les premiers mots de chaque chapitre. Par ailleurs, les ouvrages qui se trouvent dans la catégorie «Rome antique» sont tous en caractères italiques, majoritairement d'auteurs anciens en format in-8°.

3.2.4.3 Le romain

Contrairement à l'italique qui atteint un nouveau statut au début des années 1530, principalement dû à Gryphe, le romain est quant à lui très tôt utilisé comme caractère d'imprimerie. En fait, il est utilisé dès 1467. Il est le premier à s'être progressivement imposé face au gothique et a ainsi contribué au développement de l'humanisme. Beaucoup plus facile à lire, on comprend pourquoi il se répand rapidement. On le voit apparaître chez Gryphe au début de sa carrière en 1528. Si le romain s'impose au départ comme caractères d'impression pour les classiques, il semble que son usage ait évolué vers l'impression d'œuvres plus contemporaines²⁵⁷, laissant à l'italique le soin de mettre en valeur les textes anciens. Il faut savoir que Gryphe possède un grand nombre de fontes romaines. En effet, si les caractères italiques sont seulement utilisés pour le corps du texte, ce qui diminue du coup le besoin de recourir à plusieurs fontes, les caractères romains sont quant à eux employés pour les titres et pour le texte. Gryphe a donc, pour le titrage, des majuscules romaines de plusieurs grandeurs et, pour le texte, différentes fontes minuscules romaines. Ces majuscules romaines sont les

²⁵⁶ Harry Carter, *op. cit.*, p. 125.

²⁵⁷ Raphaëlle Bats *et al.*, *Étude de la production éditoriale de Sébastien Gryphe sur deux années, caractéristiques*, *op. cit.*, p. 43.

premiers caractères bâlois que l'on aperçoit à Lyon et chez Gryphe, mais aussi en France, puisqu'il a été le premier à en faire l'acquisition.

Pour la période bâloise, on recense dans notre corpus cinq fontes romaines différentes. Comme pour l'italique, puisque les recherches de Vervliet portent uniquement sur les caractères français, il est difficile de les identifier correctement, faute d'études. Les fontes romaines que l'on retrouve mesurent, pour 20 lignes, 54 mm, 64 mm, 76 mm, 88 ou 90 mm et 110 mm. Pour la période de typographie parisienne, nous avons recensé seulement deux fontes. La première, qui mesure 65 mm, est aperçue pour la première fois chez Gryphe en 1542. Dans notre corpus, ce caractère est utilisé pour le texte de l'édition de 1543 des *Livres Sapientiaux* et pour les tables des chapitres de l'ouvrage de 1544 d'Artémidore d'Éphèse. Quant à la deuxième fonte, qui fait 49 mm, nous la retrouvons seulement dans le *Testamentum Novum* d'Érasme. Nous savons cependant qu'il existe d'autres fontes pour cette période puisque Vervliet en a identifié davantage. Cependant, il n'est pas aisé de trouver de l'information sur les caractères romains de la première période. Nous ne savons pas depuis quand Gryphe les possède ou à partir de quand il les utilise. Si l'on prend comme exemple les trois premiers ouvrages de notre corpus, celui de Pagnini (1530), de Sadolet (1533) et de Claude Élien (1533), ils contiennent quatre des cinq premières fontes que nous avons recensées, soit celles qui mesurent 64 mm, 76 mm, 88 mm et 110 mm. Quant à la fonte qui mesure 54 mm, elle semble très peu utilisée par Gryphe. Dans notre corpus, on la retrouve seulement dans la *Concordance*. Il faut donc voir que Gryphe possède déjà au début de 1530 quatre fontes romaines, sans compter les majuscules pour le titrage, et qu'il n'hésite pas à en faire montre.

3.2.4.3.1. Romain, format et thématique

Gryphe a davantage utilisé les caractères romains pour l'impression de textes d'auteurs contemporains. Seule exception, Érasme, qu'il a imprimé à plusieurs reprises en italique pour rester fidèle au style de Froben. Sur les dix ouvrages en caractères romains de notre corpus, ou dont le caractère dominant est le romain, six sont d'auteurs modernes, deux

d'auteurs anciens, la *Concordance* de la bible et l'édition des *Livres Sapientiaux*. Par ailleurs, sur les six ouvrages de la catégorie «religion», cinq d'entre eux comportent du romain : la *Concordance* et l'édition des *Livres Sapientiaux* sont imprimées entièrement en romain et les deux commentaires, celui de Théodoret de Cyr et celui de Claude Guillaud sur les *Épîtres* de saint Paul, ainsi que le Psautier de Pagnini, comportent une alternance de caractères dans laquelle il y a du romain. Nous avons un quatrième ouvrage qui comporte une alternance de romain et d'italique. Il s'agit du commentaire de Jules César Scaliger du texte d'Hippocrate *Liber de somniis*.

Quelle conclusion pouvons-nous tirer de ce constat? Il faut voir que Gryphe n'utilise pas tant le romain pour diffuser les textes classiques, mais plutôt pour diffuser la modernité humaniste dans toute sa diversité. Enfin, les six ouvrages en format in-4° de notre corpus sont tous imprimés majoritairement en caractères romains et c'est le seul format dans lequel on retrouve le romain 110 mm.

3.2.4.4 L'hébreu

Dès le début de sa carrière, Gryphe est en possession d'une fonte hébraïque carrée de type ashkénaze qui est d'origine bâloise et identique à celles employées par Froben²⁵⁸. En fait, Froben possède des caractères mobiles hébreux depuis 1516. Nous avons dans notre corpus trois ouvrages qui comportent des caractères hébreux, soit l'édition de 1530 de Pagnini, *Psalterium sextuplex*, l'édition de 1533 de Théodoret de Cyr, *Explanationes in Duodecim Prophetas*, et l'édition de 1543 des *Livres Sapientiaux*. Pour analyser ces caractères, mais aussi leur présence dans l'édition lyonnaise, nous nous sommes référés à l'étude que Lyse Schwarzfuchs²⁵⁹ a consacrée au livre hébreu à Lyon au XVIe siècle.

²⁵⁸ Raphaëlle Bats et al, *Étude de la production éditoriale de Sébastien Gryphe sur deux années caractéristiques*, p. 51

²⁵⁹ Lyse Schwarzfuchs, *L'hébreux dans le livre lyonnais au XVIe siècle. Inventaire chronologique*, Lyon, ENS Éditions, 2008, 203 p.

Comme langue biblique, l'hébreu est, pendant la Renaissance, une des trois langues privilégiées par les humanistes, au même titre que le grec et le latin. L'impression hébraïque a fait ses débuts à la fin du XVe siècle d'abord en Italie, puis en Espagne et au Portugal²⁶⁰. La première apparition de caractères hébreux en France remonte à 1488, à Lyon. Il s'agit en fait d'un alphabet gravé sur bois. Quant aux caractères mobiles, ils apparaissent en 1520 à Paris et en 1526 à Lyon chez l'imprimeur Antoine Du Ry avec la grammaire hébraïque de Pagnini, les *Hébraicas institutiones*²⁶¹. Les villes de Paris, Lyon et La Rochelle sont les seules en France qui impriment en hébreu au XVIe siècle. Le tournant décisif pour Lyon, mais aussi pour Gryphe, est l'arrivée en 1526 de Pagnini dans la cité. Italien et dominicain, il est aussi prédicateur apostolique. Il enseigne le grec et l'hébreu d'abord à Rome, puis à Avignon vers 1523 et ensuite à Lyon.

Comme le mentionne Lyse Schwarzfuchs, «sur les quarante-deux ouvrages comportant de l'hébreu imprimés par Gryphe entre 1528 et 1554, les plus importants sont ceux qui résultent de sa collaboration avec Pagnini²⁶²». En 1529 paraît l'œuvre majeure de Pagnini, et celle de Gryphe par le fait même : le *Thesaurus linguae sanctae*. En 1530, les Psaumes imprimés en hébreu paraissent à Lyon et pour la première fois en France dans deux *Psalterium*, l'un *quadruplex*, l'autre *sextuplex*. C'est ce dernier que nous possédons dans notre corpus. L'ouvrage contient 196 colonnes en caractère hébreu. Outre les ouvrages de Pagnini, Gryphe imprime d'autres éditions qui contiennent des phrases ou des mots en hébreu. Il s'agit dans notre corpus de l'ouvrage de Théodoret de Cyr qui contient un mot placé en marge et de l'édition des *Livres Sapientiaux* qui en contient trois placés dans les titres. En fait, Lyse Schwarzfuchs mentionne qu'à partir de 1547, cinq éditions des *Proverbia Salomonis*²⁶³

²⁶⁰ Lyse Schwarzfuchs, «Sébastien Gryphe éditeur en hébreu», dans Raphaële Mouren, (dir.), *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450e anniversaire de sa mort. acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon-Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse de l'ENSSIB, 2008, p. 87.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 88.

²⁶² Lyse Schwarzfuchs, *L'hébreu dans le livre lyonnais au XVIe siècle, op. cit.*, p. 18.

²⁶³ Il s'agit bel et bien du même ouvrage que notre édition des *Livres Sapientiaux*. Il est effectivement imprimé en page de titre *Proverbia Salomonis*, mais il s'agit en fait des livres sapientiaux, qui sont regroupés sous le patronage de Salomon.

contiennent trois mots d'hébreu chacun. Cependant, notre édition est datée de 1543. Il faut donc voir que Gryphe imprime des éditions de cet ouvrage avec de l'hébreu avant 1547. D'après Schwarzfuchs, Gryphe a recours à deux fontes de caractères carrés de type ashkénaze d'origine bâloise : une pour le texte qui mesure 2,5 mm par lettre et un autre pour les capitales qui mesure 6 mm par lettre²⁶⁴. C'est exactement ces deux fontes que nous retrouvons dans nos trois éditions. Nous pouvons en observer un exemple à la figure 3.13. L'apport de Gryphe aux études hébraïques est considérable, et c'est sans compter l'avantage qu'il eut d'imprimer les ouvrages de Pagnini. Selon Lyse Schwarzfuchs, «les caractères hébreux de type ashkénaze et d'origine bâloise, que Gryphe avait apportés à Lyon, ont connu un grand succès durant tout le siècle dans cette ville [...]»²⁶⁵.

3.2.4.5 Le grec

Gryphe n'imprime à peu près aucun ouvrage dont le caractère principal est le grec. Dans notre corpus, 16 de nos éditions comportent du grec, ce qui est considérable. Il s'agit, dans la plupart des cas, de mots placés ici et là dans le texte, de courtes phrases isolées ou de courts vers. Gryphe utilise surtout des caractères minuscules et à quelques reprises des majuscules. Seulement trois de nos éditions contiennent des pages entières imprimées en grec. Il s'agit du *Psalterium sextuplex* de Pagnini, que nous pouvons observer à la figure 3.15, de l'ouvrage d'Ausone *Opuscula varia* et du *Liber de immortalitae animorum* de Girolamo Cardano.

Ces ouvrages sont composés de trois fontes grecques différentes, quoique très ressemblantes. Pour le Psautier de 1530, nous avons un caractère qui mesure 110 mm par 20 lignes. On ne retrouve pas cette fonte dans Vervliet. Cependant, elle ressemble à une autre fonte qu'il a recensée: un grec mesurant 95 mm qui apparaît chez Josse Bade à Paris en 1520 ainsi que chez Gryphe en 1528 et qui est très similaire à celui utilisé par Froben à partir de

²⁶⁴ Lyse Schwarzfuchs, *L'hébreux dans le livre lyonnais au XVIe siècle*, op. cit., p. 42.

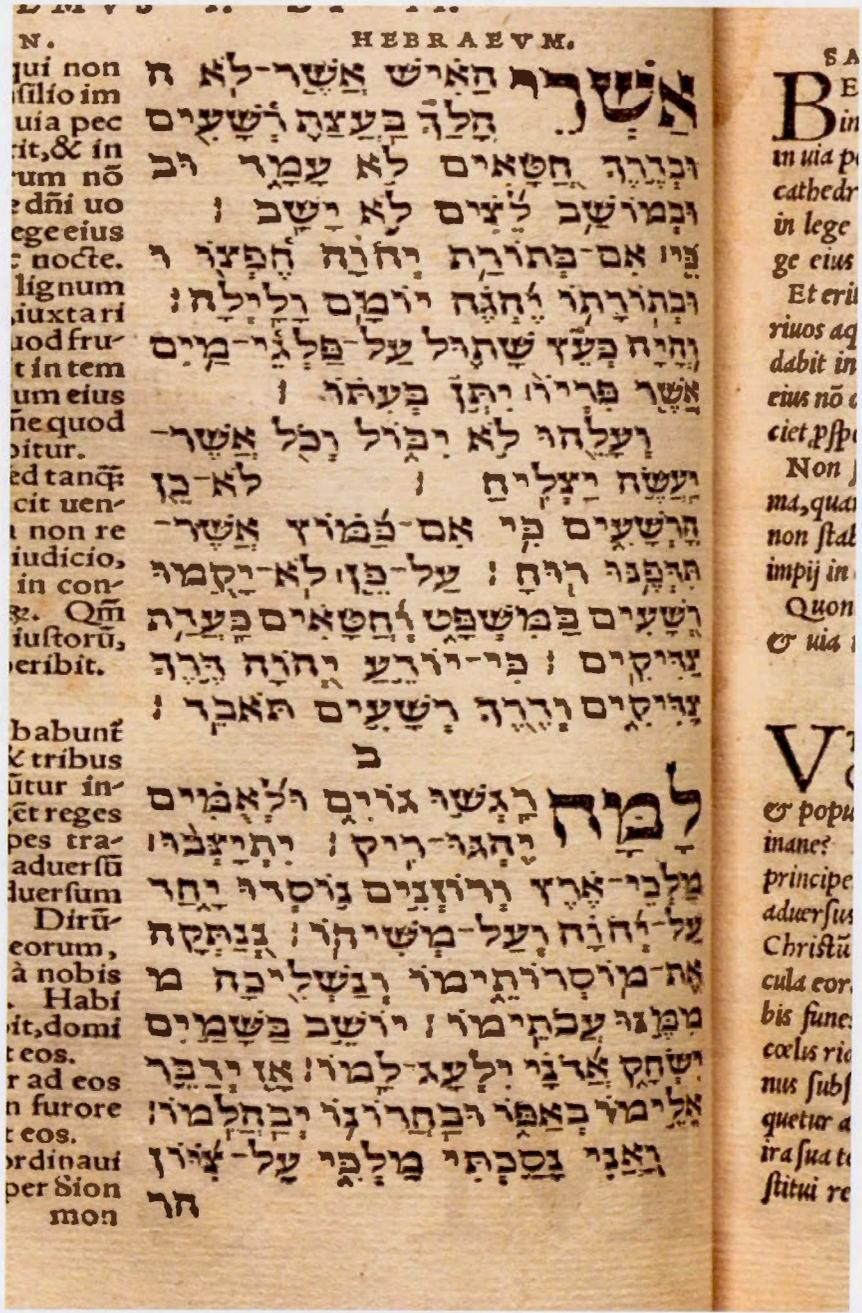
²⁶⁵ Lyse Schwarzfuchs, «Sébastien Gryphe éditeur en hébreu», op. cit., p. 106.

1513²⁶⁶. Étant donné que le grec du *Psalterium* est semblable à celui donné par Vervliet et que Gryphe le possède, il s'agit peut-être de la même fonte, mais plus espacée, ou de la fonte de Froben, mais dont nous ne connaissons pas les mesures. Gryphe a peut-être en 1530 plus d'une fonte grecque en sa possession. Pour l'ouvrage de 1545 de Cardano, nous avons un caractère qui mesure 90 mm. Cette fonte, d'origine bâloise, apparaît chez Gryphe en 1539. Enfin, pour l'édition de 1548 d'Ausone, nous avons un grec qui mesure environ 67 mm. Vervliet recense chez Jean De Tournes, à partir de 1548, une fonte grecque de la même grandeur gravée probablement par Granjon. Nous croyons qu'il s'agit de la même fonte utilisée par Gryphe. L'a-t-il achetée ou empruntée de De Tournes? Difficile de savoir. En fait, comme nous l'avons mentionné, les deux imprimeurs utilisent à ce moment des caractères très ressemblants qui proviennent pour la plupart de Granjon. Et étant donné que les fontes grecques sont peu nombreuses, il n'est pas impossible que les deux hommes aient fait quelques échanges.

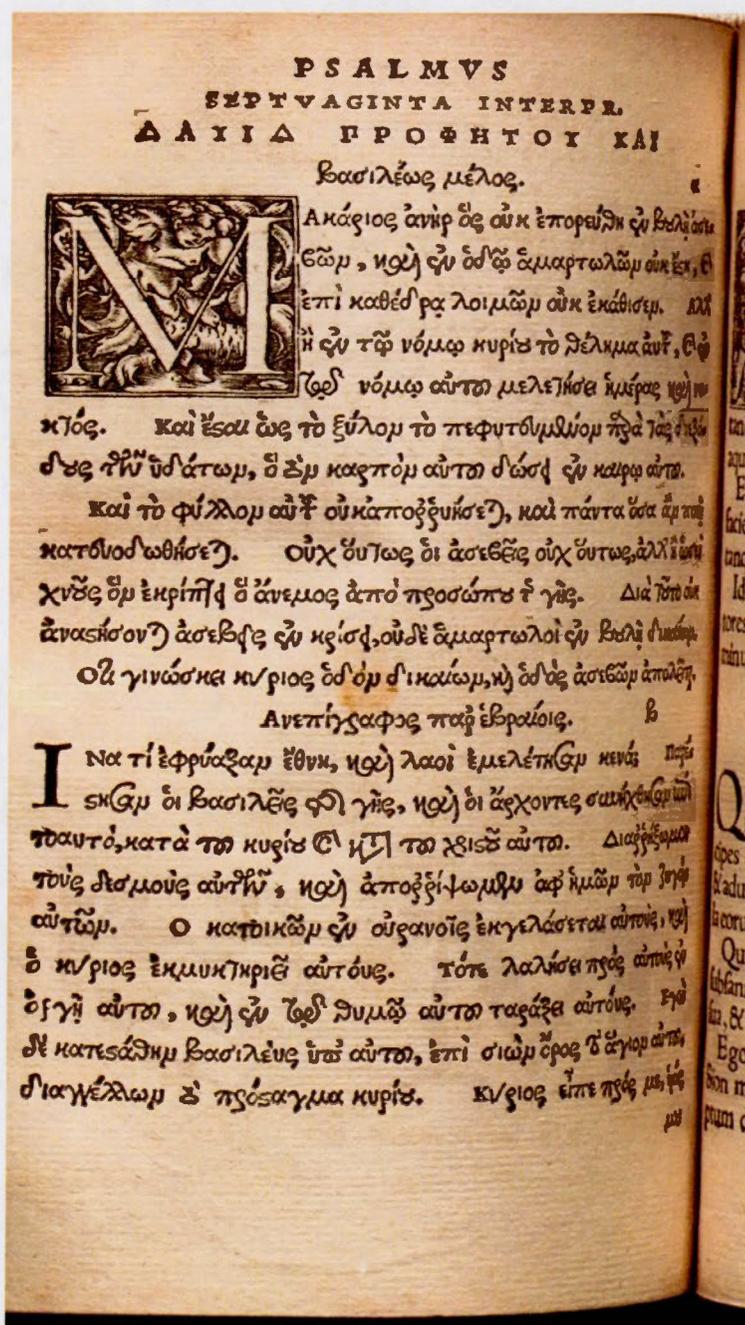
Enfin, il est difficile de tirer des conclusions sur l'usage du grec. Il n'est pas aisé non plus de faire des liens entre fonte, thématique et format, en particulier quand la présence de ce caractère se résume à quelques mots ou de courtes phrases. Pouvons-nous seulement rappeler toute l'importance de l'Antiquité pour les humanistes et lettrés de la Renaissance ainsi que la grande érudition dont Gryphe a fait preuve dès le début de sa carrière.

²⁶⁶ Hendrick Vervliet, *The Palaeotypography of the Renaissance*, op. cit., p. 170.

Figure 3.14 Caractères hébreux, Psalterium sextuplex, 1530.²⁶⁷



²⁶⁷ Sante Pagnini et Sebastianus Gryphius (éd.), *Psalterium sextuplex: Hebraeum, cum tribus Latinis, uidelicet, Diui Hieronymi, R.P. Sanctis Pagnini, & Felicis Pratenſis: Graecum, Septuaginta interpretum, cum Latina uulgata*, Lyon, Seb[astianus] Gryphius excudebat Lugduni, 1530.

Figure 3.15 Caractères grecs, *Psalterium sextuplex*, 1530.²⁶⁸

²⁶⁸ Sante Pagnini et Sebastianus Gryphius (éd.), *Psalterium sextuplex: Hebraeum, cum tribus Latinis, uidelicet, Diui Hieronymi, R.P. Sanctis Pagnini, & Felicis Pratenis: Graecum, Septuaginta interpretum, cum Latina uulgata*, Lyon, Seb[astianus] Gryphius excudebat Lugduni, 1530.

En somme, l'analyse intellectuelle et matérielle des éditions de notre corpus montre que les ouvrages de Gryphe se caractérisent par une grande variété thématique très représentative de son projet humaniste et par des éléments éditoriaux et typographiques innovateurs. À la lumière de notre étude, il semble que ses choix aient été dictés non seulement par une logique commerciale, en proposant des formats de livre adaptés à ses différents publics et des pages de titre à la marque au griffon qui, par leur sobriété et leur esthétisme, attirent le regard et garantissent la valeur, mais aussi par une ouverture d'esprit et une grande culture humaniste largement influencée par les Anciens, Érasme, les auteurs Italiens et les auteurs réformés. En effet, comme nous l'avons vu, Gryphe n'hésite pas à éditer des textes controversés.

Selon William Kemp, «Gryphe a tenté, au tout début de sa carrière, d'écraser ses rivaux par la quantité, mais surtout par la qualité, de sa production²⁶⁹». En effet, il transforme la présentation et désengorge la lourde structure du livre lyonnais des deux premières décennies du XVI^e siècle. Il offre des ouvrages de format maniables, adaptés aux déplacements, dépouillés de décoration et des caractères gothiques qui rendent l'acte de la lecture si difficile. Par son utilisation habile des caractères typographiques, sa connaissance des langues anciennes ainsi que par ses mises en page, il respecte la tradition des textes classiques tout en les rendant beaucoup plus commodes à lire, donne à ses ouvrages une lisibilité remarquable et offre une constance dans leur présentation qui traduit la rigueur de l'édition.

Enfin, après avoir observé et interrogé les titres de notre corpus et les particularités physiques des ouvrages, nous pouvons admettre que Gryphe s'est définitivement démarqué parmi les imprimeurs lyonnais et qu'il participe activement au processus de modernisation que le livre imprimé connaît à partir de la décennie 1530. Gryphe a établi sa réputation en innovant et il l'a maintenue tout au long de sa carrière en étant à la fois un artisan, un savant et un commerçant.

²⁶⁹ William Kemp, «De Laurent Hyllaire et Jacques Moderne à Sébastien Gryphe», *op. cit.*, p. 175.

CONCLUSION

À la suite de notre analyse sur des éditions issues des presses de l'humaniste lyonnais Sébastien Gryphe entre 1530 et 1551, nous pouvons formuler des réponses aux interrogations initiales et émettre des conclusions sur le rôle qu'il a joué dans la construction et l'identité du livre moderne à Lyon. En s'attardant non seulement à étudier le milieu intellectuel dans lequel l'imprimeur a travaillé, mais aussi aux éléments qui composent le livre, à ses caractéristiques qui sont susceptibles de donner un sens au texte, d'attirer un certain public et de modifier les *habitus* de lecture, il s'agissait, à travers notre corpus de sources, de rendre compte de l'apport et de la contribution de Gryphe dans la construction matérielle du livre moderne à Lyon, mais également dans toute la France. Nous avons fait la lumière sur la part respective de ses différentes influences dans l'impression de ses ouvrages, soit ses choix éditoriaux, sa culture humaniste et son sens du négoce. Mais avant tout, nous avons découvert un homme et une cité dans laquelle il a évolué, une cité qui a donné naissance à une imprimerie efficace et rentable, terre d'accueil de plusieurs imprimeurs étrangers et terreaux de la première Renaissance française.

Si la première moitié du XVI^e siècle correspond à l'apogée de la cité lyonnaise, à l'épanouissement d'une pensée libre et à l'ouverture aux nouvelles idées humanistes, c'est grâce aux aspects originaux de la ville, soit l'absence de parlement et d'université ainsi que l'abondance des échanges marchands et culturels. Lyon, carrefour géographique où se rencontrent les grandes routes de l'Europe, est un haut lieu du commerce et de la finance et l'un des plus grands centres d'imprimerie. La cité rhodanienne offre alors des chances de réussite aux jeunes imprimeurs qui s'y fixent. Nos recherches montrent que la présence de Gryphe et son activité ont eu une influence considérable sur la production éditoriale de la cité, de la France et de l'Europe. En effet, dès 1530, sa production s'oriente vers un style

particulier en prenant pour modèle le livre bâlois et érasmien. Il se voue à l'édition de classique latin en suivant le modèle de l'imprimeur vénitien Alde Manuce ainsi qu'à la publication des grands humanistes de son temps. Ce faisant, il devient l'imprimeur le plus productif à Lyon. Son atelier se transforme rapidement en un lieu de rencontre et d'échange pour les humanistes et devient le plus important de la ville. En effet, le cercle qui gravite autour de son atelier regroupe de nombreux noms illustres comme Jacques Sadolet, Sancti Pagnini, Étienne Dolet, Rabelais, Barthélemy Aneau, Jean de Tournes et Guillaume Scève. Nous avons également découvert que Gryphe était très proche des milieux réformés et qu'il s'est lié d'amitié avec des luthériens, des évangélistes, des érasmien et des hérétiques. Cette assertion nous pousse à voir en lui un homme dont les convictions religieuses sont ambiguës et mouvantes. Son esprit éclectique est déterminant dans sa production éditoriale et explique notamment son projet humaniste et sa politique commerciale, mais aussi la présence de certains textes dans notre corpus.

Revenons à notre questionnement de départ qui portait sur les éléments éditoriaux et typographiques caractéristiques de ses éditions, à savoir, plus précisément, dans quelle mesure ses impressions représentent une modernisation du livre imprimé, modernisation qui passe avant tout dans les changements physiques que le livre connaît à ce moment, mais aussi dans les titres qui sont imprimés. Nous nous sommes ainsi également questionné sur l'engouement et l'intérêt personnel que Gryphe a porté à certains textes ou auteurs et sur leur influence dans sa production et sur le résultat final de ses impressions.

D'abord, suite à l'analyse des thématiques des ouvrages de notre corpus, les résultats de nos recherches montrent que Gryphe accorde une importance aux œuvres scientifiques, dont les trois quarts sont d'auteurs ou de textes anciens de l'Antiquité. La curiosité des humanistes fait en sorte que ces derniers s'intéressent à tous les domaines de la science, autant la médecine que l'agriculture et Gryphe, qui sait plaire à sa clientèle, n'hésite pas à éditer des œuvres plus mineures de la littérature classique. Outre l'édition scientifique, les textes des historiens et des philosophes romains sont également une autre part importante de notre corpus. Concernant les ouvrages rassemblés dans la catégorie «religion», ils nous

renseignent sur les convictions religieuses de l'imprimeur et celles-ci ont, nous l'avons vu, un impact sur son travail. Au niveau des auteurs qui lui sont contemporains, on ne peut négliger la présence d'Érasme, dont nous avons expliqué l'influence qu'il eut sur la carrière de Gryphe, celle de l'hébraïsant Pagnini, qui a initié Gryphe aux études hébraïques, de l'évêque Jacques Sadolet, qui est à l'origine des contacts et des liens privilégiés que l'atelier de Gryphe entretient avec l'Italie, et des auteurs réformés ou controversés comme Étienne Dolet. L'étude des thématiques et du contenu des ouvrages nous a permis saisir, partiellement, l'aspect intellectuel de sa production ainsi que l'essence de son projet humaniste qu'il a su arrimer à sa politique commerciale pour répondre aux attentes et aux besoins de sa clientèle. Gryphe ne laisse rien aller au hasard. Déjà transparaît l'aspect moderne de sa production.

Ensuite, si l'on se concentre sur les éléments de matérialité, nous avons découvert à travers notre analyse les différents usages que Gryphe fait des éléments de mise en page et de la typographie dans ses ouvrages. En effet, nous avons étudié et observé dans ses imprimés l'évolution et les changements qui se sont produits au niveau de la page de titre, avec la disposition du titre, la décoration et les marques, au niveau des formats, avec l'utilisation notamment de l'in-8° et de l'in-16°, au niveau des mises en page, avec la disposition du texte dans l'espace de la page et les différents outils de référence, finalement, au niveau de la typographie, avec la forme et les usages des caractères romains, italiques, grecs et hébreux. Après avoir comparé les ouvrages de Gryphe aux imprimés lyonnais de la décennie 1520, nous avons constaté que ses ouvrages sont beaucoup plus sobres et lisibles avec des pages plus aérées. Par ailleurs, la structure de l'objet-livre se transforme à partir des années 1530. Ces changements sont principalement dus à la rupture qui s'opère au même moment entre le modèle du livre manuscrit, avec ces caractères gothiques et sa mise en page serrée, et les caractères aldins ainsi que le format de poche. Gryphe participe pleinement à cette révolution typographique en donnant à l'italique son nouveau statut. Cette utilisation abondante et constante de ce caractère le distingue des autres imprimeurs lyonnais.

Dès le début de sa carrière, l'atelier de Gryphe devient rapidement célèbre pour la qualité et la rigueur de ses impressions. Ses ouvrages ont maintes fois été applaudis par ses

contemporains à cause de leur sobriété et du travail scrupuleux de correction. Très tôt, Gryphe adopte le style de Froben, l'imprimeur attiré d'Érasme. Il se procure plusieurs fontes bâloises et n'hésite pas à montrer dans ses impressions tout l'éventail des caractères qu'il possède. À travers ses mises en page, l'imprimeur adopte des formules qui nous apparaissent aujourd'hui singulièrement modernes : division des textes en chapitres, alinéas, présence de titres courants, utilisation des culs-de-lampe pour équilibrer les pages, jeux des caractères typographiques, table des contenus, index, etc. Gryphe, grand initiateur de la typographie et de la mise en page post-incunable dans la cité, cherche à préserver la tradition des textes classiques tout en les rendant beaucoup plus commodes à lire en y intégrant des éléments de modernité.

Enfin, les ouvrages de notre corpus démontrent que Gryphe participe à la modernisation du livre imprimé et cette contribution se traduit de deux façons. D'abord en tant que véritable humaniste sachant manier les langues anciennes, ayant le souci de produire des éditions de qualité et le désir de rétablir les textes classiques dans leur pureté, ensuite en tant que véritable commerçant qui ne met jamais de côté la question financière, ce qui lui évite les faillites que nombre d'imprimeurs connaissent au XVI^e siècle. La carrière de Gryphe, sur le plan technique comme d'un point de vue intellectuel, a marqué l'imprimerie lyonnaise de son époque et l'histoire du livre.

ANNEXE 1

GRILLE D'ANALYSE

Information de base et page de titre

Date

Auteur	
Auteur secondaire	
Catégorie de l'auteur	(ex : auteur moderne)
Titre court	
Titre long	
Disposition du titre	
Marque	(ex : Gryphe n°2 au titre)
Adresse au titre	

Présentation de l'œuvre

Texte d'origine	(ex : Antiquité)
Langue	
Thématique	(ex : médecine)
Autre information	

Mise en page

Format	
Nombre de pages	
Disposition du texte	
Appareil de recherche	
Gravure, illustration	
Péritexte	
Marque de fin	

Typographie

Caractères en page de titre	
Caractères dans le texte et usage	
Mesure des fontes	
Provenance	

Notes

Note sur l'édition	
Note sur le contenu	
Note typographique	
Références	(ex : USTC)

BIBLIOGRAPHIE

1. SOURCES

- Antonio Musa Brasavola, *Quod nemini mors placeat*. Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1543, in-8°, 85 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [B823q 1543].
- Appien d'Alexandrie, *De ciuilibus romanorum bellis historiarum libri quinque. Eiusdem libri sex Illyricus, Celticus, Libycus, Syrius, Parthicus & Mithridaticus.*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1551, in-16°, 653 p., UQAM – Livres rares – [YPA211].
- Apicius, *De re culinaria libri decem: B. Platinae Cremonensis De tuenda valetudine, natura rerum, & popinae scientia libri X*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1541, in-8°, 314 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [A642r 1541].
- Arthémidore d'Éphèse, *Artemidori Daldiani Philosophi excellentissimi De Somniorum interpretatione libri quinque*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1546, in-8°, 296 p., Université de Montréal – Livres rares – [CHAGNON 0001].
- Ausone, *Decii Ausonii Burdigalensis uiri consularis opuscula varia*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1548, in-16°, 235 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [PA6221 A25 1548].
- Bible. Ancien Testament, *Proverbia Salomonis. Ecclesiastes. Cantica canticorum. Liber Sapientiae. Ecclesiasticus*. Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1543, in-16°, 278 p., BAnQ – Centre de conservation – [RES/BG/31].
- Bible, Nouveau Testament, *Testamentum Nouum, ex Des. Erasmi Rot. uersione, ac recognitione postrema*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1547, in-16°, 763 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [BS1990 1547].
- Bible, Psaumes, *Psalterium sextuplex: Hebraeum, cum tribus Latinis, uidelicet, Diui Hieronymi, R.P. Sanctis Pagnini, & Felicis Pratensis: Graecum, Septuaginta interpretum, cum Latina uulgata*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1530, in-8°, 720 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [BS1419 1530].
- Cassianus Bassus, *Constantini Caesaris selectarum praeceptionum de agricultura libri viginti*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1541, in-8°, 349 p., McGill – Digital Library.
- Celse, *De re medica libri octo*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1542, in-8°, 476 p., Université de Montréal – Livres rares – [R 127 C55 1542].
- Cicéron, *Orationum, volumen II*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1547, in-16°, 372 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [PA6279 A2 G7 1547 v.2].

- Cicéron, *Philosophicorum Cicero: In Quo De Natura Deorum libri III., De Divinatione libri II., De Fato liber I., Somnium Scipionis, quod e sex libris de Repub. Superest., De Legibus libri III. De Universitate liber I., Q. Ciceronis de Petitione Consulatus liber I., Phaenomena Arati, a M. Tullio adolescente in Latinum conuersa*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1540, in-8°, 412 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [PA6278 A2 1540].
- Claude Guillaud, *In omnes Divi Pauli apostoli epistolas collatio; Iuxta eruditorum sententiam facta*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1544, in-4°, 527 p., Université de Montréal – Livres rares – [BS 2649 G85 1544].
- Columelle, *De re rustica L. Iunii Moderati Columellæ libri XIII*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1537, in-8°, 530 p., McGill – Digital Library.
- Concordance, *Concordantiae majores Sacrae Bibliae: summis uigilijs iam denuo ultra omnes editiones castigatae*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1540, in-4°, 392 p.; 106 p., Université McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [BS423 C63 1540].
- Élien, *Ex Aeliani Historia per Petrum Gyllium Latini facti, itmemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, tum eodem Gyllio luculentis accessionibus aucti libri XVI; De ui & natura animalium; eiusdem Gyllu liber unus, De Gallicis & Latinis nominibus piscium*. Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1533, in-4°, 598 p., Université McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [QL41 A457 1533].
- Érasme, *Lingua / per Des. Erasmus Roterodamum; cui accessit Plutarchi Chaero nei De immodica verecundia libellus.*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1538, in-8°, 235 p., Université de Montréal – Livres rares – [REYHERME 5005].
- Érasme, *Apophthegmatum opus cum primis frugiserum, vigilanter ab ipso recognitum auctore, e graeco codice correctis aliquot locis, in quibus interpres diogenis laertii sisellerat.*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1539, in-8°, 609 p., UQAM – Livres rares – [YPA135].
- Etienne Dolet, *Stephani Doleti De re navali liber ad Lazarum Bayfium*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1537, in-4°, 189 p., McGill – Digital Library.
- Giovanni Bartholomeo Marliani, *Topographia antiquae Romae*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1534, in-8°, 313 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [M348t 1534].
- Guillaume Budé, *Gulielmi Budaei Parisiensis, consilarii regii, De asse et partibus eius libri V*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1542, in-8°, 819 p., McGill – Digital Library.
- Guillaume Budé, *Gulielmi Budaei Parisiensis, consilarii regii supplicumque libellorum in regia magistri De asse et partibus eius libri V., ab ipso autore nouissimè & recogniti & locupletati*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1550, in-8°, 815 p., McGill – Digital Library.

- Hippocrates, *Hippocratis Liber de somniis: cum Iulii Caesaris Scaligeri commentariis*. Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1539, in-4°, 96 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [R126 H56].
- Homère, *Homeri, poetarum omnium principis, Ilias*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1541, in-8°, 445 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [PA4024 A3 1541].
- Jacques Sadolet, *Iacobi Sadoleti De laudibus philosophiae libri duo*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1538, in-4°, 222 p., BANQ – Centre de conservation – [RES/DE/13].
- Jacques Sadolet, *Epistolarum libri sexdecimi eiusdem ad Paulum Sadoletum Epistolarum liber unus*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1550, in-8°, 1134 p., Université de Montréal – Livres rares – [856.39 S124e].
- Jérôme Cardan, *Hieronimi Cardani, medici Mediolanensis, Liber de immortalitate animorum*. Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1545, in-8°, 308 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [C266L 1545].
- Johann Christian Günther, *Anatomicarum institutionum, ex Galeni sententia, libri IIII*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1541, in-8°, 224 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [G964a 1541].
- Jules César, *C. Julii Caesaris commentarii, quae in hac habeantur editione, sequens pagella docebit.*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1536, in-8°, 524 p., BANQ – Centre de conservation – [878.1/C22g RES].
- Marco Girolamo Vida, *Marci Hieronymi Vidae Cremonensis Albae episcopi Opera [...]*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1541, in-8°, 359 p., McGill – McLennan Library, Rare Book and Special Collection – [PA8585 V6 1541].
- Philippe Mélanchthon, *Moralis philosophiae epitome*, Lyon apud Sébastien Gryphe, 1541, in-8°, 132 p., McGill – Digital Library.
- Thomas Linacre, *Rudimenta grammatices Thomae Linacri ex Anglico sermone in Latinum versa*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1544, in-8°, 96 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [L7352r 1544].
- Symphorien Champier, *Cribratio medicamentorum fere omnium: in sex digesta libros ... His accesserunt Quaestio aurea de exhibitione medicinarum venenosarum. De mistorum generatione, de concretis, & abstractis*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1534, in-8°, 147 p., McGill – Osler Library – Rare Book – [C138 1534-1544].
- Silius Italicus, *Poetae clarissimi De bello punico libri septemdecim.*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1551, in-16°, 430 p., UQAM – Livres rares – [YPA201]

Tite-Live, *Latinae historiae principis decadis quintae libri V*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1542, in-8°, 230 p., UQAM – Livres rares - [YPA163 V1].

Tite-Live, *Titi Livii Patavini Latinae historiae principis Decas prima.*, Lyon, apud Sébastien Gryphe, 1548, in-16°, 873 p., UQAM – Livres rares – [PA6452 A2.1548]

Théodoret évêque de Cyr, *Divi Theodoretii episcopi Cyrensis, explanationes in duodecim prophetas, quos minores vocant, juxta interpretationem Septuaginta / Petro Gillio Albiensi, interprete*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533, in-8°, 388 p., BAnQ – Centre de conservation – [RES/BF/489].

2. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

BAUDRIER, Henri, *Bibliographie lyonnaise : Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVIe siècle*; publiées et continuées par J. Baudrier, 12 vol., Lyon, L. Brun, 1895-1921.

GÜTLINGEN, Sybille von, *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au seizième siècle*, 12 vols, Baden-Baden: V. Koerner, 1992-2004.

3. ARTICLES D'ENCYCLOPÉDIE

BLANC, Nicole et Anne NERCESSIAN, «Apicius (~25 env.-env. 37)», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 octobre 2013. URL: <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/apicius/>.

GARANDERIE, Marie-Madeleine de la, «Budé Guillaume (1468-1540)», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 29 octobre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/guillaume-bude>.

HADOT, Jean, «Ecclésiastique livre de l'», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 31 octobre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/livre-de-l-ecclesiastique>.

LIBERA, Alain de, «Moyen Âge - La pensée médiévale », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 novembre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/moyen-age-la-pensee-medievale/>.

MARGOLIN, Jean-Claude, «Cardan Jérôme (1501-1576) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 novembre 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/jerome-cardan/>.

4. OUVRAGES ET ÉTUDES

- ALLUT, Paul, *Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier / par M. P. Allut. Suivie de divers opuscules françois de Symphorien Champier : L'ordre de chevalerie, le dialogue de noblesse et les antiquités de Lyon et de Vienne*, Lyon, N. Scheuring, 1859, 430 p.
- BALSAMO, Jean, «*Urbis Faciem Calamo Perinde Ac Penicillio Depingere. Rabelais et la topographie de Rome*», dans Michel Simonin (dir.), *Rabelais pour le XXI^e siècle : actes de colloque du Centre d'études supérieures de la Renaissance (Chinon-Tours, 1994)*, Genève, Droz, p. 279-289
- BARBIER, Frédéric, «Le colloque «L'écrivain et l'imprimeur» : une étape marquante de la recherche», *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale VI*, Genève, Librairie Droz S.A, 2010, p. 341-352.
- BARIBIER, Frédéric et István MONOK, (éd.), *Cinquante ans d'histoire du livre, de L'apparition du livre (1958) à 2008, bilan et projets*, Budapest, 2009, 270 p.
- BATS, Raphaëlle, Coralie Miachon, Marie-Laure Montlahuc et Roseline Schmauch-Bleny, *Étude de la production éditoriale de Sébastien Gryphe sur deux années caractéristiques : 1538 et 1550*, Mémoire de recherche, Diplôme de Conservateur de Bibliothèques, ENSSIB, 2006, 177 p.
- BURKELEY UPDIKE, Daniel, *Printing Types : Their History, Forms, and Use*, vol. 1, 4th Edition, expanded, New Castle, Del., Oak Knoll Press, London, British Library, 2001, 292 p.
- BÖDEKER, Hans Erich, dir., *Histoire du livre nouvelles orientations. Acte de colloque du 6 et 7 septembre 1990*, Göttingen, Institut mémoires de l'édition contemporaine; maison des sciences de l'homme, Paris, 1995, coll. «In Octavo», 498 p.
- BUHLMANN, Joan et Donald GILMAN (éd.), *Louis le Caron : Dialogues*, Genève, Librairie Droz, 1986, 383 p.
- CARTER, Harry, *A View of Early Typography Up to About 1600*, reprinted with an introduction by James Mosley, London, Hyphen Press, 2002 (1969), 137 p.
- CHARTIER, Roger et Guglielmo CAVALLO, (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 522 p.
- CHARTIER, Roger, (dir.), *Pratique de la lecture*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1993, 307 p.
- CHARTIER, Roger, *L'ordre des livres lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, 118 p.

- CHARTIER, Roger et Henri-Jean MARTIN, *Histoire de l'édition française, Le Livre conquérant du Moyen Age au milieu du XVIIe siècle*, Paris A. Fayard; Paris Cercle de la librairie, 1989, coll. «Histoire de l'édition française», 793 p.
- CHARTIER, Roger, *Les Usages de l'imprimé (XVe-XIXe siècle)*, Paris, A. Fayard, 1987, 446 p.
- CHARTIER, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Éditions du Seuil, coll. «L'Univers historique » n° 49, Paris, 1987, 369 p.
- CLAUDIN, Anatole, *Histoire de l'imprimerie en France aux XVe et XVIe siècles*, vol. III, Paris, Imprimerie Nationale, 1900, p. 482.
- DAUZA, Pierre-Emmanuel et al., *Guide de poche des auteurs grecs et latins*, Paris, Belles Lettres, 2011, 301 p.
- DUNN-LARDEAN, Brenda, (dir.), *Ouvrages phares de la Réforme et de la Contre-Réforme dans les collections montréalaises*, Québec, Presse de l'Université du Québec, 2014, 358 p.
- DUNN-LARDEAU, Brenda et Johanne BIRON, (dir.), *Le livre médiéval et humaniste dans les collections de l'UQAM : actes de la première Journée d'études sur les livres anciens; suivis du Catalogue de l'exposition L'humanisme et les imprimeurs français au XVIe siècle*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2006, 206 p.
- EISENSTEIN, Elizabeth, *The Printing Revolution, Europe in Early Modern Europe*, Cambridge, University Press, 1983, 297 p.
- ETIENNE, Maud, *Le livre V des Guerres Civiles d'Appien d'Alexandrie, éditions critique, traduction et commentaire*, Thèse, présentée pour l'obtention du titre de Docteur de l'Université Nancy 2 en Langues et Littérature grecques, 2007, 419 p.
- FAU, Guillaume, S. Saksik, M. Smouts et S. Tisserand, «L'imprimerie à Lyon au XVe siècle : un état des lieux», *Revue française d'histoire du livre - Le berceau du livre : autour des incunables : études et essais offerts au professeur Pierre Aquilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, Genève, Droz, 2003, n° 118-12, p. 191-207.
- EISENSTEIN, Elizabeth, *The Printing Press as an Agent of Change : Communications and Cultural Transformations in Early-Modern*, Cambridge, University Press, 1979, 794 p.
- FEBVRE, Lucien et Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, 3e éd., postf. Frédéric Barbier, Paris, Albin Michel, 1999, 558 p.

- FEBVRE, Lucien et Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958, coll. «L'Évolution de l'humanité», 557 p.
- FÉDOU, René, «Le legs du Moyen Age à l'humanisme lyonnais», dans *L'humanisme lyonnais au XVIe siècle*, Grenoble, 1974, p. 9-21.
- FÉDOU, René, M.-L. Holmes, J. Thirion, E. Grangette, A. Sauvy et J. Roubert, préface de H.-J. Martin, Ecole Pratique Des Hautes Études. Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie, *Cinq études lyonnaises*, Genève, Droz, coll. «Histoire et civilisation du livre», 1966, 112 p.
- GARANDERIE, Marie-Madelaine de la, ««Vous arrive-t-il parfois de rêver des astres ?» ou Quelques pages curieuses de Jules-César Scaliger», dans François Charpentier, *Le songe à la Renaissance, colloque international de Cannes, 29-31 mai 1987*, p. 33-39.
- GASCON, Richard, *Grand commerce et vie urbaine au XVIe siècle Lyon et ses marchands (environs de 1520-environs de 1580)*, Paris, Mouton, coll. «Civilisations et sociétés (sous-collection)», 1971, 450 p.
- GILLET, Jean-Paul, *Édition critique de la Lingua d'Érasme (traduction-introduction-commentaires)*, Paris, Labor et Fides, 2002, 458 p.
- GILMONT, Jean-François et Alexandre VANAUTGAERDEN, (éd.), *La page de titre à la Renaissance*, Turnhout (Belgium): Brepols; [Bruxelles] : Musée de la maison d'Érasme, 2008, 395 p.
- GILMONT, Jean-François, *Le livre réformés au XVIe siècle*, Paris, BnF, 2005, 151 p.
- GILMONT, Jean-François, *Le livre et ses secrets*, Genève: Droz ; Louvain-la-Neuve : Université catholique de Louvain, Faculté de philosophie et lettres, 2003, coll. «Cahiers d'humanisme et renaissance», 440 p.
- GILMONT, Jean-François, *La réforme et le livre, l'Europe de l'imprimé : (1517-v. 1570)*, Paris, Cerf, 1990, coll. «Histoire», 531 p.
- GRAFTON, Anthony T., «The Important of Being Printed», in *The Journal of Interdisciplinary History*, vol. 11, n° 2, 1980, p. 265-286.
- GUINOT, Jean-Noël, *L'exégèse de Théodoret de Cyr*, Paris, Éditions Beauchesne, 1995, coll. «Théologie Historique», 879 p.
- HOURS, Henry «La renaissance à Lyon», dans *Le siècle d'or de l'imprimerie Lyonnaise*, Paris, éd. du Chêne, 1972, 162 p.

- JANET, Paul, Paul Janet, *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes par Paul Janet: 1*, Paris, Librairie philosophique de l'Arange, 1858, 554 p.
- KEMP, William et Henri-Paul BRONSARD, «The Type of French Renaissance», *Bibliographical Society of America*, 2011, p. 231-256.
- KEMP, William, «L'influence d'Érasme sur l'évolution typographique à Paris et à Lyon sous François 1^{er}», in *La memoria de los libros. Estudios sobre la historia del escrito y de la lectura en Europa y America*, Soria/Madrid, Instituto del Libro y de la Lectura, 2004, 2 vol., t. 1, p. 481-493.
- KEMP, William, «Printing Erasmus in Italic in Lyon : Jacques Moderne to Sebastien Gryphius», *The Yale University Library Gazette*, vol. 75, October 2000, p. 22-36.
- KIRSOP, Wallace, *Bibliographie matérielle et critique textuelle, vers une collaboration*, Paris, Lettres modernes, 1970, p. 79 p.
- LANNIER, Hélène, *La publication des Libri de re rustica à la Renaissance. Étude d'une production les Libri de re rustica chez Sébastien Gryphe, à Lyon*, mémoire de recherche, Diplôme national de master, Université de Lyon, 2011, 147 p.
- LAUFER, Roger, *Introduction à la textologie vérification, établissement, édition des textes*, Paris, Larousse, 1972, 159 p.
- LOWRY, Martin, *Le monde d'Alde Manuce imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, Paris, Promodis, 1989, coll. «Histoire du livre», 355 p.
- MAGNIEN, Michel, «Un humaniste face aux problèmes d'éditions, Jules-César Scaliger et les imprimeurs», *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 2, Paris, Droz, 1982, p. 307-329.
- MARTIN, Henri-Jean, *Les métamorphoses du livre : entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Albin Michel, Paris, 2004, coll. «Itinéraire du savoir», 296 p.
- MARTIN, Henri-Jean, *La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles) : mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Édition du Cercle de la librairie, 2000, 491 p.
- MARTIN, Henri-Jean, *Histoire et pouvoir de l'écrit*, Paris, Albin Michel, 1996, coll. «Bibliothèque de l'évolution de l'humanité», 536 p.
- MARTIN, Henri-Jean et Jean VEZIN, *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Édition du Cercle de la librairie, 1990, 471 p.

- MARTIN, Henri-Jean, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987, coll. «Histoire du livre», 302 p.
- MCKENZIE, Donald Francis, *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1986 («The Panizzi Lectures », 1985). Trad. Fr., *La Bibliographie et la sociologie des textes*, préf. Roger Chartier, Paris, 1991, 119 p.
- MELLOT, Jean-Dominique, «Qu'est-ce qu'un livre, Qu'est-ce que l'histoire du livre, Points de départ et perspectives», *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale II*, Genève, Librairie Droz S.A, 2006, p. 5- 18.
- MORISSE, Gerard, *Un document méconnu : Le Tumulus de Sébastien Gryphe (1561)*, *Revue française d'histoire du livre*, n°129 – Nouvelle série, 2008, p. 219-247.
- MORISSE, Gerard, «Pour une approche de l'activité de Sébastien Gryphe, libraire-imprimeur lyonnais du XVI^e siècle», *Revue française d'histoire du livre*, vol. 126-12, 2005, p. 13-68.
- MOUREN, Raphaële, dir., *QUID NOVI ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort. Acte du colloque, 23 au 25 novembre 2006*, Lyon-Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, ENSSIB, Presse del'ENSSIB, 2008, 536 p.
- PARENT, Annie, *Les métiers du livre à Paris au XVI^e siècle (1535-1560)*, Genève, Librairie Droz, coll. «Histoire et civilisation du livre», 1974, 345 p.
- PARRENIN, Christelle, «La Clé des Songes d'Artémidore et les notions d'espaces public et privé», *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 27, n°1, 2001, p. 235-247.
- PERROUSSEAU, Yves, *Histoire de l'écriture typographique, vol 1 : de Gutenberg au XVII^e siècle*, Paris, Meolans-Revel : Atelier Perrousseau, 2005, 427 p.
- RÉACH-NGÔ, Anne. «L'écriture éditoriale à la Renaissance. Pour une herméneutique de l'imprimé», *Communication et langages*, n°154, 2007. p. 49-65.
- COOPER, Richard, «Les dernières années de Symphorien Champier», *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n°47, 1998, p. 25-50.
- RIFFAUD, Alain, *Une archéologie du livre français*, Genève, Droz, 2011, 325 p.
- RODGERS, R. H., «The Apuleius of the "Geoponica"», *California Studies in Classical Antiquity*, vol. 11, 1978, p. 197-207.
- ROUDAUT, François, *Le livre au XVI^e siècle : éléments de bibliologie matérielle et d'histoire*, Paris, Honoré Champion, 2003, 206 p.

- SCHWARZFUCHS, Lyse, *L'hébreux dans le livre lyonnais au XVIe siècle. Inventaire chronologique*, Lyon, ENS Éditions, 2008, 203 p.
- SOURNIA, Jean-Charles, *Histoire de la médecine*, Paris, La Découverte, 1997, 358 p.
- VANAUTGAERDEN, Alexandre, *Érasme typographe, humanisme et imprimerie au début du XVIe siècle*, préface de Jean-François Gilmont, Académie Royale de Belgique, Librairie Droz, 2011, 632 p.
- VEYRIN-FORRER, Jeanne, *Précis de bibliologie*, Paris, Presse de l'Enssib, 1971, s.p.
- VERVLIET, Hendrick, *French Renaissance Printing Types: A Conspectus*, London, Bibliographical Society and Printing Historical Society; New Castle, DE: Oak Knoll Press, 2010, 472 p.
- VERVLIET, Hendrick, *The Palaeotypography of the Renaissance: Selected Papers on Sixteenth-Century Typefaces*. 2 vol., The Library of the Written World 6. The Handpress World 4, Leiden and Boston: Brill, 2008, 564 p.
- VERVLIET, Hendrick, «Les italiques de corps Gros-romain», *Bulletin du bibliophile*, n°1, 1999, p. 5-45.